

Aicardiana

2^e série — n° 31 — 20 septembre 2020

Jean Aicard et la Provence

- *Ballade en l'honneur de Jean Aicard*
Gustave RAMPAL
- *La Provence aicardienne*
Texte de Dominique AMANN
Poèmes et proses de Jean AICARD
- *La culture en oullières* Dominique AMANN
- *La Sinse et Jean Aicard* Dominique AMANN
- *Jean Aicard et Amélie Ernst* Dominique AMANN
- *Jean Aicard et Pierre Dupont* Dominique AMANN

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet **www.jean-aicard.com**

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 31

<i>Éditorial.</i> Dominique AMANN	5
<i>Ballade en l'honneur de Jean Aicard.</i> Gustave RAMPAL	7
<i>La Provence aicardienne.</i>	9
Texte de Dominique AMANN Poèmes et proses de Jean AICARD	
<i>La culture en oullières.</i> Dominique AMANN	143
<i>La Sinse et Jean Aicard.</i> Dominique AMANN	165
<i>Jean Aicard et Amélie Ernst.</i> Dominique AMANN	205
<i>Jean Aicard et Pierre Dupont.</i> Dominique AMANN	221

ÉDITORIAL

Voici un numéro d'*Aicardiana* entièrement consacré aux relations de Jean Aicard avec la Provence, très souvent mentionnée dans les œuvres de notre écrivain, constituant même l'objet ou le cadre de certaines d'entre elles.

Étant donné l'énormité du sujet, ces quelques pages ne sauraient prétendre en épuiser toute la matière, mais seulement traiter quelques aspects méconnus de la relation fusionnelle entre notre poète et sa chère province natale : notamment la Provence en cartes postales, Jean Aicard ayant illustré de vers plusieurs centaines de cartes postales photographiques réalisées par l'éditeur parisien Émilien Brocherioux ; ou encore la culture en oullières, technique typiquement varoise d'organisation des productions agricoles.

Personnage célèbre et connu, Jean Aicard a fréquenté un très grand nombre de personnalités appartenant à tous les milieux, depuis les plus populaires jusqu'aux plus hautes sphères de la littérature, de la politique et de l'État. Dans la région plus spécifiquement provençale, il faudrait parler de ses relations toujours très amicales avec Frédéric Mistral, mais souvent fort tendues et conflictuelles avec de nombreux félibres, sujet inépuisable qui ne peut être traité en quelques pages. Parmi tous ceux-ci, je présenterai seulement le sympathique Célestin Sènès, dit *La Sinse*, écrivain laborieux mais prolifique, peintre inimitable des mœurs toulonnaises.

Enfin, nous retrouverons Jean Aicard dans son quotidien d'il y a cent cinquante ans en compagnie d'Amélie Ernst et d'il y a cent ans au Cercle Pierre Dupont de Lyon.

Dominique AMANN

**Ballade en l'honneur
de Jean AICARD**

On nous a dit que l'Académie
A consacré ton beau talent,
Quel critique atteint d'ophtalmie
Cérébrale, esprit somnolent,
A commis cette irrévérence
Pour manquer tant de sel gaulois ?
C'est sûrement un Iroquois
Qui n'a jamais vu la Provence.

Ton verbe a de la bonhomie ;
Il est sonore, étincelant
Puisé dans la sombre alchimie
Des mots, il en sort opulent ;
Nous admirons son élégance
Coquetant avec le patois,
Inaccessible au Montmartrois
Qui n'a jamais vu la Provence.

C'est pourquoi, dans ta muse amie,
Nous prisons cet air nonchalant,
Qui grandit sa physionomie
Et sourit à chaque galant ;
Mais l'homme, qu'il soit de Florence,
De Saint-Quentin, de l'Illinois,
Passe toujours pour un sournois
S'il n'a jamais vu la Provence.

ENVOI

Prince ! Miette en tapinois
Regarde Noré qui s'avance
Avec le dernier des Chinois
Qui n'a jamais vu la Provence.

Gustave RAMPAL *

* *Gazette dracénoise*, samedi 10 juillet 1920. Coupures conservées par les archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 64, pièce n° 135, *Cahier du Comité des Quatre-Solliès*. — Gustave Rampal était alors représentant à Draguignan.

LA PROVENCE AICARDIENNE

Texte de Dominique AMANN
Poèmes et proses de Jean AICARD

Jean Aicard a maintes fois célébré sa « petite patrie » et illustré les mœurs de ses concitoyens. À côté de ses ouvrages régionaux bien connus — *Poèmes de Provence* (1873), *Miette et Noré* (1880), *Roi de Camargue* (1890), *Maurin des Maures* (1908), *Arlette des Mayons* (1917), *Gaspard de Besse* (1919), — il a également produit des contes, récits, légendes, galéjades, nouvelles, généralement publiés dans la presse locale¹. L'auteur en rassembla encore vingt dans *L'Été à l'ombre* (1895) et d'autres formèrent une publication posthume, *La Gueuse des marais* (1928). Plus récemment, j'ai publié quelques proses et poèmes, et notamment un récit inédit dont j'ai retrouvé le manuscrit original à Los Angeles².

¹ Voir par exemple les onze contes publiés dans *Le Petit Var* du mercredi 3 mai au samedi 12 août 1882 : « Les Deux Stablazaires », « La Maye », « Les Arènes d'Arles », « Rosa la rose », « La Canne influente », « Tiste le tambour-major », « La Lettre », « L'Oiseau », « L'Oiseau II », « La Cigale », « Le Rouge-Gorge ». — Et les douze contes parus dans *Le Petit Marseillais*, du dimanche 13 juillet au dimanche 6 octobre 1902 : « Le 13 n'est pas un 14 », « Le marchand de larmes », « Le cheval vert et le maire blanc », « Histoire du barbu qui n'était ni melon ni courge », « Les bêtes qui parlent », « La morale de la veuve », « La chasse au chapeau », « Histoire de Barthoumiou Lanaraspas », « Véridique histoire d'un âne », « Le peloton de la Charpinois », « Les deux stablazaires », « Le vote de Mathiou Sabirin ».

² AICARD (Jean), *Contes et Récits de Provence*, Marseille, Gaussen éditeur, 2010, 208 pages ; textes choisis, commentés et annotés par Dominique

Et puis la presse recèle encore de très intéressants textes, vers et proses, que j'ai glanés dans les pages vieilles qui les renferment et dont l'encre se volatilise inexorablement.

I. LA PROVENCE EN PROSE ET EN VERS

La Provence

Jean Aicard fut toute sa vie un amoureux de la Provence, qu'il se plut à décrire longuement :

Paysages de Provence³

LE voyageur qui traverse la Provence en chemin de fer voit certainement de merveilleux paysages.

Au-dessus d'Avignon, avec la région de l'olivier, commence la Provence sacrée, digne de Pallas Athénè. Là, change la lumière. C'est toujours la France et c'est, de plus, la Grèce. La blancheur du jour, l'azur du ciel, le brun de la terre se dorent, et c'est le Midi, le beau Midi.

Les maisons n'apparaissent plus noircies par les pluies et les neiges ; les toits cessent d'être anguleux ; ils s'écrasent, annonçant déjà les terrasses inclinées d'Hyères et de Cannes.

Voici la Crau jaunissante avec la dentelure des Alpilles au fond. Voici le Rhône roux de fertilité et d'humus. Puis, l'étang de Berre, entouré de pinèdes et d'amandiers, tel qu'un saphir serti

Amann. — Voir également mon important ouvrage : AMANN (Dominique), *Jean Aicard, une jeunesse varoise (1848-1873)*, Marseille, Gaussen éditeur, 2011, 304 pages.

³ Coupures de presse simplement datées « 1882 », conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 9, pages 13-15.

entre des émeraudes. Puis, les Salins d'une blancheur de lait et de cristal. Puis la mer — et la magnifique Marseille, — maisons, navires, et ses vastes avenues de platanes ombrageux, fraîcheur de ses étés.

Voici, de Marseille à Toulon, la succession des rieuves calanques, et La Ciotat avec son Bec de l'Aigle, et Bandol, avec ses coteaux riches d'immortelles.

Voici Toulon la sonore, qui s'éveille et s'endort au bruit des marteaux des charpentiers et des forgerons qui construisent des flottes.

Mais ici, la voie ferrée laisse la côte qu'elle ne retrouve qu'à Saint-Raphaël. Le département du Var est entrevu, il n'est pas connu dans sa beauté.

Ce n'est pas que je m'en plaigne. Que ce pays reste un peu sauvage, traversé qu'il est par les engins les plus compliqués de la paix et de la guerre ; c'est une grâce qui lui reste... — il la perdra sans doute ! — mais je constate qu'il est encore ignoré. Le beau *Var*, sont les *Maures*, c'est la côte de Toulon à Hyères, et d'Hyères à Sainte-Maxime. C'est là le cœur de notre département pittoresque. Aucune voie ferrée n'y conduit. C'est assez dire que l'étranger n'y va point.

La région des *Maures* est une des moins peuplées de la France. Je visitais naguère, à cheval, ce désert admirable. Voici, arrachée à mon carnet de voyage, la petite page où s'est exprimée mon admiration :

J'ai quitté Le Muy à l'aube. Les premiers rayons roses du jour s'annonçaient à peine, quand j'ai passé le *Pont d'Argens*.

Je suis au pied des *Maures*. La montagne est ouverte, et dans le fond du défilé dont les parois s'élèvent toutes droites à une grande hauteur avec des pins, des figuiers et des lentisques

pour pariétaires, — court l'*Argens*, avec cette chanson toujours aussi nouvelle et aussi délicieuse que l'amour, la chanson de l'eau qui fertilise.

Je gravis la montagne, et voici maintenant sous mes pieds, ce ruisseau au bord duquel j'étais tout à l'heure. En bas, j'avais la grâce et comme l'idylle du torrent : j'en ai maintenant la violence, la terreur et comme le drame. L'abîme est verdoyant, mais c'est l'abîme, et l'on conte plus d'un accident survenu là aux voitures et aux piétons.

Je poursuis ma route, sinueuse, de coteaux en vallées. Les bois de pins d'Alep m'entourent maintenant. Les mille troncs, si droits et si pressés, descendent et montent en bataillons les pentes rapides. Ils donnent l'idée d'un peuple assemblé. Au travers de leurs pieds innombrables passe un premier rayon. Le frais soupir du jour qui s'éveille suit ce trait de lumière et une lente rumeur s'élève. La solitude parle, et une impression me pénètre, qui se traduit aussitôt en moi-même par ces paroles que je me répète involontairement plusieurs fois : « Ô ma patrie, que vous êtes belle ! » J'y trouve comme un respect amoureux qui me paraît correspondre à l'expression complète de ce que j'éprouve.

Je n'entends plus que le pas de mon cheval. Ça et là s'envole une pie, un geai, un pic effaré avec son cri d'alarme. Encore un torrent, celui des *Couleuvres*. Un chêne gigantesque, mutilé par l'âge et qui me rappelle une vive expression de paysan : « Il est allé à toutes les batailles du premier empereur ! »

Je m'arrête. C'est ce silence profond où le glissement d'un scarabée sous une tige d'herbe, devient un craquement. Si c'est un écureuil qui saute d'une branche à l'autre ou une pomme de pin qui s'ouvre pour jeter sa graine à la terre, — il semble que la montagne s'emplisse d'un grand cri ! — Le silence. — Un trouble saisit le cœur du voyageur solitaire, émotion délicieuse. Elle vient de ce que l'homme primitif, sauvage, qui est au fond

des civilisés, se retrouve en son milieu d'origine, dans la libre nature. Là-bas un fil de fumée monte au ciel. Allons voir.

Le pas régulier de mon cheval scande les pensées ardentes qu'inspire un tel lieu et je me plais à compter les battues...

La fumée s'élève en plusieurs fils légers d'un four de charbonniers. Le mamelon de terre recouvre le charbon qui cuit. Une enfant de seize ans enfonce ça et là un pieu de chêne, pratiquant ainsi, à intervalles égaux, des trous par où s'échappent de fines spirales de fumée. Je regarde. Elle a ces beaux yeux sans esprit des jeunes chèvres et des faons. Un rêve y flotte, celui qu'on entrevoit dans les yeux des sources sous l'herbe ; le rêve des êtres et des choses qui participent, sans réflexion, à la vie abondante de l'univers, à la vie primordiale, — un rêve inconscient.

Une plante est à mes pieds. C'est un rejeton de myrte. Je veux faire parler la sauvagesse. Du doigt, je lui montre la tige verte et je lui dis : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » question au hasard. Elle me regarde longuement, puis elle abaisse lentement sur la tige de myrte ses yeux pleins de stupeur, de paix, de profondeur, d'ignorance, et murmure : « *C'est une plante dans les bois.* »

Ainsi parlaient les sybilles dans les antres sacrés ; ainsi parlent les grands poètes, têtes puissantes où tient l'Univers, regards sublimes qui ne peuvent apercevoir le grain de sable ou le brin d'herbe, sans voir en même temps les océans, les forêts, le stupéfiant infini !

Mais la Provence c'est aussi un esprit, — une manière de voir, de penser et d'agir, — qui se manifeste le plus subtilement dans la galéjade⁴ :

⁴ Orthographe actuelle : « galéjade » ; autrefois : « galégeade ». — Du bas latin *galare* et du vieux français *galer* « se réjouir » ; provençal *galeja*, « plaisanter, badiner, railler ».

LA PROVENCE JOYEUSE⁵

À propos des mémorables aventures de *l'Illustre Maurin* qu'il vient de publier, notre éminent collaborateur Jean Aicard, à qui nous avons demandé de définir, pour les lecteurs du *Figaro*, la *galégeade* provençale, nous a répondu par l'article suivant :

Elle est plus facile à peindre qu'à bien définir, la Provence joyeuse. Qu'est-ce qui la fait le plus rire, d'un rire qui n'est qu'à elle ? c'est la *galégeade*.

C'est une certaine gouaillerie, très artiste, très imagée, une plaisanterie qui a l'aspect d'une bêtise énorme mais qui, ça et là, se hérissé de fines malices, pas toujours visibles. Vous ne les voyez pas d'abord ? c'est très amusant ; vous les apercevez enfin tout à coup ? c'est encore plus drôle.

Quand elle est bien topique, la *galégeade* n'est comparable ni à un trait d'humour ni à une gauloiserie, l'une étant à fond de spleen, l'autre à fond de grossièreté. Elle peut être salée, et fortement, — mais de quels jolis cristaux ! autant de prismes que de grains de sels ! Où donc est l'esprit essentiel de cette drôlerie ? Partout et nulle part, comme une atmosphère.

La *galégeade* est une mise en action, en gestes, en images et en mouvement, d'une idée, d'un mot, — le tout démesurément grossi. C'est « du théâtre » au premier chef. *La Farce de maître Pathelin* est une *galégeade*.

Il y a deux siècles, le président du Parlement d'Aix en Provence était un *galégeaïré* qui s'appelait non pas *Maurin* mais *Marin*.

Ceci est de l'histoire... Marin n'aime pas son Parlement. Comment s'y prendra-t-il pour le lui dire ? oh ! bien simple-

ment : De sa fenêtre, il tire un coup de pistolet sur un âne. L'âne en meurt. Procès. Marin se lève et gravement dit : « Je soutiens, messieurs du Parlement, que vous ne pouvez pas connaître de cette cause, *étant tous plus ou moins parents de la victime !* »

Voilà jusqu'où l'esprit de *galégeade* pouvait (avant la Révolution) conduire un magistrat !... Mais Marin avait offensé le goût classique, confondu les genres, le tragique et le comique. On le déposa.

C'est Louis Méry qui, le premier, donna à la *galégeade* droit de cité dans la littérature française et la révéla aux Parisiens. Jusque-là, elle, était restée chez elle. Méry vint et nous donna *la Chasse au châtre* ! En poursuivant d'arbre en arbre le châtre qu'il ne parvient jamais à tirer, un chasseur marseillais se réveille un matin à Rome ! Marseille, qui compte plus de chasseurs que d'habitants, relit encore cette histoire, et Marseille pouffe.

Après Méry, Daudet parut, — qui nous donna Tartarin. Les Tarasconnais, quoi qu'on ait pu dire, pouffèrent les premiers. Je fus chargé par eux d'annoncer à Daudet que Tarascon rêvait de lui offrir une grande fête. Il n'avait qu'à leur envoyer un mot pour faire savoir son jour... Il eut d'autres lettres à écrire. On pouffa sans lui.

Alphonse Daudet, qui avait l'accent du Midi d'une manière jolie, estompée et musicale, me dit un jour : « C'est drôle, tu n'as pas beaucoup d'accent ? » Je répondis : « À force d'avoir habité le Nord... à Nîmes !... je l'ai un peu perdu ! » — Il répliqua vivement : « Ah ? moi au contraire, c'est à Paris que je l'ai pris, à force d'en faire la charge ! »

Paul Arène a manié la *galégeade* en maître. Rappelez-vous son mot à un débutant de lettres : « Vous n'êtes pas du Midi, monsieur ? alors, qu'est-ce que vous venez faire à Paris ? »

⁵ *Le Figaro*, 54^e année, 3^e série, n° 126, mardi 5 mai 1908, page 1, colonnes 1-2. — Voir également le *Sisteron Journal*, 24^e année, n° 2132, samedi 22 août 1908, page 1, colonnes 2-4.

Un autre Arène (Emmanuel) la connaît aussi bien qu'homme du monde, la galégeade ; il en a écrit de délicieuses. Il y en a qui ont des siècles (voir plus haut) ; ce sont souvent les meilleures.

On en sait plus d'une qui contient à elle seule vingt vaudevilles... au *moins* ! Telle autre est assez pareille à tout un jeu de ces boîtes chinoises qui rentrent toutes l'une dans l'autre. La plus grande de ces boîtes a l'air de faire des petits. La dernière, la plus tard visible, est la plus jolie.

Au commencement d'un méchant hiver, un Marseillais écrit à son ami le Parisien : « Venez vite chez nous, car — comme l'a dit notre immortel Méry — l'été passera tout l'hiver à Marseille . » Le Parisien se laisse séduire ; le Parisien, si vous voulez, ce sera vous... c'est vous ; vous arrivez donc à Marseille... par un froid de Sibérie ! Tout est gelé. Dans le port, la mer est prise ! Vous êtes vexé et vous exprimez votre étonnement ; le Marseillais vous répond : « Voyez-vous, mon çer, l'eau, ici, elle est si frileuse, qu'un rien y nous la *zèle* ! » Et vous riez, — un peu (convenez-en) aux dépens de votre interlocuteur ; vous pensez : « Ces Marseillais, quels hâbleurs ! ils exagèrent toujours ! » Seulement, vous n'avez pas deviné que le Marseillais, de son côté, s'est dit : « Attends un peu, mon petit parisot !... Ah ! tu as l'habitude, à Paris, de te ficher de moi dans les journaux de la localité, parce que, dis-tu, j'ai dans le sang la manie de l'exagération ?... V'l'an !... Et tu croiras qu'elle m'est naturelle, nigaud ! » — Voilà ce que s'est dit le Marseillais ; et notez ce point, qui est admirable : il n'a pas besoin que vous deviniez la qualité supérieure de sa malice. Vous pouvez le prendre, si cela vous plaît, pour un grotesque, il n'en a cure. Il se sacrifie, payé par la joie de se sentir moins bête que vous, bien au fond. « Ah ! tu me prends pour un monsieur *tout en dehors* ?... Tu es refait, mon bon : j'ai un secret ! » Et il laisse fermée hermétiquement la

dernière boîte du jeu de boîtes — vous savez, — la plus mignonne... Que si vous arrivez à l'ouvrir tout seul, vous n'y trouverez jamais l'ironie cruelle, *mon bon* ! il n'en sortira jamais qu'une mouche à miel.

Cela est tellement vrai que si un hypocondre vient à se fâcher contre le plaisantin, la galerie aussitôt s'écriera : « Vous ne voyez donc pas qu'il galège ! » Et alors ?...

Alors, il n'y a rien ! Au bon galégeaire il faut tout permettre *avant*, parce qu'on serait forcé de tout pardonner *après*.

La galégeade, c'est la critique aimable, amicale, l'ironie généreuse ! M. Henry Roujon la pratique mieux que personne. Lisez dans sa *Galerie des bustes* le portrait de Santerre, ceux d'Antoine Cros, de Villiers de L'Isle-Adam, de Mallarmé. L'esprit de galégeade y court partout entre les lignes. Le Midi, voyez-vous, c'est aussi Athènes.

Mais... je brûle de vous conter ma « Poule verte ». — Un paysan, qui n'a jamais vu de perroquet, blesse d'un coup de fusil un Vert-Vert échappé : « Vé ! une poule verte ! » Il ramasse l'oiseau, le soupèse, l'examine et s'écrie : « Oï ! qu'il est *mègre* ! » Le perroquet agonisant ouvre l'œil et prononce, en français de Mocotie, cette phrase apprise autrefois : « Ze suis été un peu malade ! » Saisi d'une terreur superstitieuse, le paysan laisse tomber le perroquet à terre et, ôtant son chapeau : « Oh ! pardon, mossieu, ze vous avais pris pour un oïso ! » — Arrière-pensée : L'électeur rural, faiseur de députés, prend quelquefois un oïson pour un homme.

Le suffrage universel est plus rudement atteint par l'histoire suivante. Devinez par qui je l'ai entendu conter, autrefois, avec un timbre de voix sans pareil, délicieusement teinté d'accent ? Par un grand orateur, l'éloquence même : M. Émile Ollivier.

Un paysan qui ne sait pas lire s'en va voter un beau dimanche. — « Quel billet t'a-t-on donné là ?... ce n'est pas le bon ! » Et le

bourgeois qui l'apostrophe ainsi ajoute : « Des bons, j'en ai plein ma poche ; tiens, en voici un. » — Au retour du vote, le même bourgeois dit à notre homme : « Tu as mis le bon billet, au moins ? Montre-moi l'autre... que j'aurais dû garder, crainte d'erreur de ta part ! » — « L'autre billet ? réplique l'électeur, je ne l'ai plus, pardi ! Figurez-vous que j'ai rencontré à la mairie cette canaille d'Untel qui ne sait pas plus lire que moi. Alors, je le lui ai donné parce que je me suis pensé : « Té ! le mauvais, c'est toi qui le mettras, imbécile ! »

La galégeade, c'est, je vous dis, l'ironie caressante. Quand elle vous pince, il semble qu'elle vous chatouille. Et de rire !

À un grand chasseur que je connais bien et pour cause, j'ai dit un jour, par raillerie parisienne : « Vous avez dû chasser le lion, maître Maurin des Maures ? » Un autre, « un du Nord », se serait fâché peut-être. Mais chez nous (notez ceci) un galégeaïré de race s'appelle aussi, en bonne part, « un ridicule », comme vous diriez ici « un comique ». À Paris, un « ridicule » c'est un sac à main. À Pézenas, c'est Molière !

Or Maurin des Maures me répondit gravement :

— Pardi ! vous voulez pas que z'ai çassé le lion, un homme comme moi !

— Conte-moi ça.

— C'était, dit Maurin, en Afrique. Ze me posai près d'une source, en plein désert, avec une cèvre attachée à n'un arbre. Et z'attendis. On m'avait dit qu'il y avait du lion par là... Tout à coup...

Ici, Maurin des Maures prit un temps tout comme mon ami Mounet-Sully qui est à la fois de la Comédie-Française et de Bergerac... Je palpitais de curiosité.

— Tout à coup... continua Maurin (un peu pâle à ce souvenir), tout à coup je sens qu'on me frappe sur l'épole. Ze me retourne. C'était un garde çampêtre qui me montre du doigt un

écrito cloué à n'un arbre et que ze n'avais pas encore aperçu. Sur l'écrito, il y avait :

LA ÇASSE AU LION
ELLE EST INTERDITE
DANS CETTE PROPRIÉTÉ

J'étais refait... et il y avait, hélas ! des témoins. »

Maître Maurin me désignant à eux d'un index méprisant leur dit : « Ze l'ai débrouuté, hein ? »

Débrouter un perdreau, à la chasse, c'est lui casser tout juste le fin bout de l'aile... ce qui ne l'empêchera pas de se sauver ensuite, mais avec ses pattes.

Mon Maurin ajouta, poursuivant sa métaphore : « Ze vous l'ai mis à pied ! »

J'étais battu, et content. Ô galégeade !

Et voilà comment rit la Provence joyeuse.

En somme tout cela est bien français, et Figaro, le narquois, peut donner la main à Maurin des Maures. Jean Aicard.

Aix-en-Provence

La Provence, c'est d'abord sa capitale historique, Aix, ville du roi René mais aussi de Mirabeau ; ville de facultés où notre poète débuta ses études universitaires en 1866-1867 ; ville parlementaire, siège des cours de justice aux terribles sentences ; ville vieillotte et endormie, réveillée parfois par les facéties de ses « escholiers » :

AIX-EN-PROVENCE ⁶

Venu à Aix pour quatre heures, m'y voici depuis quatre jours, au grand étonnement de certains Aixois qui, en ces mois d'été,

⁶ *Le Petit Marseillais*, 29^e année, n° 10276, vendredi 17 juillet 1896, page 1, colonnes 1-2.

trouvent la mer plus agréable que la fontaine thermale, tiède en toute saison. Il y a ici un charme de paix, une tranquillité délicieuse, subite, qu'on goûte dès l'arrivée, après les agitations de la vie à Paris. C'est à quoi on se laisse prendre. Le studieux présent de la ville d'Aix ne dérange point son air de passé. Aix sommeille au soleil de juin, comme un juge à l'audience. Les gens qui se rencontrent, se croisant dans leur marche lente, sous les voûtes formées par les hauts platanes, où l'air chaud s'alourdit de poussière, se demandent des nouvelles du grand agitateur, du puissant orateur, du terrible comte de Mirabeau ; seulement Mirabeau, dit-on, est mort. On n'en sait rien ici. La Révolution y inspire à la vieille noblesse des indignations toujours jeunes. On est forcé de lui rappeler, pour calmer sa légitime colère contre ce polisson de tribun, le mot qu'il a répondu à son valet de chambre. Celui-ci, au lendemain de l'abolition des titres, lui avait dit : « Citoyen, ton bain est prêt ! »

— Maraude ! cria le gentilhomme qui le saisit à la gorge et lui plongea la tête dans l'eau... Maraude ! J'espère bien que, pour toi, je resterai toujours Monsieur le comte.

Elle me plaît, cette ville d'Aix. Il va sans dire que je ne serai point assez sot pour fourrer le bout de mon doigt dans la querelle qu'elle a avec Marseille. Marseille veut lui prendre ses Facultés. Aix se défend. C'est la lutte pour la vie. Seulement Marseille sans Facultés n'en restera pas moins Porte de l'Orient. Aix sans Facultés deviendra décidément Porte du Tombeau. Sera-ce dommage, au point de vue pittoresque ? (Car il est bien entendu que je ne veux affliger, ici du moins, ni Aix ni Marseille.) Mon Dieu ! Aix demeurera ce qu'elle est : le Versailles du roi René ; une cour de palais de justice où l'herbe pousse ; une cité de Champs-Élysées où la vie érudite rêve des origines du Droit en écoutant l'interminable murmure de ses eaux thermales.

Cet aspect défunt lui sied. C'est sa grâce : celle d'un pastel effacé qui représenterait une dame de la Rome antique. Les trumeaux, au-dessus des glaces et des portes dans ses vieilles maisons, pullulent de jeunes marquises en corset vert pâle, antiques tanagras, habillés par Watteau.

Suivez-nous dans la rue. Des dames très élégantes sont assises sur des balcons aux balustrades de fer forgé, soutenus par des colosses que M. Larroumet, trop bienveillant pour eux, attribue à Puget. Des enfants assis sur des rebords de fenêtres grillagées, au rez-de-chaussée des maisons du Cours, répondent par des gazouillis aux crépitements des cigales, aussi continus que le bruit des jets d'eau.

Ces enfants, on dirait des amours en cage ! Toujours Watteau, comme vous voyez. Quant aux dames du balcon, j'imagine qu'elles attendent le passage du cortège qui, ce matin même, conduira au supplice le fameux voleur de grand chemin Gaspard de Besse. Vous rappelez-vous ? Il était aimé du peuple, ce voleur, parce qu'il était généreux. Il était de la race des héros. Il descendait sans doute de ce fameux pirate pamphlétaire qui osa dire à Alexandre le Grand : « Peuh ! la différence entre nous deux est seulement en ceci que tu as de grandes flottes, quand moi je n'ai qu'une pauvre barque... mais nos rêves sont les mêmes ! »

Gaspard de Besse ! On l'aime encore ici. Il inspira de grandes passions aux belles Aixois. Les femmes des magistrats l'adoraient, dit-on. Tout en marchant au supplice, il leur envoyait des baisers ; elles lui lançaient des roses comme au bon Dieu des processions, lesquelles ici eurent grand éclat. À nous, fifres et tambourins ! À nous, danseurs des olivettes et chevaliers des chevaux frus ! À nous, Prince d'amour et Roi de la Basoche !

Aix est une bonne grand'mère, en falbalas antiques, robe de soie aux semis de fleurettes, aux couleurs éteintes. Un livre

énorme sur ses genoux, ses lunettes entre les doigts, elle dort, car c'est l'été, l'après-midi, l'heure qui appartient aux cigales et qui fait les rues plus désertes, plus muettes.

Elle dort et les étudiants lui font des niches.

Au bout du Cours, le roi René, statue de marbre, est debout, dans une attitude bourgeoise et touchante de roi d'Yvetot en robe de chambre, avec sa couronne à la bon-enfant. Il la porte ainsi dans ce tableau macabre où il s'est représenté lui-même, en squelette vêtu de l'appareil royal. Vous savez qu'on vient de l'exhumer, il y a un mois. La couronne était là, mais le squelette tombait en débris ; et elle, la couronne du bon roi, était... en cuivre ! La vraie, la couronne d'or, où est-elle ? Précaution d'héritiers, sans doute. Je vous dis qu'Aix est à la fois morte et studieuse, érudite et rêveuse, un peu ironique au fond de sa paix finale, comme il sied aux héros qui, sur les bords du Styx, devisent entre eux des folies absurdes de la vie lointaine.

Cette nuit, nous errions sur les boulevards extérieurs. Une porte neuve nous apparaît, surmontée d'une inscription d'or, entourée d'étoiles sur fond noir, et scintillante aux lueurs d'un réverbère. C'est l'Externat *Jeanne d'Arc*. M^{gr} Gouthe-Soulard a composé l'inscription que voici : *Domrémy, Orléans, Reims, Rouen...* LE CIEL. Le ciel ! oui... Avant-hier, on inaugura à Reims une statue nouvelle en l'honneur de Jeanne d'Arc. Mais quelles amendes honorables pourront jamais laver la tache d'infamie dont fut marquée l'humanité entière le jour où l'évêque de Beauvais brûla la pauvre ignorante, la sainte fille !... Le ciel ? oui... Mais pour ceux qui ne croient point à l'éternelle justice (et il y en a) le supplice de Jeanne entraîne un doute éternel... Inscription terrible dans cette ville qui n'a plus qu'une seule gloire : essayer de faire un peu de justice humaine.

JEAN AICARD.

Même s'il eut l'occasion de parcourir toute la région et de résider dans ses principales villes, la Provence aicardienne est avant tout celle du département du Var dans sa partie littorale, de Bandol à Saint-Raphaël.

Bandol

La famille Aicard était originaire de Sanary où l'ancêtre François épousa Geneviève Serenon le 27 février 1720. Venus ensuite s'établir à Toulon, les Aicard conservèrent leurs attaches sanaryennes : c'est ainsi que le grand-père Jacques posséda longtemps des terres et une petite bastide au quartier du Pont d'Aran ; et c'est à Bandol qu'il rencontra sa future épouse.

Jean Aicard fit la connaissance de ses grands-parents paternels, ainsi que de leur fille, sa tante Magdelaine, à l'été 1858 : après leur faillite et la perte de tous leurs biens, les grands-parents avaient trouvé refuge au hameau de Sainte-Trinide, dans une modeste maisonnette louée à la famille Audiffren. C'est là que le petit Jean, âgé de dix ans, passa une partie de ses vacances d'été. Jusqu'au décès du grand-père, le 29 septembre 1872, Jean fréquenta très régulièrement Sainte-Trinide, ainsi que Bandol où il retrouvait la famille de son aïeule, d'autant plus que la tante Magdelaine, après le décès de son père, se retira dans ce village et y mourut le 17 novembre 1897.

Jean Aicard a célébré Bandol dès son enfance :

Salut à Bandol !⁷

Salut, Bandol, charmant petit village,
Gaîment assis sur les bords de la mer ;

⁷ AICARD (Jean), *Poésies à ma douce mère* ; poème écrit début mai 1862.

Salut aux flots qui baignent ton rivage,
Salut aux champs, au paysage vert !

Salut au port, à la blanche mouette
Là-haut sur l'onde aux flots si transparents,
Et ton beau ciel que toujours je regrette,
Salut à toi ! Salut à tes enfants !

Ah ! pourquoi donc la ville qui m'enchaîne
Me tient sans cesse et malgré mes efforts ?
Vers toi, Bandol, c'est l'amour qui m'entraîne :
Tout ce que j'aime est bien pris de tes bords ;

Ma belle ville, ô ma belle patrie,
Toulon, Toulon, je t'aimerai toujours ;
Salut, Toulon, ô ma ville chérie,
Toulon, Bandol, voilà tous mes amours !

Je vois encor, je vois la mer qui brise,
Sur les galets la vague vient mourir,
Et sur les flots que soulève la brise,
Je vois encor l'oiseau des mers courir.

Puis ta jetée, une blanche ceinture,
Un diadème à tes pieds déposé,
Puis dominant ta riante nature,
Ton château fort à ta droite posé.

Ton vieux moulin aux ailes inutiles,
Ta petite île aux bords si verdoyants,
Tes beaux bateaux et tes marins habiles,
Tes bons ouvriers et tes joyeux enfants !

Avril jaloux fait tomber la parure,
Des arbres verts, ornement du printemps,
Salut encor à ta belle nature,
Salut à toi, salut à tes enfants !

Que saint Hubert, le patron du village,
Veille toujours sur tes bons habitants !
Salut encor, salut à ton rivage,
Salut à toi, salut à tes enfants !

ainsi que dans ce délicieux poème inédit, achevé les 5 et 6 février 1866 à la campagne de Sainte-Trinide :

Bandol⁸.

Au bord des cieux, au bord de la mer, sur un sol
Où parmi les parfums resplendit l'immortelle,
Comme une fleur du ciel, comme un astre, étincelle
Un blanc village : c'est Bandol.

Vous passez ; la vapeur vous emporte ; une grève
Blanche, et qu'un bleu d'azur brode, vous apparaît :
C'est comme un Paradis que l'on entreverrait
À travers les vitraux magnifiques d'un rêve.

Arrête, voyageur, toi qui par l'Univers
Cherche un pays où Dieu plus qu'autre part rayonne :

⁸ AICARD (Jean), *Mes vers d'enfant*, pages 18-19, poème daté : « 5-6 février 1866 ». AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, XXXIV, pages 85-86, poème daté : « 5-6 Février 1866 ».

Chanteur, dis tes chansons ; peintre, admire et crayonne ;
Toi, poète, allume tes vers !

Devant tout cet éclat dont notre âme s'enivre,
Devant cette gaîté du ciel et de la mer,
Sait-on si le ciel est muet, le flot amer,
Et s'il nous faut souffrir, nous les mortels pour vivre ?

Non, tout cela s'oublie, et de nos pauvres cœurs
Les soupirs sont perdus dans la brise marine,
Les pensers noirs chassés par la splendeur divine :
Tout est soleils ! tout est bonheurs !

Et je dis, ayant foi dans la sainte Justice,
Qu'il faut qu'en ce pays n'existent nuls méchants,
Pour que Dieu couvre ainsi de moissons d'or ces champs,
Et que cet horizon de tels feux resplendisse !

Plusieurs poèmes de jeunesse furent ainsi écrits à Bandol ou à Sainte-Trinide⁹. Au bas d'une lettre écrite à Victor Hugo, le 7 février 1866, — à une époque où le grand poète, proscrit par l'Empire, était encore exilé à Guernesey, — Jean Aicard rajouta un *post scriptum* en vers évoquant une soirée à Sainte-Trinide en compagnie de quelques voisins venus boire un verre de vin :

⁹ Notamment : « Le Ruisseau et l'Oisillon », 17 septembre 1864, publié dans AICARD (Jean), *Mes vers d'enfant*, pages 4-5 ; et *Almanach historique, biographique et littéraire de la Provence*, 1865, pages 57-58. — « Quand j'allais voir mon aïeul », 14 août 1865, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 3, carnet n° 15 ; ou *Poèmes et contes divers*. — « Cincinnatus », 27 décembre 1866, *Les Jeunes Croyances*, IV, XII, pages 119-120.

Je voulais vous écrire un post-scriptum en prose
Afin de vous compter plus simplement la chose,
Mais en vers, il sera peut-être un peu moins long ;

Bandol est un village assis, près de Toulon,
Sur les bords de la mer : les habitants ont l'âme
Grande ; elle réfléchit leur firmament de flamme.
Quelques parents à moi vivent là, dans ce coin ;
Quelques amis ; — j'y vais souvent, ce n'est pas loin,
Et cela fait du bien de sentir qu'on vous aime.
Eh ! bien, ces braves gens chérissent, lisent même
Le Proscrit. — Avant-hier j'allai les voir. Beaucoup
Réclamèrent des vers. Tout en buvant un coup,
Au milieu d'eux, j'en dis ; et bientôt nous montâmes
Dans une salle à part, pour abreuver nos âmes
De Vérités ; et là, l'œil fixé sur le mien,
Et les yeux de l'esprit sur vous, ne perdant rien,
Ils écoutaient. Je pris, en tremblant la parole.

Un long temps s'écoula comme un instant s'envole.
Quand Napoléon II retentit ; quand l'enfant
Grandit avec l'orgueil du père triomphant,
L'extase les tenait. Après le bruit des armes,
Tous pleuraient, de l'exil tous ayant vu les larmes,
Ô mon maître, alors pour tous une seule voix
Demanda que l'on fit place à Napoléon III.
On souffla « Châtiment ! » — Je dis l'*Orientale*.
On frémit. L'assemblée était vibrante et pâle.
Des femmes écoutaient à la porte. On n'eut pas
La force d'applaudir. Moi, debout, et le bras
Tendu, chacun cria bientôt avec sa force :
« À l'Exilé ! buvons ! » — Hommes à rude écorce

Tous mâchonnaient leur pipe en pleurant... J'ai pensé
Vous plaire en vous disant comme ça s'est passé.

À cette époque, Bandol vivait essentiellement de la culture de l'immortelle¹⁰, introduite à Ollioules (Var) au début du XIX^e siècle par le jardinier-fleuriste Barthélemy Dagnan. L'immortelle du Var — ou immortelle jaune — a, peu à peu, conquis les terroirs adjacents et donné naissance à une industrie prospère qui a culminé dans la seconde moitié du siècle, avant de décliner après la deuxième guerre mondiale :

L'immortelle¹¹

Tu crois dans ma Provence, ô divine Immortelle.
L'hiver, sur les coteaux que le flot bleu dentèle,
On abrite tes plants comme on cache un trésor ;
Tes tiges en avril jaillissent sur la touffe,
Et quand les blés sont mûrs, aux mois où l'on étouffe,
Ta plante grise érige en bouquets tes fleurs d'or.

Tous les abandonnés, fils, maîtresses ou mères,
Vont, croyant au retour des bonheurs éphémères,
Dédier tes bouquets à de chers endormis ;
On te connaît au loin, mais tressée en couronne,
Non pas quand notre été de ses feux t'environne,
Ou qu'au soupir des nuits de printemps tu frémis.

¹⁰ *Hélichrysum Orientale*, du grec ἥλιος (*helios*) « soleil » et χρύσος (*chrysos*) « or ».

¹¹ AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, pages 144-146.

C'est pourquoi nul ne sait ce qui te donne une âme,
Ni combien notre ciel t'a versé de sa flamme,
Pour que, cueillie un jour, tu dures longuement ;
Ils ignorent d'où vient l'or vif de ta corolle,
Et nul d'entre eux ne sait, Immortelle, ô symbole,
Quel dur soleil a fait ton doux rayonnement.

Il faut que, dépassant de haut tes feuilles grises,
Tes tiges, tous les ans, par les étés sans brises,
Se dressent vers l'azur où le soleil se fond ;
Il faut qu'autour de toi l'ombre soit inconnue,
Et que, seule, au flanc sec de la colline nue,
Tu boives tout le feu d'un sol roux et profond.

Le soleil redouté fait ta gloire et ta joie ;
Ta tige, qui durcit, se rompt quand on la ploie,
Car en place de sève y court un feu subtil ;
Les fleurs qui meurent tôt ont besoin d'une eau fraîche ;
Toi, tu ris au soleil de juin qui les dessèche,
Tu vis de ce qui fait mourir les fleurs d'avril.

Pourquoi ? comment ? voilà le rêve et le mystère ;
D'autres fleurs, comme toi, dans l'air et dans la terre
Aspirent le soleil et l'ardeur de l'été ;
Mais nulle autre ne fait ce travail dans sa trame,
Et n'a ce don sublime, envié de mon âme,
De faire d'un rayon son immortalité.

Fleur divine, la pluie ou l'ombre t'est fatale ;
Il te faut un pays qui plaise à la cigale,
Et de tièdes recoins fermés au vent du Nord ;
Car l'immortalité te vient de la lumière

Qui se conserve en toi dans sa vertu première :
C'est le soleil en toi qui fait mentir la mort.

Lors du décès de l'historien Jules Michelet, Jean Aicard fit réaliser une couronne d'immortelles de Bandol qu'il envoya avec un poème célébrant la production locale :

**Le pays de l'immortelle
au tombeau de Michelet ¹²**

La divination des temps et de la vie,
Un don évocateur, mystérieux pouvoir,
Et, magique étincelle, au feu du ciel ravie,
Le mot électrisé qui fait sentir et voir ;

Voilà l'historien dont l'œuvre grandiose
Montre l'espoir nouveau dans les malheurs passés ;
Et dont un rythme fort accompagne la prose,
Où son cœur immortel palpite à coups pressés.

Cet homme de génie, au chaos de l'histoire
Poursuivit deux rayons : la justice, l'amour ;
Et la France a choisi, pour consacrer sa gloire,
Le Quatorze Juillet, date pure, grand jour.

Et devant le tombeau de Michelet, nos Villes
Ont voulu, comme au jour des Fédérations,
Fêter la forte paix, les concordes civiles,
Cette Fraternité, rêve des nations.

¹² Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, chemise n° 321 ; belle mise au net ; poème daté à la fin « Bandol, 4 Juillet 1882 ».

Et toutes, déposant tour à tour un hommage,
Ont passé, saluant le tombeau révérend...
— Moi, je viens le dernier ; j'arrive d'un village ;
J'apporte l'immortelle et l'olivier sacré.

J'apporte ce laurier et ce myrte, ces palmes,
Que pour l'illustre mort nous cueillîmes hier,
À la fraîcheur des soirs d'été, sous les cieux calmes,
Dans nos petits enclos, sur le bord de la mer.

Nous sommes le pays où fleurit l'Immortelle
En culture étagée au flanc doré des monts,
Et nous en apportons cette touffe nouvelle
Au mort qui nous aimait, au mort que nous aimons.

Il aimait, poursuivant le rythme et la lumière,
L'été, notre cigale, et nos soleils, l'hiver ;
Et poète puissant, pour l'œuvre coutumière,
Il accordait son âme au rythme de la mer.

Nous sommes le pays où l'olivier murmure,
Où croît le beau laurier près du myrte charmant ;
Où laissant à nos pieds tomber la palme mûre,
Le bouquet des palmiers s'élance librement.

Les Villes ont porté les puissantes paroles ;
Nous, nous ne donnerons que ces fleurs, ces rameaux ;
Mais nous n'ignorons pas que ce sont des symboles,
Qu'on en sculpte l'image au seuil des grands tombeaux.

Ces fleurs, mort glorieux, notre sol te les donne ;
La terre de ce beau Midi qui te fut cher,

La terre qui les fit te les offre en couronne
Chaude encore du soleil et fraîche de la mer.

L'insecte a visité ces fleurs et ces feuillages,
Ces branches en avril berçaient des nids d'oiseaux ;
Et comme un flot murmure au fond des coquillages,
Un souffle en eux frémit qui passa sur les eaux.

Toujours verts sont nos bois le long des plages blanches ;
À leur bruit éternel la mer mêle ses voix...
Nous t'avons apporté ce souffle dans ces branches,
Un écho de la mer dans un soupir des bois !

Toulon

Jean Aicard naquit à Toulon le 4 février 1848, rue de l'Ordonnance, à proximité de la place d'Armes. Son enfance fut très itinérante, avec deux séjours à Paris, un internat au lycée de Mâcon (1857-1859) et un internat au lycée de Nîmes (1859-1865). Mais c'est toujours à Toulon qu'il revenait passer les vacances, d'abord dans la famille de sa mère, les Isnard, puis dans la famille André où il retrouvait sa demi-sœur Jacqueline.

Dans ses vers de jeunesse, le poète a maintes fois célébré Toulon. Tout d'abord dans « Le génie de la navigation »¹³ :

Sur l'aride sommet d'une haute colline,
Debout, un fort défend la ville qu'il domine ;
Armé de ses canons il se dresse, orgueilleux :
Tel, un aigle, portant la foudre dans sa serre,

¹³ Poème de janvier 1865 publié dans *Aicardiana*, 2^e série, n° 15, 15 décembre 2015, pages 115-121.

Protège ses aiglons et plane sur son aire,
Farouche, et l'éclair dans les yeux !

À ses pieds, d'autres forts, soldats en sentinelle
Apostés par la ville et qui veillent sur elle,
Contemplant fièrement leur superbe cité,
Embrassent d'un regard, sous un ciel sans limite,
La mer qui dort, calmée, ou la mer qui s'irrite :
C'est Toulon ; c'est l'Immensité !

[...].
Assise au bord des mers que cette ville est belle,
Avec ses arsenaux, ses forts, sa citadelle
Et sa chevelure de mâts ;
Dans les cieux étonnés elle dresse la tête,
Et répand des rumeurs de travail et de fête,
Des bruits d'armes et de soldats !

Et dans les *Poèmes de Provence* (1873), la vieille ville est joyeusement décrite :

La frégate retourne au port, voiles tendues,
Et, pour mieux voir la côte aux falaises ardues,
Je monte dans la hune où me suit un gabier.
La vergue tremble ; il court sur cet étroit sentier :
« J'y suis habitué, dit-il, mais prenez garde. »
Du haut de mon balcon balancé, je regarde.
C'est le matin. Toulon dans la brume, au réveil,
Bourdonnant, apparaît poudroyant de soleil.
Mais dans ses brouillards d'or passe un trait écarlate ;
Dans son bruit vague, un chant de vingt clairons éclate.
Le rideau nuageux s'écarte déchiré,
Et laisse voir Toulon, blanc, joyeux, entouré

D'un demi-cercle gris de collines austères,
 Dont tremblent les échos pleins de bruits militaires.
 Son immense arsenal, plus grand que la cité,
 Fume déjà, sonore, en pleine activité,
 Et j'entrevois parmi tout son monde qui bouge
 Des forçats reconnus à leur casaque rouge.
 Que de remparts tournant vers la mer leurs canons !
 D'engins dont le gabier me nomme tous les noms
 Et qui dressent au ciel leur structure sans grâce !
 La machine à mâter, qui penche, les dépasse.
 Voici la corderie aux longs toits où se font
 Les gros câbles sans fin pour l'océan sans fond.
 Ces quatre toits aigus sont les cales couvertes :
 Sur un plan incliné qui fuit dans les eaux vertes,
 Là le vaisseau, carcasse énorme, se construit,
 Sombre enchevêtrement de poutres, plein de bruit.
 La ville, tours, clochers, arsenal, vaisseaux, bain,
 Blanchit et s'échelonne au pied de la montagne,
 Et l'hymne du travail monte dans l'air serein.

Toute sa vie Jean Aicard demeura fidèle à sa ville natale, où il avait conservé de nombreuses connaissances ; élu, le 5 janvier 1870, membre de la Société académique du Var — devenue aujourd'hui l'académie du Var, — il en resta membre toute sa vie. C'est au cimetière central qu'il repose et le jardin de la ville conserve toujours son buste sur un monument élevé là en 1931 par souscription publique.

La Garde

La demi-sœur de Jean Aicard, Jacqueline André, et son père possédaient une bastide où Amédée se retira complètement

dans les dernières années de sa vie, en compagnie de sa fille, devenue veuve à l'âge de vingt-cinq ans. Cette maison, nommée *Les Lauriers*, était située sur *lou plan* (la plaine) de La Garde, au quartier du Petit-Pont — actuel Pouverel, — donc assez loin du village qui, dans le dernier quart du XIX^e siècle, commençait seulement à s'étendre au pied de son rocher.

Jean Aicard vint aux *Lauriers* pour la première fois à l'été 1867 où il passa les mois d'août et de septembre : c'est lors de ce séjour qu'il composa le magnifique récit *Jacqueline*, inconnu jusqu'à ce que j'en retrouve le manuscrit original chez un libraire de Los Angeles (manuscrit publié dans *Contes et Récits de Provence*). Cette bluette met en scène des habitants du village, saisis dans leur vie quotidienne : les travaux de la ferme, la vendange et ses rites, la vie du berger, l'orage et l'inondation, ou la fête de la Saint-Maur d'hiver avec danseurs et tambourins.

Dans un poème inédit achevé en septembre 1867, Jean Aicard décrit ainsi les lieux :

La maison est assise au milieu de la plaine,
 Un peu grise et massive avec un air de reine ;
 Tout autour se déroule un magique horizon
 Sévère et gracieux, beau dans toute saison.
 C'est, derrière, debout aux flancs d'une éminence,
 Un village joyeux du soleil de Provence
 Qui fait blancs ses vieux murs où courent les lézards ;
 Et, plus loin, embrassant tout de ses hauts regards,
 Soulevant, par-dessus un vert coteau, sa tête,
 Coudon surgit, tranquille et lourd comme un athlète.
 Le vieux pic aux sourcils froncés a dû souvent
 Lutter avec l'éclat du tonnerre et du vent,
 Et ses combats avec l'ouragan en colère

Auront laissé ce pli sombre à sa cime austère,
 À moins que le géant n'ait en lui le dégoût,
 Étant très vieux, du bruit, des hommes et de tout !
 Plus loin, à l'occident, la tête chauve et grise
 Du Faron belliqueux que le Coudon méprise
 D'avoir laissé bâtir aux hommes sur ses flancs
 Les hypocrites murs de forts hideux et blancs !
 À l'orient, des monts dont la chaîne relie
 La Provence dorée à sa sœur l'Italie ;
 Au sud, la grande mer qu'on entend sans la voir,
 Pareille à Dieu, pareille aux songes de l'espoir !
 Là le travail fervent de toutes parts moissonne ;
 On sent que l'âme ainsi que le soleil, rayonne ;
 Il fait bon saluer, quand approche la nuit
 Qui fait le chemin sombre et vapoureux le bruit,
 Nos paysans aux bras brunis, velus et fermes,
 Debout, graves, hautains, sur le seuil de leurs fermes !

C'est dans cette campagne retirée que Jean Aicard, durant ses villégiatures, recevait ses amis venus de toute la France :

LES ÉCHOS DE PARIS ¹⁴

Est-il nécessaire de présenter M. Jean Aicard à nos lecteurs ?
 Ils le connaissent.

Jamais je n'oublierai la visite que je rendis, au cours d'un de ces derniers automnes, à cet excellent écrivain. Je le trouvai installé dans son joli village de La Garde, près de Toulon.

Il y occupe une villa qu'il ne quitte que pour se rendre à Paris, où l'appelle chaque hiver, pendant quelques semaines, le soin

¹⁴ *Les Annales politiques et littéraires*, 1^{re} année, n° 910, dimanche 2 décembre 1900, page 358, colonnes 2-3.

de ses intérêts et le désir de revoir ses vieux amis. Son existence se divise ainsi en deux parts : je crois que la rustique est plus près de son cœur que la civilisée. Lorsque, s'étant imprégné de nos fièvres, il retourne là-bas, au fond de sa Provence, il éprouve comme une douceur et une paix délicieuses. La maison lui sourit, parmi les treilles ; à son approche, les fleurs frémissent et les cigales chantent en signe de bienvenue. Et le logis n'est pas vide. Sa sœur l'y attend, admirable créature qui l'a, en quelque sorte, pétri de ses mains, et fut pour lui la mère la plus prévoyante et le meilleur conseiller. Son cabinet — la pièce d'honneur — est disposé pour le recevoir. Le papier est sur la table, l'encre toute fraîche, les plumes neuves, les livres rangés. Avec quelle joie il se rue à la besogne ! Les idées éclo-sent dans son cerveau reposé. L'azur lui emplit l'âme et les yeux... Quand il est las d'écrire, il décroche son fusil et s'en va chez ses voisins, les habitants de Bormes, tuer la bécassine...

C'est au retour d'une de ces excursions matinales qu'il m'est apparu. Coiffé d'un chapeau de feutre à larges bords, serré dans une veste de toile, chaussé de gros souliers et guêtré solidement, il faisait songer à un pastour descendu de la montagne. Son teint hâlé, ses yeux noirs, où l'on croit toujours lire un soupçon d'inquiétude, sa barbe sauvage complétaient la ressemblance. Nous déjeunâmes ainsi que des bergers de Théocrite, quoique avec moins de frugalité ; nous mangeâmes le raisin de la vigne, le miel des ruches et goûtâmes d'une certaine eau-de-vie que son grand âge rendait vénérable. Ce repas achevé, mon hôte m'entraîna à travers champs jusqu'à la plage de Carqueiranne, où les pins se tordent sur le sable et penchent vers les flots leurs troncs rageurs. La brise nous caressait ; une sérénité tombait du ciel ; les choses disaient autour de nous l'allégresse de vivre. Ce charme épandu dans l'air inclinait aux confidences.

Et c'est ce jour-là, sous les rayons du chaud soleil de Provence, que Jean Aicard promet d'écrire le roman de *Tata* pour les *Annales*.

SERGINES [NDLR : pseudo. d'Adolphe Brisson].

Et c'est là, loin de l'agitation de la Capitale, au milieu de ses livres et de ses manuscrits, qu'il composa la plus grande partie de son œuvre littéraire.

Solliès-Ville¹⁵

Jean Aicard découvrit Solliès-Ville au printemps 1916, seulement cinq ans avant son décès en mai 1921. Dans un texte écrit en 1920 en prélude aux fêtes de Solliès-Ville organisées pour la création de sa pièce *Forbin*, Jean Aicard décrit sa première vision du village : « Dans les sous-sols béants des maisons écroulées, on aperçoit des entrecroisements d'arceaux, inexplicables ; des meules de moulin, abandonnées ; des pierres mortes qu'ensevelissent des verdure, qu'étreignent des fleurs ; au bout d'une placette, sur laquelle règne un platane puissant, une voûte antique semble faite pour encadrer un lointain, et un oranger qui, par-dessus un mur, non loin d'une fenêtre Renaissance, penche ses feuillages durs, lisses, d'un vert sombre... ». Le village est désert, dominé par la petite église médiévale : « Une atmosphère de passé recueilli y flotte dans les pénombres. Un rai de clarté, venu de la porte restée ouverte, fait surgir de l'obscurité, au-dessus de nos têtes et suspendu contre un pilier, un Christ en croix, taillé dans le bois par un imagier ingénu, véhément, barbare. »

¹⁵ Voir *Aicardiana*, n° 8, octobre 2014, numéro entièrement consacré à Jean Aicard et Solliès-Ville.

Tout de suite attiré par cette modeste bourgade et ses ruines, Jean Aicard y acheta, en septembre 1916, la petite maison jouxtant l'église, non point pour l'habiter, comme cela a été trop souvent répété, mais pour y recueillir tout ce qui était à l'abandon et y établir un petit musée de la vie provençale. Ce projet est attesté par Jean Calvet qui, dans une lettre du 24 septembre 1916, écrit à son ami : « Si vous réalisez à Solliès d'autres projets qui ont un lien très étroit avec une œuvre poétique, ne vous occupez pas de l'opinion de la foule. Justement on est là-haut pour être indépendant. Si vous dédiez votre maison carrée à la Provence, on ne pourra pas vous accuser d'avoir élevé votre monument [...]. Un petit musée provençal sur ce belvédère et sur ces pierres saturées d'histoire sera une très belle chose. L'idée est belle et bonne. ».

La première collecte fut fructueuse et, en 1920, Jean Aicard pouvait écrire : « Dans la petite maison, il y a maintenant de vieilles pierres, de vieux meubles de vieilles images, de vieux livres ; on dirait un commencement d'un Musée du Souvenir. La petite cour est une vraie courette de cloître, toute songeuse, juste au-dessous des vitraux de l'église. Là, on travaille, au murmure, parfois, des prières rythmées par des voix de femmes, voix assourdies qui semblent venir du fond des âges. Le campanile sonne ; et, à cette vibration qui la pénètre, la petite maison, blottie à sa base, tressaille toute, comme vivante. »

Élu maire du village en décembre 1919, l'académicien se dévoua pour ses habitants, malgré la maladie dont il souffrait et qui l'emporta en mai 1921. Il céda sa maison par héritage à la ville d'Hyères et le musée provençal, délaissé, périclita jusqu'à son bombardement lors de la libération de la Provence.

Bormes-les-Mimosas

La petite ville de Bormes est bâtie dans le ravin, sur les versants de deux collines qui se regardent, dominées par un plus haut sommet. Fortement adossée aux Maures, elle était ainsi bien placée, comme la plupart des villages et des hameaux du Var, pour guetter l'arrivée des pirates sarrasins et se défendre contre eux. De la plaine jusqu'à la petite ville, par des chemins mal taillés dans la roche, la montée jadis était rude. Elle ne l'est plus ; les voitures et charrettes doivent gravir un spacieux chemin moderne, bien entretenu, mais auquel on a dû faire décrire de nombreux détours.

La place publique de Bormes est un plateau, arrangé en terrasse, avec ses balustrades où l'on peut s'accouder devant un horizon de plaines, de collines, d'îles et de mer bleue, sous les poivriers et les mimosas. Des rosiers y fleurissent, respectés par les petits enfants de l'école, auxquels M. le maire est allé expliquer, un jour, comment le respect des propriétés publiques fait la joie commune ¹⁶.

Jean Aicard se trouva attiré vers le petit village varois de Bormes — aujourd'hui nommé Bormes-les-Mimosas — par l'amitié qui le liait au pharmacien Alexandre Vigourel, maire de la localité de 1878 à 1911. La ville organisa à plusieurs reprises de grandes festivités en l'honneur de l'écrivain varois.

Le 24 septembre 1892, à l'occasion de la triple inauguration des écoles, de l'hôtel de ville et d'un monument à la Révolution, Jean Aicard fut invité à présider la journée. Reçu à la gare par des pétards et des fanfares, le conseil municipal, les enfants

des écoles, les fonctionnaires de la localité, il adressa aux assistants, après les inaugurations, un vibrant discours républicain que le journaliste du *Rappel du Var* saisit au vol :

« Mes chers concitoyens ¹⁷

« Citoyens de la ville de Bormes, votre maire, mon ami Vigourel, a bien fait de vous rappeler quelle était la dure condition du peuple ayant 89.

« Sans droits, sans secours, sans protection autre que celle du bon plaisir, le peuple des paysans arrosait de sa sueur une terre qui le nourrissait mal.

« Le tableau de la misère sociale a été fait dans le discours de votre maire, et bien fait. Je ne répéterai pas ce qu'il a dit, je le résume.

« Le peuple ne méritait pas encore le beau nom de peuple. Ce n'était pas encore le peuple français. C'était une foule anonyme.

« Ce que je veux mettre en lumière, c'est ceci : la Révolution a été d'abord annoncée, édictée, proclamée par les esprits — par des hommes que leur instruction et leur éducation mettaient au-dessus du peuple, mais que les souffrances populaires traversaient, indignaient, et qui se firent les avocats du peuple.

« Quand, de l'idée pure, la Révolution passa aux actes, nous retrouvons à la tête du mouvement des nobles et des bourgeois.

« Le peuple, reconnaissant, en renversant la Bastille, mit à terre, une prison d'État qui était plutôt une prison de gentils-hommes qu'une prison populaire.

¹⁷ *Le Rappel du Var*, lundi 26 septembre 1892 ; coupures conservées aux archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 1, pages 151-154. Article signé « J. P. ».

¹⁶ AICARD (Jean), *Maurin des Maures*, chapitre X, page 81.

« Voilà sous quels aspects m'apparaît la Révolution du sommet où je me place pour la voir fraternelle et humaine, comme elle le fut au fond, comme elle le sera de fait dans l'avenir.

« Car ce qu'elle voulut, est dans un mot qui résume les trois mots : *Liberté, Égalité, Fraternité*, ce qu'elle voulut, c'est l'avènement de la DIGNITÉ humaine !

« Or, mes amis, la liberté, qu'est-ce ? un droit, — mais limité, puisque, selon la définition que vous connaissez, la liberté d'un citoyen finit où la liberté de son voisin commence.

« L'égalité, qu'est-ce ? un droit, mais limité, car il faut bien savoir ou apprendre que l'égalité naturelle n'existe pas, — elle ne peut être que politique.

« Un fainéant n'est pas l'égal d'un homme qui travaille et qui sert la société, un gredin n'est pas l'égal d'un honnête homme, l'égalité, c'est le droit de monter quand on le mérite, aux premières places de l'État, et la nécessité d'en déchoir lorsqu'on en est indigne.

« Et la fraternité, qu'est-ce ? un sentiment — que rien ne borne, un devoir, — illimité, trop souvent oublié ! et qui seul donne à nos droits leur noble valeur et leur grandeur. (Applaudissements.)

« Et savez-vous quels sont les ennemis de ces droits et de ces devoirs ? Ceux qui ne croient pas au progrès des cœurs, car il y a des hommes qui pensent que le progrès n'est que matériel, industriel, scientifique et que le cœur humain depuis les commencements n'a pas progressé, n'est pas devenu meilleur !

« Eh bien, si, le cœur humain est autre : il vaut mieux ; je le prouve :

« Au commencement, on tuait pour spolier. C'est l'homme préhistorique, l'homme loup.

« Puis, on tua par plaisir, parce qu'on s'était aperçu qu'il y avait une ivresse de meurtre, une joie à faire souffrir. Ce sont les cirques de Rome où luttaient des gladiateurs.

« Puis, au moyen-âge et jusqu'en 89 on tua pour châtier, et on tortura. On rouait le criminel, on versait de l'huile bouillante dans ses plaies et à cette idée de torturer les criminels était mêlée une idée horrible de justice ! (Applaudissements.)

« Vous voyez le progrès ; la Révolution arrive ; et maintenant la dignité de la personne humaine est respectée jusque dans l'assassin. Nous respectons dans l'assassin même, la dignité de la face humaine. Nous n'acceptons plus qu'il souffre parce qu'il a fait le mal. Nous ne voulons que le désarmer.

« Vous voyez bien que le cœur humain a changé ! Vous voyez bien qu'il est meilleur, qu'il est plus doux, qu'il a grandi, qu'il s'est élargi.

« Voilà les preuves générales du progrès des cœurs.

« En voici de particulières, plus près de nous.

« Voyez cette commune de Bormes où nous sommes reçus aujourd'hui, j'y suis arrivé un jour, par hasard, en visitant les Maures, il y a huit ans. Les petits enfants me saluaient parce que j'étais étranger ; — et j'ai entendu plus tard des pessimistes annoncer au maire qui plantait des rosiers sur ses places publiques, — que ses roses seraient ravagées : pas un jeune homme, pas une jeune fille, pas un enfant n'y a touché !

« On y a compris qu'il y a des propriétés publiques. L'individu y respecte, qui ? tout le monde ; — les autres !

« C'est la liberté, comprise ; c'est l'égalité, comprise ; c'est la fraternité, comprise ! (Applaudissement.)

« Eh bien, est-ce du progrès moral, tout-cela ? Trouvez-vous en beaucoup d'autres communes un pareil respect du citoyen par les droits du citoyen ?...

« Mes chers amis, votre commune est un exemple.

« Et pourquoi ? Parce que votre maire est un homme de grand cœur, parce qu'il a un don, celui de se faire aimer et en se faisant aimer, de se faire comprendre. (Applaudissements.)

« Mon ami Vigourel est un éducateur, un éducateur d'enfants, par l'intermédiaire de ses instituteurs — et ce qui est plus difficile, un éducateur d'hommes !

« Et il a fait triompher, dans cette petite commune, qui est un exemple, un modèle, la fraternité même. Tous le comprennent. Si quelques-uns, rares, résistent quelquefois, c'est qu'ils n'ont pas vu au fond de ce cœur droit, généreux, profond — et simple. (Applaudissements.)

« Mais ceux-là lui viendront, parce que la sympathie et la sincérité sont irrésistibles.

« La journée d'aujourd'hui fait éclater la vérité de mes paroles.

« Quoi de plus touchant que le spectacle auquel nous assistons depuis ce matin ? Les femmes, mêlées au cortège, des fleurs aux mains, ne semblent pas craindre ici les féroces républicains que nous sommes. Et pendant que toutes les musiques des communes voisines, accompagnées de leurs maires, font retentir la *Marseillaise*, les cloches de l'église sonnent en l'honneur de la concorde et de l'amour.

« Un beau soleil, après une nuit orageuse, nous éclaire, comme si tout avait voulu concourir à rendre belle cette fête d'une petite ville où les hommes savent comprendre et savent aimer.

« Et c'est sous un soleil de Provence, beau comme fut le soleil parisien du 14 juillet, que vous inaugurez votre monument à la Révolution.

« Vive la République !

« Mes amis, cet homme, votre maire, ce brave cœur, notre ami Vigourel, a su se faire aimer si bien de nous — que, à l'insu l'un de l'autre, deux groupes de ses concitoyens ont songé à lui offrir des palmes académiques.

« Les premières lui ont été présentées tout à l'heure, les autres sont là, près de moi, aux mains de l'ancien instituteur de

Bormes M. Coulet, venu exprès de Pourrières pour saluer, du cœur, l'éducateur de Bormes, le maire Vigourel.

« Offrez ces palmes à notre ami, cher Monsieur Coulet. Le cœur des habitants de Bormes lui décerne, dans le même temps, bien d'autres récompenses : affection, amitié, respect, toutes les félicitations sincères des esprits et surtout celles des cœurs. »

Invité à reprendre la parole à l'issue du grand banquet de cinq cents couverts, Jean Aicard y parla du poète et de sa mission sociale :

« Mes amis, mes chers amis, je me doutais bien, ce matin — me voilà remis de la très grande émotion que je viens d'avoir — j'avais bien deviné, quand nous sommes arrivés en procession à l'entrée de cette ville, en voyant le nom d'un poète sur vos arcs de triomphe, que quelque chose d'affectueux et qui n'a rien à voir avec le salut officiel, venait à moi ! J'ai bien compris que vous vous adressiez au poète en dehors de toute autre pensée.

« Or, qu'est-ce qu'un poète ? C'est simplement un homme dont le cœur est traversé par toutes les souffrances, dont le devoir, la mission, sont d'exprimer tout haut ce que ne savent pas dire les muets de la douleur !

« Mais cette mission, je ne suis plus sûr qu'avant cette heure je l'eusse sentie avec tout mon cœur. Vous venez de me la faire comprendre.

« Devant cette bannière de l'avenir et de l'enfance, j'ai compris aussi que le poète a quelque chose de plus à chanter, c'est l'avenir et l'enfance, et je prends l'engagement de ne pas faillir à cette mission, d'en faire mon devoir de chaque jour.

« Oui, nous pouvons être les maîtres de l'avenir ! Ces enfants sont bien à nous, parce que nous avons su conquérir leurs cœurs,

pétrir leurs intelligences, encourager leurs maîtres. L'avenir est à nous, c'est-à-dire à la liberté, à la fraternité. (Applaudissements.)

« Vous avez le bonheur, mes amis, de vivre dans une commune où cette moisson d'avenir est chose sûre ; ce bonheur, vous le devez à ce grand éducateur qui s'appelle Vigourel. Ne venez donc pas nier le progrès du cœur humain, car je vous répondrais, en montrant son exemple, qu'il suffit d'un cœur aimant pour diriger tous les autres !

« Apprenez, enfants, qu'il y a de par le monde des souffrants et des déshérités, sachez les aimer et les respecter, que dans vos jeunes âmes s'éveille chaque jour davantage ce sentiment de cordiale fraternité dans l'atmosphère duquel nous vivons aujourd'hui, et grâce auquel je puis vous embrasser tous aujourd'hui, depuis M. le sénateur Allègre, jusqu'à la bambine qui marche à peine.¹⁸ »

De nouveau, les 5 et 6 août 1894, le modeste village fêta Jean Aicard. Reçu à la gare par le comité des fêtes et la *Fanfare Mussou* de La Garde, notre écrivain fut associé aux festivités populaires — apéritifs et agapes, concerts par différentes formations, remise des prix aux élèves des écoles, récitation de poésies de Jean Aicard par les enfants des écoles, feu d'artifice, concours des boules, etc. — ; il reçut également une médaille commémorative et le titre de « citoyen de Bormes ».

Pour fêter l'élection de Jean Aicard à l'Académie française, le village voulut lui offrir, le 10 avril 1910, un banquet, mais l'écrivain ne put s'y rendre en raison d'un empêchement de dernier

¹⁸ *Le Rappel du Var*, lundi 26 septembre 1892 ; coupures conservées aux archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 1, pages 151-154. Article signé « J. P. ».

instant. En revanche, il parut au banquet du 16 octobre 1910 donné en son honneur.

Enfin, le 10 août 1911, Jean Aicard et Eugène Silvain furent témoins à Bormes du mariage de Marcelle Géniat, née Eugénie Martin, sociétaire de la Comédie-Française, qui participa à la création du *Père Lebonnard* par la grande scène parisienne le 4 août 1904, dans le rôle de Jeanne Lebonnard, puis continua à l'interpréter lors des reprises de mai 1905, juillet 1908, août 1909, octobre 1911 et mars 1912.

Alexandre Vigourel, maire de Bormes, fournit à Jean Aicard le personnage de Sigalous dans son roman *Maurin des Maures* :

AU PAYS DE MAURIN DES MAURES¹⁹

L'autre dimanche, j'ai vu Maurin des Maures. Non pas le Maurin en chair et en os dont Jean Aicard nous a narré, avec sa verve méridionale, les aventures pittoresques et comme embaumées du parfum capiteux des montagnes où il braconnait, mais son frère, son cousin, ses proches, ses compagnons, ses amis, toute une famille de Maurin savoureux, amusants, la gâlageade aux lèvres, un brin poètes, fiers et un peu fatalistes comme les Sarrazins, dont ils sont les descendants lointains.

C'était à Bormes, on donnait un banquet en l'honneur de Jean Aicard et la petite ville était en fête. Sur la place Gambetta, à côté des poivriers à la chevelure odorante et des palmiers sveltes, on avait dressé un mât enguirlandé de fleurs avec un écusson portant ce salut de bienvenue pour l'académicien, père de *Maurin des Maures* : « Au poète aimé Jean Aicard, hommage affectueux des habitants de Bormes ». C'étaient là toutes les manifestations officielles de l'allégresse générale. Mais la

¹⁹ Périodique non identifié ; coupures conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 6, pages 74-76.

joie était dans le cœur tous les « Borméens » et, sans musique, sans oriflammes, rien que par leurs regards admiratifs, leurs gestes et leurs palabres, ils manifestaient avec une éloquence touchante. « Monsieur Jean », comme ils disent, leur appartenait pour quelques heures, il était en famille dans cette foule enthousiaste où se mêlaient les villageois, les cultivateurs du Lavandou, les bûcherons, les bouchonniers des Maures et les hardis braconniers qui taquinaient le lapin et le perdreau, sans oublier d'être galants avec les femmes.

Il faut dire que le pittoresque village de Bormes, accroché au flanc d'une colline qui dévale vers la mer sur laquelle flottent les Îles d'Hyères — les îles d'Or — a servi, pour ainsi dire, de quartier général à Jean Aicard pour écrire *Maurin des Maures*. Le poète ne pouvait trouver un meilleur séjour pour s'imprégner heureusement de l'atmosphère, du paysage et aussi de la mentalité des gens dont il allait narrer la vie et les habitudes. La chaîne des Maures bouillonne tumultueusement derrière la petite ville et la route qui grimpe vers l'admirable forêt du Don conduit au cœur des Maures, vers Collobrières et la Chartreuse de la Verne. Au pied de la colline, après une courte plaine, c'est la mer d'un bleu violent, les îles tièdes, l'adorable rivage qui va vers le Lavandou et la baie de Cavalaire. Quel cadre plus favorable pour écrire les allées et venues de ce héros extraordinaire, gouailleur et sensible, si dur pour les fanfarons et les exploiters, si bon pour les pauvres diables — tel Gaspard de Besse, ce « cousin » de Maurin — en continuelle délicatesse avec la gendarmerie et les lois, tout en dirigeant les chasses du préfet et en s'occupant utilement d'élections !

Et puis, dans ce pays où viennent aboutir les sentiers qui conduisent dans les bois de châtaigniers, dans les vallées profondes où chantent les merles et les rouges-gorges, sur les cimes dénudées que tapissent les genêts épineux, les menthes

parfumées, le thym aux pénétrantes senteurs, il trouvait tous les types dont il voulait peupler son livre. Et par les dires des uns, par le portrait ou la caricature des autres, il suivait Maurin pas à pas, il le campait en pleine lumière, dans tous les détails de sa carrière mouvementée, courant avec lui par les chemins des montagnes, visitant les fermes et les villages, faisant ample récolte de légendes et de galéades, rapportant à pleines brassées les bons mots, les maximes populaires, les calembours et les historiettes assaisonnées d'*assent* qui poussent en tumulte sur le sol des Maures comme les cistes et les bruyères.

Tous ces modèles inconscients que le poète a croqués dans les pages du livre, je les ai entrevus à Bormes et, sur cette foule assemblée pour un jour de fête, planait l'âme de l'illustre Maurin. Elle empruntait à chacun de ces « types » quelque trait, un geste, une manière de parler ou de sourire, la crânerie du regard ou le sous-entendu d'un silence, car aucun de ceux-là n'était, à proprement parler, le Maurin enfanté par le cerveau fécond de Jean Aicard, mais tous semblaient ses proches et ses compagnons, ayant avec lui quelque ressemblance et comme un air de famille. Tous étaient solidement enracinés à cette terre provençale, saturée d'esprit latin et de fierté arabe, leur parler était imagé, leur langue sonore, leur regard chargé de malice et de bonté. Et quand, après le banquet, Jean Aicard vint sur la place de Bormes converser familièrement avec eux, il semblait entouré des héros mêmes de son roman.

— Ils sont tous là, me disait-il... ou presque tous, je pourrais vous montrer *Parlo-Soulet* « l'incarnation du monologue », le crédule *Secourgeon*, *Caboufigues*, le cantonnier *Saulnier*... et les autres.

Et il ajoutait :

— Tenez... voilà M. Sigalous.

Et, du geste, il désignait le maire de Bormes, M. Vigourel, qui présidait la fête. C'est, en effet, cet excellent homme, pharma-

cien de son état, qui, sous le nom de Sigalous, se mêle, comme une heureuse Providence, aux aventures parfois dangereuses de Maurin des Maures. Au physique, c'est bien « l'homme de taille moyenne, à la barbe et aux cheveux gris, l'air énergique et bon, l'œil franc sous des lunettes étincelantes », dont parle le poète, et il est très possible qu'il soit en effet « idéaliste inconscient et incorrigible, épris de liberté, de justice et de bonté ». En tout cas, le maire de Bormes est l'homme qu'il faut pour présider aux destinées de cette petite ville « perchée dans un creux de la montagne d'où elle domine le Lavandou et la mer ». Il a l'assent du terroir — un assent magnifique — cette familiarité amusante des gens du Var qui vous mettent à l'aise en un rien de temps, et il galège avec une verve rendue piquante par un air de pince-sans-rire ! Comme on se mettait à table pour le banquet, il se leva soudain. On aurait cru qu'il allait dire le *Benedicité* ! Prenant un petit morceau de pain de la main droite, il le présenta aux convives qui le regardaient faire avec quelque surprise, puis il dit avec solennité : « Petit morceau de pain, c'est par toi que je commence... donc, place-toi bien, car... tu seras nettoyé ! » Puis, il se rassit, sans que son visage eût rien perdu de son impassibilité magnifique ! Ce petit « hors-d'œuvre » eut un juste succès d'hilarité !

Ce bon M. Vigourel a, naturellement, dans son sac une quantité d'histoires drôles ou savoureuses et il se vante d'en avoir largement fourni son ami Jean Aicard. À ce qu'il assure, l'aventure du chien enragé qu'on chasse de commune en commune est de son cru. D'ailleurs, il trouve tout naturel qu'un maire, ménager de ses finances, se soucie peu de capturer un chien enragé sur le territoire qu'il administre ? Des frais, des ennuis, des formalités administratives ! À quoi bon s'embarasser de tout cela ! Vite, on pousse la bête vers la commune voisine, et c'est à celle-ci qu'il appartient de se débrouiller.

— Tenez observe-t-il, c'est comme lorsqu'un bâtiment fait naufrage sur *notre* rivage, vous croyez que c'est juste ce qui se passe ?... S'il vient à terre un peu de rhum ou de cognac, vite l'administration se le réclame... Mais, s'il arrive un macchabée, alors on va trouver le maire et on lui dit : « Ça c'est pour vous, prenez-le, vous, et faites enterrer aux frais de la commune ! »

— Et ça vous coûte ? ai-je demandé.

— Cinquante francs pièce, monsieur ! Alors, savez-vous ce que je fais ?

Ici, le maire de Bormes prend un air de confiance et, à mi-voix, il explique :

— Moi, quand je vois un macchabée qui s'approche de *notre* rivage, je le remets dans le courant et je lui dis : « Allez donc un peu plus loin, s'il vous plaît... vers Saint-Raphaël !... »

Voilà l'homme ! C'est bien le Sigalous du roman. On le reconnaîtrait rien qu'à l'entendre parler. Galège-t-il ou parle-t-il sérieusement ? On ne sait trop, car, lorsqu'il « conte », pas un muscle ne tressaille dans sa figure placide. Au demeurant, il est serviable, zélé, le cœur sur la main, offrant l'apéritif avec générosité et vantant en connaisseur le « fenouillet » et « l'apéritif provençal ». Et quand Jean Aicard s'avise de discourir sur la place de Bormes et de remercier ses amis assemblés pour l'acclamer, M. Vigourel le couve de l'œil comme un frère bien-aimé et approuve chaleureusement.

Ce petit discours de Jean Aicard fut, du reste, charmant, débité sur le ton d'une causerie familière tout parfumé de grâce et de poésie. Les convives du banquet s'étaient groupés autour des tables sur lesquelles le café avait été servi. Au sortir de l'hôtel, le clair soleil et la brise tiède qui venait de la mer faisaient les gens plus expansifs, la gaieté plus cordiale. Les voix montaient sonores et gutturales, les rires fusaient de toutes parts et les poètes et les galégeaires du cru se faisaient la voix

avant de débiter leurs vers et leurs histoires. Les hommes, les enfants, les femmes entouraient Jean Aicard, le regardant avec tendresse, cueillant ses sourires et ses paroles. On lui mit des fleurs dans les mains. Des petites filles enrubannées lui débitèrent de jolis compliments que l'académicien souligna de baisers paternels.

Puis on lâcha la bride aux conteurs et aux *rimaires* et les « parents » de l'invisible Maurin des Maures se révélèrent tour à tour. Les uns célébrèrent Maurin « chasseur et troubadour, terrible, batailleur, sensible tour à tour » ; les autres se répandirent en galéades bourrées de malicieuses allusions à la politique et de discrètes satires des puissants du jour. Puis, quand cette faconde en coup de vent fut apaisée, Jean Aicard prit la parole. Il avait rejeté le châle de grosse laine bleue dont il se drapait et redressé la tête qui, d'ordinaire, se perd dans les épaules avec quelque lassitude, son regard se promenait sur l'assistance avec bonhomie, et, d'une voix que l'émotion faisait trembler un peu, il remercia tous ces amis qui lui faisaient cortège. Puis il parla avec une chaleur mêlée de tendresse de Maurin, de ce Maurin qui incarne si bien les solides vertus et les jolis défauts de la région des Maures. Il disait de lui que c'était « un brave homme et un brave homme du Var ». Il ajoutait que Maurin était « homme de grande fierté qui, avec ses belles gaietés si françaises, savait avoir de nobles tristesses ».

Et, devant l'évocation si chaleureuse de ce héros populaire, les gens étaient émus comme si on avait parlé de quelqu'un des leurs, tellement le poète savait mettre en relief les propres sentiments, les passions, les secrètes aspirations de ceux qui l'écoutaient.

Rien n'était gracieux comme ce panégyrique de l'*Illustre Maurin* fait par son père spirituel au pied des montagnes mêmes où se déroula l'épopée merveilleuse du joyeux braconnier, sur cette

place de Bormes où tant de fois le bon M. Sigaloux s'en fut le recevoir au sortir de quelque périlleuse aventure. Les cactus immobiles, les poivriers aux fines chevelures, les mimosas, les figuiers, les oliviers argentés, l'azur du ciel, les maisons brûlées de ce village méridional et, dans le lointain, le bleu de la mer et la silhouette dorée des îles faisaient un cadre bucolique, ensoleillé et vibrant à cette scène d'une grandeur étrange, d'une poésie si prenante, d'une si douce simplicité !

Et Maurin des Maures revivait ! On le voyait. Il revenait de la montagne bourdonnante du chant monotone des cigales d'or, « ces chanteuses frugales ». Il narguait les bons gendarmes de Bormes qui se promenaient sur la place. Et les femmes avaient un petit frisson à la pensée de ses audaces amoureuses et de ses victoires galantes. Jean Aicard était là pour lui ouvrir les bras, comme au retour de l'enfant prodigue et chacun s'apprêtait à l'acclamer comme le héros national de ce coin de Provence si fortement agrippé à ses légendes et à ses traditions...

Mais quand la voix de Jean Aicard se tut et qu'après avoir jeté « tout son cœur à Vigourel et aux habitants de Bormes » le poète se rassit, la vision devint indécise, presque vaporeuse comme les buées qui courent au crépuscule sur les cimes des Maures ; ce n'était plus qu'une âme mystérieuse qui flottait avec légèreté et communiait intimement avec le cœur de chacun...

Cependant, le culte dont on entoure l'*Illustre Maurin* est si vivant qu'une société s'est fondée pour grouper en une sorte de vaste confrérie poétique et joyeuse tous les gens du pays des Maures qui l'aiment comme un frère... comme un frère qu'ils auraient perdu sans l'avoir connu. On l'a dénommée : « Comité des amis de Maurin des Maures », et ses statuts spécifient qu'elle a pour but de « perpétuer l'esprit de la galéade provençale », de faire connaître « les sites, les bois, les plages de la région des

Maures et d'aider par la parole et la plume à la diffusion des ouvrages conçus dans l'esprit de l'Association et particulièrement des œuvres de son président d'honneur, Jean Aicard ». Mais le royaume de Maurin des Maures est limité et le Comité ne saurait en franchir les frontières. Il comprend le pays qui s'étend de la ligne du chemin de fer P.-L.-M. à la mer, entre Toulon et Saint-Raphaël. Seuls, les habitants de ce coin de Provence, dont les Sarrazins avaient fait jadis leur refuge opiniâtre, peuvent prétendre au titre alléchant d'*amis* de Maurin des Maures. Et ils sont déjà légion *ceusse* de Bormes, de Sainte-Maxime, de Grimaud, de Ramatuelle, de Gonfaron, de Pignans... qui se sont ainsi « croisés » pour la cause sainte de la galégeade et de la poésie. Par faveur, on a décidé que les gens de Besse, bien qu'habitant au-delà de la ligne ferrée, seraient admis dans le Comité, parce que ce village a donné, le jour au fameux Gaspard de Besse, le *Fra Diavolo* provençal, détrousseur redoutable des riches et, comme Maurin, aventureux et compatissant aux misères des pauvres diables !

D'ailleurs, ce Gaspard de Besse a tenté l'esprit romanesque de Jean Aicard qui semble lui garder dans son cœur une place voisine de celle qu'y occupe Maurin des Maures. Le poète vient d'offrir à la Porte-Saint-Martin un drame dont Gaspard fait tous les frais et il témoigne à son sujet de quelque orgueil et de beaucoup d'espérances. À défaut de document, il a recueilli les légendes populaires conservées pieusement dans les foyers campagnards et il a campé ce bandit philanthrope comme une sorte de précurseur des révoltes populaires. Il en a fait, selon son expression, « un Cinq-Mars ou un de Thou aux petits pieds » fier, chevaleresque et sensible comme un bon provençal. C'est peut-être à cause de cette prédilection pour ce détrousseur de grandes routes que la poésie va couvrir d'une auréole glorieuse, que certains « amis » de Maurin des Maures montrent quelque

dépit quand on leur parle de Gaspard de Besse. Et c'est probablement, par une jalousie inconsciente, qu'au banquet mon voisin — un braconnier de carrière — avait adressé à Jean Aicard ce reproche plein de tristesse :

— Monsieur Jean, pourquoi, diable ! avez-vous fait mourir Maurin des Maures ? Vous auriez encore pu *tant écrire dessus* !!!
Dominique Durandy.

Saint-Raphaël

Le souvenir varois de Jean Aicard est également cultivé à Saint-Raphaël où l'écrivain se plaisait à villégiaturer.

C'est probablement Alphonse Karr, qui y demeurait dans sa villa *Maison Close*, qui attira notre poète dans cette petite ville : « En 1885, à Saint-Raphaël, j'étais le voisin de *Maison-Close* ; j'habitais cet *Oustalet du Capélan*, où Gounod avait chanté *Mireille*, et où mon cher et vénéré ami Alphonse Karr venait souvent, avec sa bonté indulgente, voir si le travail avançait²⁰ ». Le travail dont il est question est la pièce de théâtre *Le Père Lebonnard* à laquelle le poète travaillait alors assidûment : « M. Jean Aicard quittera bientôt Saint-Raphaël, où il était venu se remettre d'une assez grave indisposition. L'auteur de *Smilis* habitait, au bord de la mer, une villa dite *Oustalet du Capélan*, voisine de *Maison-Close*. Il y a écrit entièrement les deux derniers actes d'une pièce en vers et en quatre actes, intitulée le *Père Lebonnard*. Dans une réunion absolument intime, chez Alphonse Karr, l'auteur a lu hier cette pièce, qu'il lira bientôt à la Comédie-Française.²¹ »

²⁰ *La Revue du Palais*, mercredi 1^{er} juin 1898, page 480.

²¹ *Le Figaro*, 32^e année, 3^e série, n° 120, vendredi 30 avril 1886, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 5.

Notre écrivain acheva également à Saint-Raphaël, en décembre 1886, sa comédie en un acte *L'Avocat de Venise* ; et son roman *L'Ibis bleu*, qui sera publié en juin 1893, se passe entièrement dans cette ville.

Après le décès d'Alphonse Karr le 30 septembre 1890, Jean Aicard fut élu président du comité chargé de lui élever un monument, dont l'inauguration eut lieu le 8 avril 1906.

Jean Aicard passa l'été 1907 à Saint-Raphaël : « Et, il y a huit jours, une dépêche de Jean Coquelin me priait de revenir de Saint-Raphaël où je prenais mes quartiers d'été²² ». Et les Raphaëlois étaient fort honorés de sa présence : « Jean Aicard n'est pas né à Saint-Raphaël, mais il l'aime de tout son cœur et se plaît à y résider quand il en a le loisir ; il y a sa rue et ce qui vaut mieux encore, il y jouit de l'estime générale. Il semble qu'une part de sa gloire rejaillisse sur notre ville où nous crions tous à l'unisson : *Bravo Moussu Icard !*²³ »

La presse signale ses séjours en septembre 1907, novembre 1908, juin-août 1910, août-septembre 1911, septembre 1913.

En décembre 1909, pour fêter son élection à l'Académie française, la ville offrit à Jean Aicard un plateau en argent ciselé : « Enfin la ville de Saint-Raphaël a envoyé un plateau d'argent ciselé d'après des dessins spéciaux d'Auger. On y voit au centre Pallas, une lyre, une ancre et l'olivier symbolique.²⁴ »

Jean Aicard revint à Saint-Raphaël en avril 1914 à l'occasion de l'inauguration du monument à l'aviateur Roland Garros pour lequel il avait composé un sizain.

²² *Le Figaro*, 53^e année, 3^e série, n° 256, vendredi 13 septembre 1907, « Courrier des théâtres », page 4, colonne 6.

²³ *Saint-Raphaël-Journal*, 11^e année, n° 568, dimanche 27 octobre 1907, page 1, colonne 1.

²⁴ *Intransigeant*, 29^e année, n° 10753, jeudi 23 décembre 1909, page 1, colonne 6.

Et notre écrivain évoqua ses souvenirs de cette partie de la Côte-d'Azur dans quelques textes :

Le Saint-Raphaël d'Été²⁵

J'ai surtout connu un Saint-Raphaël d'hiver, lorsque, il y a quelque vingt-cinq ans, je venais voir Alphonse Karr, à *Maison-Close*.

En ce temps-là, de loin en loin, entre deux rapides, Félix Martin présidait dans les salons du Casino une fête improvisée ; — et c'était toujours une fête qu'il jugeait utile à la prospérité de ce Saint-Raphaël dont il voulait faire et dont il a fait une des villes du littoral les plus recherchées par les riches étrangers.

Ils commençaient en effet à visiter notre Saint-Raphaël, ceux-là ; et leur premier soin était d'aller roder autour de *Maison-Close*. Quand ils pouvaient contempler de loin la haute stature d'Alphonse Karr, sa longue barbe flottante de Neptune, ils étaient contents ; s'ils apercevaient l'auteur des *Guêpes* manœuvrant son canot, ou bien, dans son jardin, cueillant une rose, ils étaient heureux ! ils avaient vu un homme dont, pendant plusieurs générations, tout Paris avait répété les mots d'esprit ; Alphonse Karr, le poétique inventeur du riant commerce des fleurs coupées, le premier créateur de Saint-Raphaël.

Ce qui est charmant, c'est qu'il avait cru découvrir Saint-Raphaël *pour lui*. Il y était venu chercher la solitude ! dans un des plus beaux paysages qui soient ! seulement, il s'appelait Alphonse Karr ; on n'ignorait pas qu'il avait, par sa seule présence, rendu célèbre Étretat ; et le monde entier était accouru voir ce coin de Saint-Raphaël « qui devait être un paradis, » puisque Alphonse Karr y avait planté sa tente !

²⁵ *La Petite Côte d'Azur*, pages 8-13. Coupures conservées aux archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 3, pages 14-17. Article non daté mais le premier séjour estival de Jean Aicard à Saint-Raphaël paraît dater de l'année 1907.

Ce sont les inconvénients de la célébrité. Il ne pouvait plus être seul. Et je crois bien que s'il lui avait pris fantaisie d'habiter un affreux désert, beaucoup de snobs l'y auraient suivi, en s'extasiant sur la beauté de cette Thébaïde.

Mais Saint-Raphaël était un lieu exquis, et ceux qui en goûtent les charmes une fois ne le peuvent plus quitter.

Au temps d'Alphonse Karr, c'est donc en hiver que je faisais mes visites à Saint-Raphaël.

Pour la première fois, cette année, la fantaisie m'a pris d'y venir passer tout l'été. Et, de cet été, trop bref, j'ai gardé souvenir qui me restera délicieux.

Oh ! cette terrasse de Saint-Raphaël, sous les frais platanes à midi, — ou sous les myriades d'étoiles des nuits d'août ! Et, dans la fraîcheur des soirées, la musique de l'orchestre en plein air dominant le susurrement de la vague toute proche ! et partout, de Saint-Aygulf à Saint-Agay, la grâce infinie des courbes du rivage, verdoyant jusque dans l'eau même !

Pourquoi vivre ailleurs quand on peut vivre là !

Si vous allez à Saint-Raphaël, examinez les attitudes des vieux patrons de barque assis sur les bancs publics, la démarche du douanier qui se rend à son poste, l'allure du moindre gamin, celle du portefaix de la gare comme celle du riche touriste armé de son kodack... toutes ces attitudes, toutes ces démarches, toutes ces figures expriment la même béate admiration devant le ciel et la mer ! Une douce paresse flotte dans l'air. Ici on se laisse vivre. On goûte la joie d'être, sans plus et c'est assez.

POURQUOI J'AIME ST-RAPHAËL ²⁶

CAUSERIES

²⁶ Coupures d'un périodique non identifié, conservées aux archives municipales de Toulon dans le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 44, agenda n° 3,

Au Cercle des Chasses et Régates

Par Jean AICARD

Messieurs,

Vous me pressez de prendre la parole ? je le veux bien et je vous remercie. C'est une occasion heureuse qui m'est offerte de vous dire pourquoi j'aime Saint-Raphaël.

Pourquoi j'aime Saint-Raphaël, c'est en vérité le titre tout trouvé d'une longue étude !... je ne la ferai pas, je l'esquisserai.

Les raisons pour lesquelles j'aime votre pays sont de deux sortes. Les unes tiennent à la nature, au sol, aux paysages, — les autres tiennent aux personnes. Et je vous en avertis, ce sont des raisons de poète... Et — prenez garde — les poètes sont des indépendants !

Croyez-vous que j'aime ce pays à cause de ses deux chemins de fer ? Eh non, les chemins de fer abîment tous les paysages. C'est très laid, des rails sur des talus, courant entre des poteaux... mais comme c'est commode !... Avant qu'il fût établi, j'avais la haine du chemin de fer du Littoral... il m'a gâté nos montagnes des Maures... Il est vrai qu'il m'a permis de les admirer plus facilement... et je ne le prends que trois fois par semaine !

Est-ce le *confortable* qui m'attire chez vous ? Je n'en use guère ; — je suis un sauvage — vous le savez bien.

Ce qui m'attire ici, c'est la beauté du lieu. Mais pourquoi ici précisément plutôt qu'un peu plus loin — tout près — mais ailleurs ? C'est que, en vérité, de Roquebrune à la Sainte-Baume et de l'Estérel à la mer, votre pays est tout particulièrement

pages 31-35. La conférence qui est évoquée en fin d'article fut donnée à Saint-Raphaël le samedi 16 janvier 1892 et, le lendemain, *Maison-Close* fut ouverte à la visite.

beau. C'est chose très remarquable que, partout ailleurs, sur nos côtes, on a bien peu, très peu d'espace entre les hautes collines et la mer. Ailleurs, vous trouverez des étagères au soleil, mais la promenade n'est possible qu'en longueur de l'est à l'ouest. Ici, vous avez une incomparable, une merveilleuse étendue de collines douces, de pentes légères qui vont s'échelonnant du Sud au Nord, que traversent des boulevards, où le promeneur peut errer à son aise, et où la vue s'étale librement.

Cette largeur d'horizon est une joie pour les yeux et pour l'esprit. Saint-Raphaël, qui a toutes les beautés des autres plages du Var, a celle-là en plus, par surcroît... Et de même, pas loin d'ici, vous trouverez d'abruptes et de superbes falaises... mais ici, en quittant la mer, les bateaux entrent dans les jardins ! C'est joli — autant que commode. C'est charmant, un bateau dans les rosiers !

Que si l'on se méfie du jugement d'un poète, je citerai un affreux savant, Élisée Reclus. Quand il arrive à nos pays, à notre Var, aux Maures, à Saint-Tropez et à Saint-Raphaël, il s'écrie : « La voilà, la vraie belle France ! »

Si le confortable ne préoccupe pas beaucoup le poète, le spectacle du luxe ne lui déplaît pas. Un des charmes de ce pays, c'est qu'au retour des bois, des chasses à travers les ravins mouillés ou les roches desséchées, on aperçoit çà et là, dans le cadre des pinèdes sauvages, un élégant profil de villa, avec ses blanches terrasses italiennes ou mauresques. Cela est d'un grand charme. Des lignes d'architecture au bord de la mer, cela suffit à la gloire d'un peintre. — La beauté rêveuse des Claude Lorrain n'est que cela. Un profil de palais au bord de la mer à l'heure où le soleil se couche, et voilà, toute trouvée pour l'artiste, la grande mélancolie des départs, la nostalgie du beau, l'espoir des retours, le rêve d'un asile de prince exilé au bord de la mer trompeuse, tout Claude Lorrain, vous dis-je.

Il y a des sangliers dans vos bois — j'en ai vu — je n'ai même fait que les voir ! — Il y a aussi de la bécasse. Ce sont des raisons essentielles pour moi, d'aimer ce pays... la bécasse surtout, quel gibier que la bécasse ! C'est l'oiseau libre par excellence, l'oiseau que les plus riches ne peuvent acclimater dans les parcs, c'est l'oiseau républicain, bref un gibier de roi, rebelle aux rois !

Pourquoi j'aime Saint-Raphaël ? — Les raisons qui tiennent aux personnes sont faciles à donner. Les personnes d'ici, outre leurs mérites particuliers, individuels, en ont un qui leur est commun ; elles sont hospitalières. Nous sommes trois à nous en féliciter tous les jours, mes deux chiens et moi, mes chiens qui grattent à toutes les portes, qui aboient devant toutes les grilles, et qu'on reçoit trop bien partout, trop bien, car ils y retourneront... Où cela ? partout vous dis-je.

Un pays où l'on est bon pour les chiens est un bon pays. Un homme est bon quand il est bon pour les chiens, M. le Préfet ?... Soyez remercié en passant pour avoir adouci les rigueurs inutiles qui frappaient naguère les chiens d'une commune de votre département.

Pourquoi j'aime Saint-Raphaël ? Eh ! c'est aussi parce qu'on y voit, sur la plage déroulée en ruban au bord de la bleue méditerranée, — passer, dans sa grâce différente des grâces de la femme française, l'Étrangère !

Quand les pauvres paysans d'Alfred de Musset, ont perdu leur humble fortune, le poète s'écrie :

Dirai-je qu'ils perdaient ? hélas ! ce n'était guères !
Ils regardaient alors ces belles étrangères
Cet or, ces voluptés, ces jeunes passagères,
Tout ce monde enchanté de la saison des bains
Qui s'en va, sans poser le pied sur les chemins !

Comment ce qui parvient à consoler un paysan ruiné au jeu, ne suffirait-il pas à enchanter le poète lui-même ?

Et enfin j'aime Saint-Raphaël parce que j'y ai des amitiés actuelles, et, parmi mes anciens souvenirs d'amitiés, celui d'Alphonse Karr.

Aidons-nous, Messieurs et mes amis, à le conserver vivant ici, ce souvenir qui résume tout ce que Saint-Raphaël a d'aimable : Alphonse Karr a vécu de la vie mondaine, de la vie intellectuelle, artistique, et de la vie rustique presque sauvage. N'oubliez pas que ce contemplateur du brin d'herbe, trouvait un brin d'herbe, à Saint-Raphaël, plus joli à voir que partout ailleurs ! Soyez-lui reconnaissant de ce juste hommage rendu à votre beau pays. Tâchez de garder *Maison-Close* comme on garde les *Charmettes*. Le jour où s'éteindrait, à Saint-Raphaël, le souvenir de cet Alphonse Karr qui en avait fait son lieu d'élection — quelque chose manquerait à la gloire, à l'honneur, à la physionomie générale de ce pays-ci. J'habite *Maison-Close* depuis quelque temps. Venez m'y voir dimanche prochain. J'espère que vous serez contents de l'arrangement que j'y ai fait. Dans l'espoir de vous aider ainsi à le conserver, j'ai fait du cabinet d'Alphonse Karr un sanctuaire du souvenir. Venez tous en pèlerinage à *Maison-Close*, dimanche. Venez-y pieusement. C'est une tombe où vit un esprit.

Draguignan

Au fond d'un cirque de collines
Couverte d'oliviers aux claires frondaisons,
Draguignan aux blanches maisons,
Sur l'Artuby qui luit de flammes argentines,
Draguignan semble, aux jours ardents de Messidor,
Une gerbe de lys dans une vasque d'or.
(Jean Aicard, lycée de Nîmes, poème inédit).

Au temps de Jean Aicard, Draguignan était la préfecture du département du Var : la ville de Toulon en avait été privée pour s'être livrée aux Anglais au début de la Révolution française et toutes les institutions départementales avaient été transférées à Draguignan. Il fallut attendre le 25 septembre 1974 pour que Toulon redevînt préfecture du Var.

Jean Aicard avait d'excellents amis à Draguignan, à qui il rendait de temps à autre une petite visite, notamment : Félix Colomb (1857-1925), avocat, puis juge, puis procureur à Draguignan et enfin conseiller à la cour d'Aix ; Frédéric Mireur (1834-1919), écrivain, publiciste, directeur des archives départementales ; et le délicieux poète François Dol (1829-1884). Mais il n'aimait pas particulièrement la cité, ainsi qu'il l'exprima en 1896 dans un article qui lui valut de grandes inimitiés locales :

DRAGUIGNAN²⁷

Préfecture ? Certes, c'est une préfecture. Ce n'est peut-être que cela, c'est-à-dire que la petite et jolie cité ne doit guère qu'à la préfecture ce qu'elle a de vie et d'activité moderne. Lenthéric a écrit les villes mortes. Qui écrira les villes endormies ? Aix, Draguignan ? Et puisque le nom d'Aix revient sous ma plume, volontiers je m'expliquerai sur cette phrase : « Une cour de palais de justice où l'herbe pousse. » Ces trois derniers mots, dans ma pensée, voulaient rendre une impression *générale* de mélancolie plutôt que d'abandon.

L'Aix juridique n'a, d'ailleurs, pas besoin de cette explication. Le palais de justice y est vivant et actif. Et plutôt aux dieux que l'herbe poussât, abondante, dans les cours de tous les palais de

²⁷ *Le Petit Marseillais*, 29^e année, n° 10290, vendredi 31 juillet 1896, page 1, colonnes 1-3.

Thémis, aux péristyles abandonnés !... Quel beau pays, — songez donc ! — celui où d'excellents juges n'auraient qu'à dormir, sans remords, faute d'accusés et de criminels !

Draguignan ? Théodore de Banville fut impertinent pour ce chef-lieu de mon département du Var. Il dit, dans la pièce à *Alexandre Dumas*, l'auteur des *Trois Mousquetaires* :

Tu salis le papier de quatre Lamartines
Comme un Féval trop plein tu répands tes tartines
Sur Carpentras et Draguignan !...

Draguignan, comparé à Carpentras ! il faut trouver une telle comparaison blessante, car, pour Banville, Carpentras (n'en doutez pas) est synonyme de ville arriérée provinciale entre les provinciales, la Fouilly-les-Oies du Midi ! Ce serait outrageant si l'on ne songeait bien vite que le grand Alexandre Dumas, le conteur de génie, est seul visé dans l'ode funambulesque de Banville, qu'il y est malmené terriblement, et enfin que Draguignan est mis là pour rimer à *d'Artagnan*, pas pour autre chose. Écoutez plutôt les trois derniers vers de la strophe :

Ta machine à vapeur fait marcher six cents plumes
Et tu fais un gâchis, en trente-deux volumes,
Des mémoires... de *d'Artagnan* !

La voilà, la voilà bien, la sincérité des lyriques !...

« Le Var ? Un département radical, rouge-sang, le boulevard des libertés conçues au point de vue révolutionnaire. »

Toujours, en toute occasion, depuis trente ans j'ai entendu, à Paris, le Var ainsi apprécié. Et, dans la réalité, est-ce cela ? Pas du tout. Le pays de Martin Bidaure a fait souvent preuve d'une inexprimable candeur électorale. On y a vu réussir des candidats déplorablement antilibéraux et, pour tout dire, les prétendus révolutionnaires, fort peu préparés au régime démo-

cratique, continuent à vivre les yeux fixés sur la préfecture, attendant du *gouvernement* la liberté d'être libres ! On y voit des communes se donner, oh ! librement, mais par inadvertance, des maires qui les empêchent de danser et de chanter aux plus grands jours de fête. Croyez-vous qu'elles se promettent alors de ne pas renommer lesdits maires ? Nullement. Elles courent se plaindre « à la préfecture ». J'en sais quelque chose, croyez-le. Et, fussiez-vous être surpris, j'ajouterai qu'elles font bien puisqu'elles se reconnaissent encore incapables à la liberté et que, en cet état, l'appui moral du tuteur, nommé au bout du compte par la volonté nationale (je désigne ainsi le gouvernement), est un secours sans lequel, de leur propre aveu, elles ne sauraient vivre encore. Seulement, ne venez plus nous parler d'autonomie communale. L'autonomie nationale est, au fond, un progrès. Les États sont, en l'an 1896, de véritables provinces et l'avenir est aux États-Unis d'Europe, et non à la fédération des provinces françaises. Rêve, si vous voulez. Tous les rêves d'hier ne sont-ils pas devenus les réalités d'aujourd'hui ?

Draguignan est à vingt kilomètres des Arcs ; les Arcs, à dix-sept heures de Paris ; mais, grâce à ce bout de voie ferrée qui relie Draguignan aux Arcs, il y a, du chef-lieu du Var à Paris, vingt-six heures ! Les quotidiens du matin, qui arrivent aux Arcs le lendemain matin avant 4 heures, n'arrivent à Draguignan que cinq heures plus tard. Et c'est cela qui, par le temps de fiévreuse activité qui court, fait de Draguignan une ville endormie ! Nice, beaucoup plus éloignée de Paris, connaît avant Draguignan la pensée où Paris s'est complu la veille !

De là une certaine mélancolie sur les allées Azémar, ombrages admirables qui portent, naturellement, le nom d'un préfet, M. Azémar. Mais pourquoi jamais de promeneuses sous ces ombrages ? C'est une des caractéristiques de la ville : les femmes ne sortent que pour aller à l'église...

Devant ces allées, se concentre toute la vie de Draguignan : la petite caserne, où loge un... demi-bataillon, regarde les grands platanes. Et le Café les regarde aussi. Le théâtre n'en est pas loin, avec sa toute petite colonnade qui lui donne l'air d'un jouet d'enfant. Le palais de justice, où se déroulèrent de retentissants procès, s'efface, modeste, dans une des rues avoisinantes... La tour de l'horloge, sur un rocher, au milieu de l'ancienne ville, domine tout par l'élévation physique, mais on sent, de tous les points de la cité, l'importance supérieure de cette préfecture, sans laquelle Draguignan serait un Figanières un peu plus spacieux.

On a connu ici des préfets à qui Draguignan inspirait tant d'effroi qu'ils vivaient ailleurs. Les hauts plafonds sonores, toujours vides, du palais préfectoral, ne répétaient le bruit retentissant de leurs pas qu'aux époques solennelles, assises célebres ou séances de conseils généraux à sensation... Ils ont passé, ces préfets-là. Le Var veut des témoins de sa vie civique, et des défenseurs, car au bout du compte, il s'efforce aux bonnes tâches ; il veut apprendre à être libre ; mais il a besoin d'être servi, pour cela, aidé, et surtout un peu aimé.

Un des premiers renseignements qu'on donne, à Draguignan, au voyageur avide de curiosités, c'est celui-ci : « On peut, dans la saison, tuer des bécasses dans le parc de la préfecture. » — Et c'est vrai ; ce beau parc est très humide, et le jardinier de la préfecture y tue, chaque année, sa demi-douzaine de bécasses. Y a-t-il beaucoup de préfectures en France qui puissent en dire autant ?

Il y a quelque chose de plus intéressant encore à la préfecture du Var. Quoi donc ? Les archives. Me pardonne M. Mireur, l'archiviste, elles sont magistralement tenues !... Et s'il en est ainsi c'est que, tandis que les préfets passent, l'archiviste reste ; mais quel archiviste ! Un savant modeste et bienveillant que Draguignan connaît depuis quarante années.

Hélas ! ce qui nous manque ici, c'est aussi ce pauvre cher poète qui s'appelait François Dol. Il était employé à la préfecture ; il a passé sa vie à écrire des permis de chasse, si bien que, nullement chasseur, il finit par écrire un poème sur la *Chasse aux Merles*, et ce petit poème est de bonne saveur provençale : Merles de genièvre, qui valent des grives !...

Et après ? et enfin ? La Nartuby, un joli ruisseau, coule, jaseur (seulement quand il pleut), traversé d'un pont qui, selon l'expression d'un monographe local, conduit les voyageurs d'une rive à l'autre... et vice versa !

Enfin, la Pierre de la Fée, s'élève quelque part, non loin, dans les oliviers des environs. C'est un dolmen, la classique pierre druidique dressée comme une table sur quatre pierres verticales. Un chêne, poussant tout contre l'un de ces énormes pieds, d'un mouvement lent mais irrésistible, donne à M. Mireur des inquiétudes vives. L'archiviste s'éveille parfois, la nuit, en proie à un cauchemar... Il a rêvé que le vieux chêne a renversé la vieille pierre...

De Draguignan — j'étais si près ! — l'impérieux désir m'a pris de revoir Claviers, — l'avouerai-je — à seule fin d'avoir des nouvelles du prisonnier symbolique, de ce merle noir, dont m'avait parlé notre ami Jean d'Auriol et que, pour le 14 Juillet, les gens de Claviers mirent en liberté, solennellement. J'y suis allé. J'ai eu des détails, et ils sont charmants.

On a pris un merle vingt jours avant la fête. On l'a mis en captivité, à la seule fin de pouvoir lui rendre les joies de la liberté. Le jour venu, on s'est rassemblé dans la salle du cercle. Quelqu'un tirant l'oiseau de sa cage, l'a tenu haut, posé sur un doigt. Et le merle est resté là, immobile, sagement. Alors, la fanfare a joué la *Marseillaise*... L'oiseau n'est pas parti ! C'est seulement après la fin du morceau qu'il s'est envolé à tire-d'aile, vers les pinèdes parfumées, emportant au cou son ruban trico-

lore... merle symbolique, admirablement pareil à nous tous, pauvres merles qui serions libres tout à fait... si notre drapeau, porté en cravate, nuit et jour, ne nous gênait pas pour vivre !

L'horloge de la préfecture de Draguignan marque 6 heures et demie depuis trois ans. Nous avons un nouveau préfet, je parie qu'elle va marcher.

La ville offrit, le dimanche 5 avril 1914, une grande fête familiale et littéraire à l'écrivain varois : Jean Aicard fut reçu solennellement à la gare, puis à la préfecture et à la bibliothèque-musée où il reçut le *Livre d'or de Maurin des Maures* illustré par le peintre Montenard. Après un banquet et un concert par la musique du 7^e bataillon alpin de chasseurs à pied, toute l'assemblée se porta au théâtre pour une conférence de Jean Aicard sur « la Provence et les enfants », suivie du *Pierrot de cristal*, œuvre de jeunesse de notre écrivain (1869).

La Sainte-Baume

Jean Aicard a rarement évoqué la Sainte-Baume dans son œuvre littéraire car celle-ci, en l'absence de routes, est restée longtemps d'un accès bien difficile et notre écrivain ne paraît s'y être rendu qu'une seule fois dans sa vie.

Le massif doit sa notoriété non seulement à sa forêt septentrionale, inattendue en cette région, qui couvre sa face nord, mais aussi et surtout par le culte de la très célèbre Marie-Madeleine : selon la Tradition de Provence, Madeleine – nommée dans les évangiles Μαρία ἡ Μαγδαληνή, « Marie la Magdaléenne, Marie demeurant à Magdala », – fuyant la persécution dirigée par les juifs contre les premiers disciples de Jésus, vint à Marseille en compagnie de Lazare le ressuscité ; elle se retira ensuite dans une grotte du massif de la Sainte-Baume et y demeura

trente années dans une totale solitude pour expier les péchés de sa vie dissolue.

En 1872, Jean Aicard fut très absorbé par la création et la rédaction de *La Renaissance littéraire et artistique*. Vers la fin du mois de juin ou au début du mois de juillet, il put quitter la Capitale et passer l'été en Provence. Il avait promis à ses collègues de la revue de rentrer pour le 15 septembre, mais le bon grand-père Jacques était au plus mal et son petit-fils ne voulut pas le quitter à l'instant suprême : il décéda en effet le 29 septembre 1872. Jean ne revint à Paris que fin octobre ou début novembre. C'est donc au cours de cet été 1872 qu'il fit son escapade à la Sainte-Baume, en compagnie d'on ne sait qui : « nous... ».

Jean Aicard évoqua délicieusement les lieux dans ses *Poèmes de Provence*, en y mentionnant la Madeleine de la Tradition :

LA SAINTE-BAUME

À dos d'âne, on gravit la montagne où serpente
Un chemin large, plein de rocs et dur de pente,
Entre des buissons verts, sous un soleil brûlant.
L'ânière en grand chapeau pousse l'âne indolent
Dont le pas routinier vous berce sans secousse ;
Chacun parle, et médit de sa monture douce,
Mais les ânes rêveurs laissent sans s'émouvoir
Sur leur dos résigné les quolibets pleuvoir,
Trembler la jeune fille et rire le jeune homme...
Ô héros du travail ! noble bête de somme !

Sur le bord du chemin surgit de loin en loin
Un pilier effondré dont on ne prend plus soin,
Où jadis se dressait, appelant la prière,

Un saint couvert de fleurs dans sa niche de pierre.
 Et l'ânière qui parle à l'âne par instants
 Vous conte « comment Dieu fait grâce aux repentants ;
 Comment tous les chemins ramènent dans sa voie ;
 Que Magdeleine était une fille de joie
 Fort belle, et que Jésus toucha du doigt son front,
 Ce dont les faux docteurs lui voulaient faire affront ;
 Ce front touché du doigt porte encore une marque ;
 Puis, Jésus mort, les Juifs mirent dans une barque
 La Magdeleine en pleurs abandonnée aux flots ;
 Mais Dieu la dirigea mieux que des matelots :
 Elle vint en Provence, et vécut dans la Baume,
 Solitaire, aspirant à l'éternel royaume,
 Vivant d'herbe et d'eau pure, amoureuse de Dieu.
 Dessus le saint Pilon, le plus haut point du lieu,
 Des anges la portaient sur leurs bras dans l'espace,
 Pour que plus près du ciel la sainte rendît grâce,
 Et telle on la voyait des plus lointains vallons
 Nue et s'enveloppant de ses beaux cheveux blonds...
 Il est certain qu'on voit du haut de cette cime
 La forêt à ses pieds, la mer, tout un abîme. »

L'ânière ayant parlé frappe l'âne songeur.
 On atteint un plateau ; mais l'esprit voyageur
 Devance les pieds lourds et déjà se recueille
 Dans ce bois, encor loin, dont tremble chaque feuille.
 La grotte, large et noire ouverture, apparaît
 Dans le mont de granit, par-dessus la forêt
 Qui monte jusqu'au seuil en pente de verdure.

Ô bois ! ô vieil enfant de la vieille nature,
 Comme tes ifs sont fiers ! Comme ils bravent le vent,

Tes ifs noirs que la foudre a fracassés souvent !
 Tes arbres, peupliers, chênes, aulnes, érables,
 Micocouliers, sont tous des aïeux vénérables
 Qui se dressent encor vaillants quoique meurtris ;
 Le rude vent du nord qui les frappe à grands cris
 Sait qu'on ne les tord pas comme les joncs des plages,
 Quoique leurs cœurs rongés ne disent plus leurs âges...

Ô vieux magicien, ô Faust ! n'est-ce pas là
 Le lieu même où l'antique Hélène te parla ?
 Là, l'aile de l'amour sauvage nous effleure,
 L'arbre auguste soupire et la caverne pleure ;
 Qui désires-tu donc, source, éternellement ?
 Mais la grande forêt est son propre tourment,
 Et ne désire qu'être attentive à son rêve :
 L'arbre aimant l'eau, l'eau l'arbre, et la feuille la sève,
 Dans l'ordre des saisons elle poursuit toujours
 Un cercle indéfini de nouvelles amours.

Et c'est pourquoi le monde antique t'eût peuplée
 De chèvre-pieds furtifs, vaste forêt troublée,
 Et tes pâtres, le soir, soufflant dans les pipeaux,
 Auraient vu se mêler aux boucs de leurs troupeaux
 Le satyre épiant les jeunes nymphes nues ;
 Mais aujourd'hui, forêt que traversent des nues,
 Dans tes caprifiguiers, tes genêts et tes houx,
 Sous ton ombre où le chant des nids semble plus doux,
 Parmi tes rocs vêtus de sombres hépatiques,
 Nous croyons voir, rêveurs, attristés et mystiques,
 Errer dans ton mystère, ô grand bois embaumé,
 La Magdeleine en pleurs pour avoir trop aimé !

En revanche, son *Pèlerinage à la Sainte-Baume* est le récit fort iconoclaste d'un « païen » ! Tout y passe : dévotion, bigoterie, croyances, pratiques, reliques, sensiblerie religieuse... C'est le témoignage d'un jeune homme de vingt-cinq ans très en butte à la religion reçue dans son enfance, aux formes extérieures de la pratique, hypocrites quand elles ne reposent pas sur une foi véritable... Et puis notre écrivain ne croit pas un seul instant que ladite Magdeleine ait jamais posé le pied en Provence :

MON PÈLERINAGE À LA STE-BAUME ²⁸.

À Lourdes ou à la Salette, de tous côtés, les dévots vont en pèlerinage ; je ne vois pas pourquoi les personnes naturelles n'iraient point aussi faire leurs dévotions à leur manière ni pourquoi, en conséquence, en l'an de grâce 1872, nous ne serions pas allé visiter la Ste-Baume. Foin des miracles à la mode ! cela ne vaut pas mieux que des parchemins non encore revêtus d'une crasse vénérable. Lourdes et la Salette, qu'est cela, je vous le demande ? Des pèlerinages d'hier, des parvenus, des inconnus de la veille pour lesquels une foule vulgaire délaisse toutes les Maries de la Camargue, et oublie la grotte où vécut longtemps, toute nue, (ô décence !) Ste Marie Magdeleine, laquelle comme on sait, ne vint jamais en Provence.

Depuis longtemps, grand était mon désir de voir ces bois sacrés, car j'aime la Provence, et je suis las d'entendre mes amis parisiens l'appeler toujours *l'aride* ; j'avais hâte d'avoir vu de mes yeux une vraie forêt humide, pleine de mousses et de fou-

²⁸ En l'absence de tout manuscrit connu, j'ai trouvé ce texte dans l'*Almanach de l'Égalité*, année 1873 : voir l'exemplaire conservé aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 68, paquet « Articles de journaux ». Il a été également publié dans *L'Avenir du Var*, en février 1873.

gères, où la verdure fût verte et où la sève ne fût pas l'ardente résine.

Parti de Toulon un matin dans la nuit, nous traversâmes au lever de l'aube la verte vallée de Solliès-Pont, et un peu plus tard Belgentier coupé d'un ruisseau charmant au-dessus duquel un pont d'une seule arche passe, encadrant des figuiers sauvages pendus aux flancs élevés des berges, des roseaux et des capillaires, et l'eau ridée, étincelante, où barbotent les canards prévus.

À huit heures, nous arrivions au couvent de Montrieux succursale de la Grande Chartreuse. Les hauts sapins droits et pressés sur la pente des Alpes, l'herbe drue et profondément verte qui court à peurs pieds piquée de primevères, la majesté que donne au mont sa hauteur, l'impression d'horreur sacrée que fait naître le souvenir des abîmes entrevus tout à l'heure et des pics verticaux, tout ce paysage du Dauphiné ne se retrouve point à Montrieux. Ici règne une certaine grâce ; les précipices sont charmants ; les torrents ne sont que des torrents pour dames et les collines, malgré leurs aspects de montagnes rocheuses, sont de vraies miniatures.

Montrieux traversé et son couvent visité, nous arrivons à St-Maximin fameux par son église et les œuvres d'art qu'elle renferme. M. L. Roustan a écrit sur ces merveilles un travail remarquable auquel nous renvoyons le lecteur. On y verra des détails du plus haut intérêt, (mais dans lesquels ce n'est point ici le lieu d'entrer) sur la chape de St-Louis d'Anjou, évêque de Toulouse, les sarcophages de la crypte, les sculptures du chœur, etc.

Tandis que, l'esprit plein de l'étude scientifique de notre auteur, nous admirions les dalles sculptées en creux et encastées dans le mur du fond de la crypte, les bas-reliefs des sarcophages et ceux du chœur aux deux côtés de l'autel, signés du

nom de ce glorieux ouvrier Pierre Puget, à chaque pas, en un mot, et depuis St-Maximin jusqu'au sommet du St-Pilon, nous avons entendu imputer l'écroulement des *oratori*, les lézardes des murailles, les mutilations des moindres statuettes, et tous les ravages du temps et des gamins, toujours à cette abominable Révolution Française.

Une fois, deux fois, trois fois, on entend cela sans surprise. Il est fort naturel que la révolution ait été iconoclaste. Les premiers chrétiens brisaient les images, et Polyeucte, en son temps, fut un démolisseur... Mais que diable ! tout passe, tout casse sur terre, et, des tombeaux qui datent le dix-huit siècles ont bien le droit d'être un peu fendillés ; des bas-reliefs âgés de dix-huit cents ans peuvent se permettre d'être usés ; des peintures de quatre cents ans ont quelque raison pour être salies, et l'évolution des temps est au moins aussi habile à détruire que les révolutions des peuples. Une fois pour toutes, la révolution fut une bataille. Elle allait à la liberté et renversait ce qui gênait son passage ; mais renverser n'était pas son but, c'était l'accident. Les sacristains présentent toujours l'accident comme le but de la grande Révolution.

Heureusement, comme fiche de consolation, je lis aujourd'hui dans la *statistique du département des Bouches-du-Rhône*, Tom. I, page 325 : « Le bois de la Ste-Baume est le seul que la hache révolutionnaire ait épargné » Allons, voilà qui est fort heureux. Mais avant la Révolution, soyez convaincus que la chape de St Louis qui date du XIII^e siècle était fraîche de couleurs, toute neuve, je gage. La Révolution l'a fanée, ce qui n'empêche pas qu'on y distingue encore de jolis dessins brodés, d'une naïveté pleine de grâce.

Dans une petite bouteille qui dut contenir, il n'y a pas dix-huit cents ans, du sirop de groseille ou de gomme, le sacristain nous montre du sang caillé, du sang de Jésus recueilli sous la

croix par Ste-Magdeleine. Tous les vendredis saints, ce sang avait l'habitude miraculeuse de redevenir liquide : à quelle époque ? Avant la révolution, parbleu ! Il paraît aujourd'hui que gêné par les idées modernes il n'ose plus se liquéfier.

Dans la crypte, on nous fait voir à la lueur d'une chandelle la tête de Ste-Magdeleine, une tête encastrée dans l'occiput d'une statue dorée où le masque mobile s'adapte les jours de fête. La Sainte est alors promenée par la ville. Derrière une grande vitre, la tête de mort grimace sur son buste étincelant. Le sacristain l'éclaire de sa lanterne ; « Regardez bien, Monsieur ; voyez sur le front de Ste Magdeleine la marque du doigt dont la toucha Notre-Seigneur Jésus-Christ ! — Et, de plus, observez, Monsieur, que le nez est intact par un miracle de Notre-Seigneur ! Les têtes de mort ordinaires, Monsieur, n'ont pas de nez ! La puissance de Dieu qui est infinie, a voulu que, pour le salut des incrédules, Ste-Magdeleine conservât son nez ! » Voilà, me dis-je, un moyen au moins bizarre de convaincre les incrédules, et Dieu dont la puissance est infinie, eût bien pu... Mais j'arrêtai là mes réflexions, car j'examinais attentivement la tête de mort et un bout de cartilage ne pouvant pas être convenablement appelé un nez, mon argumentation serrée devenait inutile.

Là-dessus nous entrons dans la chapelle d'un couvent triste et moderne de dominicains. Un livre traîne sur un banc à la place d'un de ces messieurs ; je l'ouvre ; j'en ai copié strictement le titre singulier : *Méditations de St-Thomas sur les trois vies, PURGATIVE, illuminative, unitive par le R. P. Antonin Manoulié de l'ordre des frères prêcheurs. Toulouse : Imprimerie Veuve Dieulafoy, rue des Chapeliers 1852...* PURGATIVE ! Ô Molière dresse-toi ! moi, Diafoirus ! venez tous médecins de force ou de gré, et consultez-vous sans rire : cela est-il sérieux ?

De Nans à dos d'âne, nous gravissons la montagne ; après deux heures de montée, nous nous trouvons sur un immense

plateau que domine encore le St-Pilon ayant à sa base la fameuse forêt de la Ste-Baume. Dans l'ombre croissante, nous gagnons, pour y passer la nuit, l'hôtellerie du couvent posée presque sur la lisière de la forêt. On y est fort bien pour pas cher du tout. L'omelette et le civet classique nous y accueillent de leur mieux. Sommes-nous dans un couvent ou dans une auberge ? Il n'y a pas d'hôtesse, comme on peut penser, et quant à l'hôte, on l'appelle mon frère ; les chambres sont dites *cellules*, et si vous vouliez savoir le numéro de celle où nous dormîmes, tout ce que je pourrais dire pour vous la désigner, c'est qu'elle était dédiée à *St-Michel*.

Le lendemain matin, grande joie : la fenêtre ouverte encadrait le St-Pilon, masse de granit à pic dominant la forêt, avec la grotte et le couvent juste au sommet du bois et à la base du St-Pilon, sur la ligne droite où la montagne cesse d'être verte et en pente douce pour devenir grise et verticale, et enfin la forêt tout entière de la Ste-Baume, qui descendait jusqu'à nous et s'étendait vaste au levant et au couchant, puissante, mouillée, amoureuse, presque toute en hêtres, magnifique tableau vraiment sacré, dans le sens païen et universel du mot.

Il y a des lieux religieux, mystérieux ; je veux dire des lieux qui portent l'homme à la rêverie, le saisissent, le dominant, le font, en dépit qu'il en ait, songer aux mystères de la vie universelle et de sa propre existence ; c'est là le sentiment primitif, normal, *naturiste*. Arrivent des gens, très forts théologiens, qui, du général descendent au particulier, du TOUT au RIEN, et de Pan à Ste-Magdeleine laquelle comme nous l'avons dit au début, n'habita jamais en Provence. Là, dessus, le lieu n'est plus admirable pour lui-même ; ils y bâtissent un temple, une mosquée, un couvent, une chapelle ! j'admiraïs l'infini de la vie ; on me réduit à venir regarder des hommes habillés d'une façon spéciale, marmottant des patenôtres là où s'élèvent la

grande voix des choses, le murmure de la forêt, l'âme du vent, la palpitation de la vie. Pour moi, mon choix est fait, je préfère Pan et Protée à Sainte Magdeleine portée au haut du St-Pilon, pour les besoins de ses contemplations, par des anges galants qui lui évitaient la peine de l'escalade. Cette escalade, quelle joie ! Certes, au retour, nous l'avions payée cher, et l'humble forêt engendre des rhumatismes, qu'on ne l'oublie point, mais, sur l'heure, quel charme ! écarter les ronces, surprendre un oiseau sur sa branche, un lézard au bord de son trou, se plonger dans la luxuriance des sèves et des feuillages ! et enfin, las, mourant, mais l'esprit ouvert à toutes les vies (sauf la purgative), arriver sur la cime large d'où l'on voit autour de soi, comme une grande houle immobile, les collines après les collines, et comme une plaine unie la Méditerranée où luit à l'horizon une ligne estompée qui est la Corse. Là, on se tait, mais les personnes pieuses se précipitent dans une petite chapelle et déposent sur l'autel des lettres en bonne forme adressées à *Marie Magdeleine au ciel, près Dieu le père, remis aux soins de notre Seigneur Jésus-Christ*.

Nous redescendîmes du St-Pilon et nous visitâmes alors en détail la grotte, profonde excavation au flanc de la roche colossale. Là-dedans, on a le St Pilon sur la tête. Nous vîmes avec regret qu'on a fermé la baume ou la grotte, par un mur, en sorte que de l'intérieur, on ne voit plus l'horizon immense, mais une muraille nue et un gros portail d'église. Dans cette caverne devenue chapelle, la statue authentique de M^{lle} Clairon, la grande actrice du XVIII^e siècle, par un coup de cette abominable Révolution sans doute, usurpe, dans une pose légèrement profane, la place de Ste-Magdeleine et reçoit force lettres pieuses, elle si accoutumée de son vivant aux billets galants. L'eau qui suinte de la roche recueillie en des piscines, s'emporte en bouteilles — pour miracles.

Les miracles !... il y a longtemps que la Ste-Baume n'en a plus accompli ! Trop de concurrence ! Un de ses plus récents est celui que raconte Mgr Dupanloup (*Paroles prononcées par Mgr l'évêque d'Orléans le 19 avril 1861, pour la Restauration de la Ste-Baume, Br. in 8° Paris 1861.*)... « Un parfum vint à nous, doux, exquis, précurseur embaumé du saint tombeau nous accueillant et semblant nous inviter à nous rendre vers la grotte qui nous l'envoyait ; mes compagnons et moi nous jetâmes les regards autour de nous cherchant quelles fleurs odorantes pouvaient embaumer ces lieux ; mais au loin, à perte de vue, ne s'étendaient que des rochers stériles ; *et c'était bien le parfum de Magdeleine. La présence divine était sensible à nos âmes (!)* »

Que Mgr Dupanloup ait réellement senti l'odeur de sainteté de Magdeleine, rien de plus simple. Consultez les savants, ils vous diront qu'ils ont constaté une quantité de phénomènes nerveux tellement remarquables, des maladies ou des guérisons tellement prompts qu'un esprit pieux les eût aussitôt attribuées à une intervention surnaturelle. Ils vous diront que la surexcitation du cerveau, centre du système nerveux, agit sur tout le système et que la foi d'un croyant peut le guérir effectivement. C'est pourquoi Wishnou Brahma, les dieux indiens, les dieux chinois, les dieux caraïbes et le dieu catholique sont aussi bons les uns que les autres pour opérer des guérisons miraculeuses pourvu qu'on croie en eux. Entendons-nous. Jamais un manchot n'a par miracle retrouvé son bras, ni un borgne son œil. Les maladies nerveuses sont les seules guérissables parce qu'elles sont les seules sur lesquelles le cerveau puisse agir.

Mgr Dupanloup a senti l'odeur précitée, parce que le nerf olfactif correspond comme un autre au cerveau, siège de la foi et de l'imagination.

Il y a donc des récits de miracles qui n'ont rien de faux ; seulement, les faits auxquels ils se rapportent sont du domaine de la science pure et c'est pourquoi ces faits et ces récits ne trompent jamais que les ignorants. Quand l'instruction sera gratuite, obligatoire et laïque, il y aura toujours des cures merveilleuses, des guérisons surprenantes... mais de miracles, plus jamais.

Les chutes de l'Argens

L'Argens est un petit fleuve varois d'environ cent dix kilomètres de longueur. Il prend sa source au centre du département, coule d'ouest en est et va se jeter dans la Méditerranée aux environs de Fréjus en formant, par endroits, de jolies cascades. Jean Aicard eut l'occasion de suivre une partie de son cours :

LES CHUTES DE L'ARGENS ²⁹

On parle des chutes du Niagara. Il y a même des voyageurs qui voyagent à seule fin de les voir, et des acrobates qui les traversent sur un fil tendu dans l'espace. — Mais qui connaît les chutes de l'Argens ? Qui en parle ? — Personne.

Notre bien cher Courdouan a su les peindre, mais ceux même qui, à Paris admirent dans ses tableaux le Ruisseau gracieux et fier, en ont-ils retenu le nom ? — Je laisse à l'écho de répondre.

Les étrangers filent sur Nice, voire St-Raphaël ; ils vont à Cannes ; ils vont à Hyères ; mais s'arrêter à Vidauban ? *Perché* ? Il n'y a point d'hôtel *Splendide* à côté du château de M.

²⁹ *Le Petit Var*, 1^{re} année, n° 82, dimanche 12 décembre 1880, page 1 colonnes 3-4 et page 2 colonne 1.

Martin d'Astros ; point de trente et quarante à *Saint-Michel--Sous-Terre*, et l'express siffle en fuyant sans même y mettre une intention.

Ce n'est pas que je m'en plaigne ! Si tous les beaux endroits étaient piétinés par les nobles étrangers, c'est au diable qu'il faudrait aller chercher la poésie divine. Et ma foi ! j'aime fort pour ma part que les endroits solitaires ne soient point trop fréquentés !

J'arrive de Lorgues, ami lecteur... Le *Petit Var* m'a demandé un article. Pourquoi ne te conteras-je pas mon voyage ? On sait tel écrivain qui s'est illustré pour en avoir fait un autour de sa chambre. Il est vrai que cet auteur-là n'était pas sans esprit, mais enfin il tournait dans un espace de vingt pieds carrés, tandis que, moi... j'arrive de Lorgues.

Si je ne craignais de dépasser la mesure d'un article, je te ferais le portrait de M. Jauffret, devineur de temps, qui habite Lorgues. J'ai causé avec lui de son occupation favorite. M. Jauffret (pluie, soleil ou vent), habite, sur le toit de sa maison, un *agachon*, semblable à un poste de chasse. De là, il observe les couleurs, les nuances infiniment variées du ciel. Dans les combinaisons de ces couleurs dans l'espace, M. Jauffret lit, comme dans un livre, le temps du lendemain. Rien de curieux comme de l'entendre parler de la couleur « ventre de puce », « violet cognassé », et « bleu-vert d'agasse ». M. Jauffret est même parvenu à avoir une influence sur l'état de l'atmosphère. Il a vu, de ses yeux vu, des orages se détourner au signe tout puissant de sa main. On comprend qu'il ne soit pas arrivé à de si énormes résultats sans avoir couru le risque de devenir fou. C'est lui-même qui me l'a dit... « Mais, à présent, a-t-il ajouté, je suis sûr de mon affaire. » C'est un peu grâce à M. Jauffret, sans doute, que nous avons joui de journées si pures en ces dernières semaines. Quel soleil, en décembre ! Quelle tiédeur, à midi ! Quel climat, celui de notre merveilleuse Provence !

C'est donc par une matinée rayonnante que nous sommes partis de Lorgues pour voir les Chutes de l'Argens. Parmi mes compagnons, se trouvaient M. le Maire de Lorgues, un ancien officier supérieur, homme du monde et républicain ferme et éclairé, M. le conseiller général Cordouan, auteur d'une jolie histoire de Lorgues, un de ces médecins pour l'amour de qui l'on pardonne tant à la Faculté, et M. le juge Michel, félibre émérite, poète ému, auteur du *Flasquet*.

Par les routes qui s'enroulent aux belles collines, nous trottons au bruit des tintantes sonnailles. Voici que nous traversons les bois de M. Martin, le marquis de Carabas de ce pays. — À qui ces coteaux ? À M. Martin. — À qui ces vallées ? À M. Martin. — À qui ces chênes, ces pins, ces allées, ces murs, ces fermes, ce château, ces lapins sauvages et ces pigeons, bisets et favards ? À M. Martin, parbleu !

Nous arrivons au bord de l'Argens. C'est le point où la nappe d'eau s'étend élargie, paisible, reflétant les rives avec la netteté d'un miroir vénitien. L'eau marche, lente. Un brin de paille qu'on y jette, hésite, puis semble prendre son parti et marche, marche, vogue, puis accélère ses mouvements... C'est que le barrage est proche... le fétu saute par-dessus et disparaît dans l'élan de l'eau divisée en gerbes, éparpillée en myriades d'étincelles et rebondissante en bouquets de diamants qui, à leur tour, s'envolent et flottent en voiles merveilleux, tissus de lumière et d'eau.

Après la chute par gerbes divisées, la rivière veut reprendre un niveau, à dix mètres au-dessous du premier...

Elle a frappé les roches et revient en arrière, dans le large bassin, au-dessus des cascades et chassée à nouveau par les eaux qui tombent toujours, elle revient encore battre les roches creusées par elle à l'image des flots, et cela fait des replis d'écume sur des replis d'écume. On dirait d'une étoffe moelleuse de

blancheur inimitable, de souplesse sans pareille, que d'invisibles mains plissent et déplissent sur une table de marbre veiné de vert !... Et j'ai entrevu là l'origine de la légende des *Fées lavandières* de l'Argens... Elles lavent, lavent, avec un bruit assourdissant et terrible (celui de la cascade), mais un jour les beaux linges féériques s'en vont à la dérive, et des paysannes s'en emparent, et alors les *Fées lavandières* ne lavent plus et font silence... Ne serait-ce pas en été, quand les eaux ne font plus cet étonnant tapage et cessent de blanchir d'écume sur écume le bassin qui alors tranquille, n'est plus hanté que par les belles filles qui s'y viennent baigner ?

Et quand la rivière reprend sa course normale elle passe triomphalement sous un pont naturel d'une seule arche noblement et hardiment dessiné. La courbe en est harmonieuse sans rectitude. Au-dessous du pont qui n'a pas moins de vingt mètres de largeur, les roches pendent en stalactites et le vent y balance des touffes de capillaires. On peut voir le dessous de l'arche en avançant presque jusqu'au milieu de la rivière sur des troncs de pins que la force des eaux a entraînés et solidement fixés d'une roche à l'autre.

C'est véritablement un des plus beaux endroits qu'on puisse voir, le pont de *Saint-Michel-Sous-Terre* ! — Pourquoi faut-il que la main de l'homme l'ait gâté, et, cette fois sans aucun dessin d'embellissement !

M. Martin d'Astros a barré le pont dans toute sa largeur par une muraille de trois mètres de haut. On voit le pont naturel, on voit la cascade, on voit la merveille et on la voit déshonorée sans profit pour personne par une maçonnerie brutale.

« Vous savez si j'aime la fontaine de Vaucluse, me disait M. Michel, le félibre, au retour de notre excursion à Saint-Michel-sous-Terre. Eh bien ! ces chutes de l'Argens ne sont pas moins belles, il n'y manque que le souvenir d'un Pétrarque. »

Ah ! qu'eût dit l'ombre de Pétrarque, si, évoquée par le félibre, elle fût venue visiter la cascade et se cogner le front à cette lourde muraille ? Oh ! ce mur ! Cela m'a paru aussi barbare qu'un coup de canif dans un tableau de Courdouan !

Voyons, M. Martin d'Astros, ce mur vous ne l'avez peut-être pas même vu encore. Vous n'avez pas revu peut-être votre site admirable depuis que les manœuvres y ont passé. De grâce, accourez par là. Vous serez pris assurément de regret, et vous rendrez à l'endroit sauvage sa beauté primitive. Les maçons jetteront à l'eau leur ouvrage et les *Fées lavandières* transformeront les moellons barbouillés de chaux en rocailles étincelantes.

Je pourrais, ami lecteur, te dire encore le retour, le déjeuner sous les chênes, les chansons au dessert, et un peu plus tard devant l'ancienne Commanderie des Templiers, la halte pour boire... comme des Templiers, la visite que nous fit pendant le repas, un rouge-gorge de mes amis, — mais il est temps de finir... Adieu, puisse M. Jauffret, le dompteur d'orages, te vouloir du bien et changer longtemps encore pour toi, pour lui et pour tous le nuage en azur, les éclairs en rayons. Tiens ! un vers ! — c'est le moment d'arrêter la prose.

II. LA PROVENCE EN CARTES POSTALES

Jean Aicard, toujours séduit par les nouveautés, eut recours à la carte postale, un média d'apparition récente dont l'Exposition universelle de 1900 consacra le succès populaire.

Il s'associa avec l'éditeur parisien Émilien Brocherioux, au début du ^{xx}e siècle, pour publier une grande série de cartes postales décrivant la Provence en images et en vers : à cette

époque les progrès de l'imprimerie permettaient, en effet, une production d'une qualité acceptable et à des prix raisonnables pour une clientèle populaire.

La carte postale

Les premières cartes postales

La première carte postale fut imprimée à Vienne (Autriche) le 1^{er} octobre 1869 à l'initiative d'Emmanuel Hermann, alors professeur d'économie politique à l'académie militaire de Vienne-Neustadt. Il développa en fait une idée qu'un haut responsable des services postaux de Prusse, Heinrich Stephan, avait exposée en 1865 à la Conférence postale germano-autrichienne de Karlsruhe pour permettre une correspondance pratique et économique.

La carte postale fit son apparition en France en 1870 : l'armée allemande ayant mis le siège autour Strasbourg, une carte à l'estampille de la Croix-Rouge fut alors imprimée pour permettre à la population de la ville de communiquer avec l'extérieur. D'autres villes assiégées bénéficièrent du même système de correspondance.

Le décret du 26 septembre 1870 officialisa en France le *Carton postal* et la loi du 20 décembre 1872, votée sur la proposition du député de l'Yonne Germain Rampont-Lechin directeur général des Postes, autorisa la « correspondance à découvert » : les premières cartes postales officielles firent leur apparition en France le 15 janvier 1873.

Jusqu'au début des années quatre-vingt, ces cartes offraient un recto pour l'adresse du destinataire et un verso libre pour la correspondance. En 1883 l'État autorisa d'illustrer l'un des côtés de la carte et, en 1889, à l'occasion de l'Exposition univer-

selle et sur une initiative du quotidien *Le Figaro*, Léon-Charles Libonis proposa des cartes postales gravées sur du carton et représentant la tour Eiffel.

La carte postale photographique

La carte postale photographique vit le jour à Marseille en août 1891.

Francesco Piazza (1828-1902) né à Zuccarello en Ligurie, s'établit à Marseille où il épousa Marie Ricca née en 1834 à Cozzezza (États sardes) : ces deux jeunes immigrés, journaliers illettrés, connurent une belle réussite puisque, de maçon, Francesco parvint à s'établir entrepreneur et constructeur.

Leur second fils, Dominique, né à Marseille le 31 mai 1860, fut placé, le 24 juin 1874, comme commis aux écritures dans la maison Fleury qui importait des raisins secs de Grèce et de Turquie. Il devint comptable de la société deux ans après son arrivée et finit même par succéder à Charles Fleury. À la mort de son patron, il appela comme associé, en 1897, son jeune frère Marius, mais ce dernier mourut en 1899.

Dominique Piazza s'associa alors avec Gilles Rizzi et la société *Piazza frères* prit la dénomination de *Piazza et Rizzi*. Elle diversifia ses activités dans le domaine des céréales, importées notamment de Roumanie.

Resté seul à la fin de la guerre, Dominique Piazza vendit son affaire en 1922. Il mourut à Marseille le 13 décembre 1941, âgé de quatre-vingt-un ans³⁰.

³⁰ Pour une biographie plus complète, voir : CONTRUCCI (Jean), *Dominique Piazza, un destin marseillais, de l'invention de la carte postale photographique à la construction du théâtre Silvain*, Paris, éditions Hervé Chopin, 2009, in-4°, 115 pages, illustrations en noir et en couleurs.

Homme d'affaires habile, Dominique Piazza avait amassé une jolie fortune dont il voulut faire profiter ses concitoyens.

Il participa à la création, avec le libraire de la Canebière Paul Ruat, le 28 mars 1897, des *Excursionnistes marseillais*, une association promouvant la randonnée pédestre et l'escalade dans les environs de Marseille.

Il fut également aux origines de l'association régionaliste *Prouvenço*.

En 1912, il créa l'œuvre de *La Famille* invitant ses membres à découvrir les beautés naturelle de la région et à maintenir les traditions locales ; durant la première guerre mondiale, elle s'activa pour accueillir les réfugiés du Nord de la France.

En 1920-1922, il fut l'initiateur, avec le célèbre acteur Eugène Silvain, doyen de la Comédie-Française, du Théâtre de la Nature à Gémenos, offrant deux mille cinq cents places en plein air.

Il acheta ensuite, pour développer l'art dramatique dans sa ville, un terrain au quartier d'Endoume, dans le vallon de la Fausse Monnaie, et y fit construire un vaste théâtre de plein air sur le modèle de celui d'Épidaure, le *Théâtre-Silvain*, en l'honneur de son ami Eugène Silvain. Cet amphithéâtre, inauguré le 14 juillet 1923, pouvait accueillir jusqu'à cinq mille spectateurs.

Catholique fervent, ami de Frédéric Mistral et admirateur de Charles Maurras, Piazza participa au mouvement du Félibrige. Dans les dernières années de sa vie, il collabora au journal *L'Éveil provençal* et devint secrétaire général de l'association *Les Amis de l'Éveil*.

Quelques mois avant sa mort, Dominique Piazza eut l'occasion de raconter lui-même au journaliste Jean Azéma comment il inventa la carte postale photographique :

Car il y aura cinquante ans ce mois-ci, M. Piazza inventait la carte postale. Voici la merveilleuse histoire de ce Marseillais débrouillard. Il me l'a dite telle quelle, avé l'assent :

— La carte postale est la fille du « système D ». Elle est aussi fille de l'amitié. J'avais, voyez-vous, un vieil ami³¹, compagnon d'école, qui s'en alla tenter fortune en République Argentine.

« Il était tout aussi jeune que moi, tout aussi inexpérimenté. Mais c'était le temps où la jeunesse apprenait très tôt à voler de ses propres ailes.

« Mon camarade était courageux, mais il rata trois fois le bateau parce qu'il aimait trop la Bonne-Mère, la Canebière, le Château-d'If..., quoi, Marseille enfin. Il ne pouvait se résoudre à quitter notre bonne ville,

« Mais il fallut bien partir. Les parents ne badinaient pas. À bord, pour le reconforter, je lui fis la promesse de lui envoyer souvent des vues de Marseille.

« J'avais promis.

« Mais les « vues » alors, monsieur le journaliste, étaient colossales, longues comme un cierge, épaisses comme une tanche. Un phototypeur à grand prix me fournissait, sur d'énormes cartons de cinquante centimètres de côté : le Vieux-Port, les voiliers, la rue Bouterie, M. Escartefigue en amiral, les Réformés.

« Et ça coûtait entre huit et dix sous pièce. Plus les frais d'expédition quatre à cinq francs.

« Dame ! à l'époque, c'était une somme. Plus les frais d'expédition, quarante francs par mois.

« Je résolus de m'arrêter.

« Mais pendant plusieurs mois, mon ami me bombardait de lettres, il me suppliait. Il invoquait toujours Notre-Dame de la

³¹ NDLR. — Il s'agit d'Antonin Billaud.

Garde, celle-là qui plisse le nez, frise le front et amène, quand elle est fâchée le mistral ou la tempête sur notre chère Marseille. »

— Bientôt, il me vint l'idée.

— *Laquelle, monsieur Piazza, celle de la carte postale ?*

— Oui, elle-même. J'imaginais de réduire les vues et de les assembler par trois ou quatre sur un même carton.

« C'était d'autant mieux réussi que, tout autour, à la main, je dessinais des guirlandes de tomates, de piments, de concombres. Je faisais des colliers d'olives. Ainsi, Marseille passait en Argentine.

« Je fis aussi effectuer un tirage de la première carte postale du monde — aujourd'hui introuvable. »

— *Avez-vous gardé un exemplaire ?*

M. Piazza fronça les sourcils, me regarde méfiant : il me croit sans doute collectionneur, et ne répond pas.

M. Piazza a quelque raison d'être ainsi défiant. Car si la carte postale aujourd'hui « roule » le monde, son inventeur, lui, a été « roulé ».

— Mon édition, continue M. Piazza, fut enlevée en un jour ou deux. Tout Marseille en parla. Des villes voisines voulurent, elles aussi, avoir leur carte. Un instant tenté, je lançai mes maigres économies dans une affaire de carte postale !

« Ce fut un beau feu de paille, monsieur.

« Je n'ai pu résister aux trusts, aux firmes, à l'argent, aux puissances, aux rois et aux présidents des Républiques de ce monde.

« Ils eurent tôt fait de m'enlever mon enfant. »

— *Et vous n'avez rien tenté ?*

— Non. J'étais un pauvre homme. Et puis la « petite » poussait bien, prospérait, prenait forme, s'affirmait.

« Je me réjouissais de « la » voir ainsi voler à la conquête du monde.

« En 1892, une médaille de bronze de la Société Statistique me fut offerte, en reconnaissance, et c'est tout.

« Ah ! J'oubliais, ajoute M. Piazza, il faut vous dire que mon patron me mit un jour en demeure de choisir entre mes cartes postales et ma comptabilité.

« J'ai choisi la comptabilité.

« En grandissant, ma « fille » la carte postale me désespérait. Elle quittait Marseille, trahissait Notre-Dame pour les gratte-ciel, la rue Saint-Ferréol pour les larges avenues modernes. Té ! elle faisait comme Marius, elle voyageait. »

Moins heureuse que lui, hélas ! elle tourne autour du globe et ne s'est pas encore arrêtée.

J. A.³²

Piazza eut l'idée de faire imprimer ses photographies sur le recto de cartes postales, enrichies selon le goût de l'époque de guirlandes et d'angelots, et de les commercialiser³³. Mais il ne prit pas de brevet et, dès 1892, plusieurs villes du sud de la France suivirent son exemple : la carte postale photographique devenait incontournable !

Les cartes postales photographiques imprimées restèrent rares jusqu'en 1897 en raison des coûts de fabrication et du manque de perfection des procédés photomécaniques de réalisation — principalement la phototypie — aboutissant à des résultats bien modestes.

C'est dans ces années quatre-vingt-dix que les Frères Neurdein publièrent des cartes de toutes les villes importantes de

³² *Le Cri du peuple*, samedi 13 septembre 1941, « Le reporter en vacances : Un cinquantenaire », page 1 colonne 4-6 et page 3 colonnes 3-5 ; article de Jean Azéma daté au début « Saint-Zacharie, août 1941 ».

³³ Les *Éditions Piazza* publièrent également des cartes topographiques et des guides touristiques de la Provence.

France, avec une qualité nettement améliorée. Dès 1898, Albert Bergeret publia des cartes de l'Est de la France.

L'éditeur parisien Émilien Brocherioux

Émilien Brocherioux, d'origine normande, fit une carrière assez modeste d'éditeur. Il paraît avoir débuté à la fin du XIX^e siècle, avec un *Annuaire général des fonctionnaires de l'État* publié quelques années de suite. Il résidait alors au 15 rue des Saints-Pères à Paris.

Il produisit ensuite quelques ouvrages sportifs — essentiellement de cyclisme — ou régionalistes :

MARTIN (Maurice), *Grande Enquête sportive du journal Le Vélo (8.300 kilomètres à bicyclette)*, 2/ Paris, E. Brocherioux, 1898, in-16, XVI-354-XXVIII pages ; préface d'Édouard de Perrodil.

COQUELLE (Robert) et BREYER (Victor), *Les Rois du cycle : comment sont devenus champions Bourrillon, Cordang, Huret, Jacquelin, Morin, Protin*, Paris, E. Brocherioux, 1898, in-12, 333 pages, planches.

HENSEZ (Jules), *La Belgique cycliste. Champions belges : Protin, Houben, Grogna, Fischer, Van den Boorn, Broka, Stoht, Hautvast, Houa*, 7/ Paris, E. Brocherioux, 1899, in-16, XIV-216 pages.

COQUELLE (Robert) et BREYER (Victor), *La Course classique. Les géants de la route. Bordeaux-Paris*, Paris, E. Brocherioux, 1899, in-16, 106 pages, figures et planches ; préface de Maurice Martin.

GAUTIER (Émile), *Les Pommiers de France, plantations et cultures, fabrication du cidre et des eaux-de-vie de cidre, production fruitière*, Paris, E. Brocherioux, 1899, in-8°, 88 pages.

FOËX (Gustave), *Les Vignobles nouveaux, emploi des vignes américaines. Comment devons-nous reconstituer nos vignobles ?*, 5/ Paris, E. Brocherioux, 1899, in-8°, 75 pages, figures ; 10/ Paris, E. Brocherioux, 1899, in-8°, 77 pages, figures.

MARTIN (Maurice), *Le Triptyque, poèmes de la Côte d'argent*, Paris, Le Beau Livre, E.-J.-B. Brocherioux, éditeur, 1922, in-4°, 172 pages ; 45 illustrations ; préface de Jean Rameau ; pages autographes de J.-H. Rosny jeune, Gabriele d'Annunzio, Francis Planté, Charles Derennes ; illustrations de J. P. Alaux, Francis Auburtin, Georges Bergès, Julien Calvé et alii.

DURANDY (Dominique), *La Ceinture de Vénus, collines et paysages de mon pays, de l'ancienne frontière de France au trophée d'Auguste*, Paris, E. Brocherioux, 1923, in-4°, VIII-132 pages, illustrations ; préface de Camille Mauclair ; aquarelles hors-texte de E. Lessieux.

Cette activité éditoriale lui mérita une nomination comme officier d'académie³⁴.

Brocherioux connut un plus grand succès dans l'édition de cartes postales. Sa société, *La Maison de la carte postale artistique*, créée en 1900 ou 1901, avait son siège à Paris 25 quai Voltaire. Après une belle série sur sa Normandie natale, imprimée par Émile Grateau, de Pacy-sur-Eure, il entra en contact avec Jean Aicard pour une collection « La Provence » qui connut un grand développement et un beau succès commercial.

³⁴ *Journal officiel de la République française*, 33^e année, n° 87, vendredi 29 mars 1901, page 2081, colonne 3.

Émilien Brocherioux fut même l'inventeur d'une extraordinaire « phonocarte » :

La phonocarte ³⁵.

Le mouvement prodigieux qu'a pris le commerce des cartes postales illustrées a suscité à des chercheurs le moyen de réaliser une chose qui pouvait jadis paraître incroyable : *porter la parole*. Et la phonocarte a réalisé ce prodige.

Qu'on se représente une carte postale ordinaire, le recto est typographié avec les formules d'usage, le verso supporte une mince couche d'un mélange, dont le secret est conservé par les inventeurs. C'est sur cette couche nommée sonorine que l'appareil très simple, nommé phonopostal, enregistre la parole. Cela fait on affranchit la carte comme d'habitude. Extérieurement elle ne porte aucune indication. On peut la timbrer, marcher dessus, même, sans nuire à la netteté de la reproduction de la parole.

Le destinataire, qui a chez lui un phonopostal, met sa carte dans le petit appareil (sorte de phonographe élémentaire) et il a alors la surprise, la joie ou... l'ennui, d'entendre la *voix* de son correspondant !

Le phonopostal est très portatif, il n'occupe pas plus de place qu'une boîte de papier à lettre : on peut donc l'emporter en voyage, en automobile, en wagon, et envoyer ainsi, en cours de route, des *messages parlés* à tous. La carte peut enregistrer facilement une centaine de mots, ce qui est déjà suffisant pour donner une valeur à la correspondance et lui assurer un secret relatif, secret qui circulera à découvert, à moins que ces cartes ne tombent entre les mains d'intermédiaires possédant aussi

³⁵ *La Chronique politique, littéraire, artistique*, 7^e année, tome XI, 1905, pages 357-358.

un phonopostal, ce qui sera facile, car dans l'esprit des inventeurs, l'appareil enregistreur et reproducteur de la parole sera vendu très bon marché, afin que sa diffusion soit grande.

Dans les expériences faites, à la *Société des Gens de Science* et dont l'auteur de ces lignes a été témoin, les inventeurs, MM. Marotte et Brocherioux, ont fait une série d'expériences absolument concluantes : on a parlé anglais, chanté au *Clair de la Lune*, sifflé, *discouru* et la phonocarte, docile, a répété l'air de *Pierrot*, les paroles, les sons aigus, avec une vérité étonnante.

C'est égal, après la parole en bouteille, la parole couchée sur une carte postale et pouvant aller porter la voix aux extrémités de notre globe ! On peut être fier des progrès scientifiques, et se demander encore une fois où des cerveaux étroits et d'ailleurs dépourvus de toute instruction scientifique avaient vu la faillite de la science.

Pour enregistrer et écouter cette phonocarte, il fallait posséder un « phonopostal », appareil mis en vente à partir du mois de septembre 1905 : « Avec le Phonopostal, la plume n'est plus nécessaire pour envoyer les cartes postales. Il suffit de dicter au pavillon d'enregistrement le message désiré, d'envoyer la carte et le destinataire peut écouter ce message sur son propre Phonopostal à l'aide du second pavillon, celui d'écoute. Les ondes sonores se gravent dans la cire dont est recouverte la carte postale ³⁶. »

La première présentation publique de l'appareil eut lieu à Bordeaux en mars 1905 :

LES PHONOCARTES UNE GRANDE INVENTION FRANÇAISE

³⁶ Document publicitaire publié en 1906.

PREMIÈRE EXPÉRIENCE À BORDEAUX³⁷

En novembre dernier, nous avons, en quelques mots, annoncé aux lecteurs de la « Petite Gironde » qu'on venait enfin de découvrir le moyen merveilleux de transporter la parole à distance, d'un bout du monde à l'autre, sur un simple morceau de carton.

Simple par l'apparence, génial en réalité.

Depuis qu'Edison inventa le phonographe, et malgré d'innombrables essais, c'est la première fois que son principe scientifique sort du domaine de la fantaisie, du salon, pour entrer dans le domaine essentiellement pratique de la circulation générale.

C'est un grand succès pour le génie inventif français d'avoir triomphé, après de bien laborieuses recherches, il est vrai, dans ce progrès final, prédit, il y a déjà vingt ans, par la science, à l'apparition même du phonographe.

Depuis le mois de novembre, nous n'avions plus parlé de cette admirable invention, à laquelle tant de gens s'étaient déjà intéressés à la suite de notre premier article.

Nous avons préféré attendre que les choses fussent au point.

Elles y sont aujourd'hui.

Mercredi après-midi, nous avons eu le plaisir de donner dans nos bureaux à un groupe important d'auditeurs, avec la collaboration de M. Émilien Brocherioux, un des promoteurs de l'idée, la première audition des fameuses phonocartes, dites « sonorines », selon le nom significatif dont elles seront baptisées lors de leur apparition définitive dans le grand public.

Et ce fut tout simplement magnifique d'intérêt. Il ne s'agissait pas de cartes mécaniquement impressionnées déjà et por-

tant sur des matières spéciales des chants ou de la musique instrumentale classique : il s'agissait bien de la voix parlée courante, instantanément enregistrée et reproduite sur ces mystérieux petits cartons durant cette séance.

On fit même parler des cartes expédiées la veille de Paris par la poste, à découvert, et contenant des voix parisiennes...

Mais n'en disons pas plus long pour l'instant. Dans quelques semaines, à la veille du lancement définitif des phonocartes, la « Petite Gironde », heureuse d'assurer à ses lecteurs la primeur de l'invention, fera renouveler l'expérience dans tous les départements du Sud-Ouest.

La marque *Phonopostal* fut déposée le 12 novembre 1904 par MM. Émilien-Jean-Baptiste Brocherioux, éditeur ; Paul-Joseph Tochon, négociant ; Alfred Théodore Fortier, ingénieur ; Léon-Victor Marotte, phototypeur³⁸. L'acte reçu par M^e Mahot de la Quérantonais, notaire à Paris, le 17 mars 1905 marque la naissance de la *Société des phonocartes* ayant son siège à Paris 23 quai Voltaire, donc chez Brocherioux, avec un capital social de six cent mille francs, divisé en six mille actions de cent francs chacune, dont trois mille deux cents attribuées aux ap-
porteurs : MM. Brocherioux, Tochon, Armbruster, Berteaux et à la société Fortier et Marotte. Le quotidien *La Petite Gironde* de Bordeaux, qui s'était assuré l'exclusivité de la vente et de la distribution du phonopostal et des phonocartes dans les seize départements du Sud-Ouest où elle était diffusée, fit un gros effort de promotion dans l'ensemble de son réseau et débuta la vente le lundi 18 septembre 1905. Le matériel, mis en vente dans toute la France, eut les honneurs de la une du *Figaro* :

³⁷ *La Petite Gironde*, 35^e année, n° 11945, jeudi 16 mars 1905, page 3, colonne 3. — Même article dans *La Gironde*, 54^e année, n° 17988, vendredi 17 mars 1905, page 3, colonne 1.

³⁸ *Bulletin des lois de la République française*, XII^e série, premier semestre 1907, tome 74^e, page 300.

Un temps, les esprits chagrins se plaignirent que la carte postale illustrée était une invention néfaste à l'art épistolaire, une invention qui encourageait la paresse chez les individus à imagination rebelle. Ces esprits chagrins vont être obligés de remiser leurs aigreurs, car demain tout le monde va se ruer sur l'invention nouvelle, sur la merveille du jour : j'ai nommé la phonocarte, c'est-à-dire la carte qui parle, la carte qui désormais ira porter à tous les points cardinaux la voix même de celui qui l'aura expédiée, la carte dont le souple bristol, placé sur un appareil spécial, se met à chanter, siffler ou même soupirer.

Et comme c'est simple ! Sur le *phonopostal* — tel est le nom de l'appareil — vous placez la carte, où vous avez par avance inscrit le nom et l'adresse du destinataire. Vous avez adapté, comme il convient, un diaphragme enregistreur au tube oscillant du chariot qu'un mécanisme fait glisser sur deux tiges conductrices ; puis, après vous être installé devant le cornet porte-voix, vous déclenchez le système : le plateau tourne, et vous parlez à voix haute, en ayant soin d'articuler. Sur la carte, la pointe du diaphragme trace des courbes qui vont en se rétrécissant. Quand vous avez fini de parler — vous pouvez prononcer environ quatre-vingts mots, — vous arrêtez le mécanisme, vous faites tomber la poudre blanche que le sillon tracé par le diaphragme a soulevée, vous affranchissez et vous jetez à la poste.

Certes, ces cartes vont intriguer les fonctionnaires de l'administration. Mais quelle joie pour votre correspondant, lorsqu'après avoir mis votre carte sur son appareil, avec un diaphragme reproducteur, il vous écoutera parler, sans que les

timbres à date de la poste aient en rien altéré les paroles enregistrées !

Surtout, n'allez pas croire que le phonopostal est un jouet, parce qu'il est fort plaisant d'en faire usage : on aura vite fait de comprendre quels services précieux chacun de nous en pourra tirer. C'est tout d'abord le secret relatif de la correspondance ouverte assuré, tant que les concierges n'auront pas exigé de leurs propriétaires qu'il leur soit fourni un phonopostal pour déchiffrer, avant les locataires, les phonocartes qui leur seraient adressées. C'est ensuite la joie de pouvoir entendre, en voyage, la voix des êtres chers dont on est séparé — l'appareil ne tenant guère de place dans une valise. Le phonopostal s'ajoute — et comment ! — aux inventions qui semblent supprimer les distances, car ce n'est pas une mince qualité que la sienne, de porter à des milliers de kilomètres une voix qui aura l'air de se faire entendre dans la pièce voisine.

Dans un autre ordre d'idées, s'il est permis de rire un peu, la phonocarte arrive à point pour résoudre les difficultés soulevées par la réforme de l'orthographe : avec elle, la langue ne s'écrit plus, elle se parle, et les âmes tendres, qui possèdent plus de « sentiment » que de syntaxe, vont pouvoir s'abandonner devant le diaphragme enregistreur, sans craindre ces défaillances grammaticales, provocatrices de sourires chez les correspondants les plus épris.

Pour que le phonopostal soit d'un usage pratique, et que les *sonorines* — c'est le nom dont on a baptisé dès l'abord les phonocartes à cause de la matière qui leur donne d'essentielles propriétés de sonorité — ne soient pas qu'une curiosité de laboratoire, il était indispensable que chaque propriétaire d'un de ces précieux instruments sût à qui il pouvait expédier des phonocartes. À cet effet, il sera dressé un Annuaire des acheteurs du phonopostal, dans le mode des Annuaire du Tout-

³⁹ *Le Figaro*, 51^e année, 3^e série, n° 328, vendredi 24 novembre 1905, « La vie de Paris », page 1, colonnes 3-4.

Paris ou des Téléphones ; rien ne sera plus simple que de le consulter avant d'enregistrer une carte ; et je ne serais pas surpris qu'en très peu de temps cet annuaire prît les proportions d'un très gros livre, car il y aura partout des acheteurs, aussi bien dans les départements et à l'étranger qu'à Paris ; et si l'on considère l'immense quantité de cartes postales illustrées qui sont expédiées chaque jour de tous les points du globe, on est fondé à supposer que cette quantité ne fera que grandir, car les collectionneurs ne sont pas oubliés. Les sonorines possèdent au verso, soit une illustration fantaisie, soit une vue de la ville d'où elle a été expédiée. Et ces cartes ne seront pas seulement des images qu'on regarde, mais encore des images qu'on écoute.

La phonocarte marquera même la fin des albums sur le vélin desquels les maîtresses de maison invitaient leurs hôtes à jeter quelque pensée aussi inédite que spirituelle. Voici que les paroles ne s'envolent plus ! Le phonopostal prendra sa place sur la table du salon, le soir à la veillée ; et chacun devra y parler, à moins qu'il ne préfère y chanter. Vous voyez d'ici la lutte qui s'engagera entre les amateurs d'autographes et les amateurs d'autophonocartes ! Comme il en sera de précieux, de ces carrés de bristol, qui garderont dans leurs courbes mystérieuses, la voix des disparus illustres, ou seulement des disparus aimés !

Mais il serait trop long d'énumérer ici les mille circonstances où le phonopostal va s'imposer désormais comme un compagnon aussi peu encombrant qu'indispensable ; il convenait seulement de saluer, à son apparition, une des applications les plus ingénieuses et les plus utiles de la science moderne.

G. Davenay.

Après des débuts prometteurs, et malgré le soutien de la banque *Perier et Cie*, le système présentait de trop nombreuses défaillances et il fallut bien vite liquider la société...

Nommé officier de l'Instruction publique en 1914⁴⁰, Brocherioux se transporta à Angoulême durant la première guerre mondiale puis revint à Paris, s'installa au 10 rue de la Motte-Piquet et y resta jusqu'en 1923. À partir de 1924, il eut son adresse parisienne 20 rue du Laos.

En 1927, il abandonna les éditions et développa des projets immobiliers à Sainte-Maxime (Var), mais il y connut quelques déboires et, en 1937, un immeuble lui appartenant ainsi qu'à son épouse née Berthe Marot fut saisi et mis en vente à l'audience des criées du palais de justice de Draguignan⁴¹. On perd ensuite sa trace.

La série « La Provence »

La collaboration de Jean Aicard avec Émilien Brocherioux débuta probablement en 1901.

Les premières cartes portaient la mention : "La C. P. A." Paris. Très rapidement vint l'adresse complète : M^{on} de la "Cart. Post. Art." 25, quai Voltaire, Paris.

L'éditeur réalisa, ou fit réaliser par d'autres photographes, un grand nombre de clichés dans toute la Provence ; le poète illustra les plus intéressants d'un court poème autographe ; et les épreuves furent imprimés en cartes postales.

Au début de l'année 1902, l'entreprise était bien engagée :

SUR LA CORNICHE⁴²

⁴⁰ *Journal officiel de la République française*, 46^e année, n° 68, mardi 10 mars 1914, page 2117, colonne 2.

⁴¹ *Le Var*, 99^e année, n° 7921, dimanche 23 mai 1937, page 3, colonne 5.

⁴² *Le Vélo, journal des sports*, 11^e année, n° 3426, samedi 19 avril 1902, page 1, colonne 1.

[...].

Ah ! comme je comprends l'enthousiasme de Jean Aicard et les jolis vers qu'il vient d'écrire ces jours-ci pour une collection de cartes-postales artistiques de notre ami Brocherioux :

Arbres de mon pays, chers à la Grèce antique,
Oliviers, vous ornez là-bas mon seuil rustique :
Votre feuillage brun, sous les brises changeant,
Apparaît, par frissons, pâle et comme d'argent,
Et met sur le sol roux une ombre bleue et claire
... L'âme grecque est en vous, trente fois séculaire ⁴³.

Maurice Martin.

Brocherioux envisagea même de publier en cartes postales en couleur des aquarelles réalisées d'après les meilleurs clichés. Pour ce travail, il pensa au peintre Frédéric Montenard ⁴⁴, ami de Jean Aicard et chargea le poète de la négociation :

Paris – 29 Avril 1902 ⁴⁵

Mon cher Maître

Voici un nouveau projet concernant votre belle « Provence » et je viens, avant de ne rien décider, vous demander votre avis : je rêve d'une série de 12 ou 24 sujets, au plus, choisis parmi les meilleurs types de notre tirage noir, qui seraient reproduits en petites aquarelles du genre du spécimen inclus. Vos autographes

⁴³ Ce sixain est inscrit sur la carte postale n° 19, « Les oliviers ».

⁴⁴ Frédéric Montenard, né à Paris en 1849 et décédé à Besse-sur-Issole en 1926. Issu d'une ancienne famille provençale, il fit carrière à Paris et revint en Provence à l'occasion de la guerre de 1870 pour servir dans les mobiles du Var. Il faisait de fréquents séjours à La Garde, à côté de Toulon.

⁴⁵ Lettre autographe signée d'Émile Brocherioux à Jean Aicard, du mardi 29 avril 1902, 3 pages, sur papier à en-tête « Maison de la carte postale artistique, 25 Quai Voltaire, Paris » ; conservée aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1079.

seraient également imprimés en une couleur. Mais, en vue de présenter une suite d'estampes, ayant le caractère vraiment provençal je voudrais tâcher d'obtenir — et c'est peut-être ici que... je rêve ! — le concours de M^r Montenard. Vous serait-il possible, mon cher Maître, de vous charger de la première tentative auprès du grand peintre provençal ? Bien entendu, il ne s'agit pas, en l'espèce, de vastes tableaux mais de petits sujets appropriés au but ; pour que la chose fût possible à mettre à exécution, au point de vue commercial, il faudrait, évidemment, que M^r Montenard ne me demandât pas une trop lourde somme. Que cette petite série de 24 sujets « triés sur le volet » serait donc jolie : le « chant » de Jean Aicard et la « couleur » de Montenard !

Si je suis trop indiscret en vous priant d'être mon interprète auprès de M^r Montenard dites-le moi bien vite, mais j'ai la conviction que présentée par vous l'idée a cent fois plus de chances d'aboutir.

Voulez-vous que j'aille chercher vos treize derniers autographes ?

Croyez-moi, cher Monsieur Jean Aicard, votre bien dévoué,

E.Brocherioux

Ce projet resta toutefois sans suite.

Une autre lettre d'Émilien Brocherioux à Jean Aicard expose les succès mais aussi les déboires de cette activité fort concurrentielle en l'absence de brevets ou de protections juridiques :

Samedi ⁴⁶

Mon cher Maître

⁴⁶ Lettre autographe signée d'Émile Brocherioux à Jean Aicard, du samedi 3 mai 1902, 4 pages, conservée aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1080. Cette lettre est la suite de la précédente.

Deux nouvelles : l’une bonne, l’autre... désagréable. Je commence par la meilleure : le « Bon Marché » vient de m’acheter dix mille exemplaires des cartes « Provence » — Voici maintenant la mauvaise nouvelle : j’avais toujours pensé que M^r de Bracquemont ne mettrait pas dans le commerce les clichés que nous n’adoptons pas immédiatement, d’autant plus que je lui payais un joli prix (10 fr) ceux choisis ; or, quelle n’a pas été ma surprise d’apprendre à l’instant que la plupart des clichés achetés par moi ont été faits en double (joueurs de boules, oliviers, etc.) et vendus une seconde fois, à Paris, à M^r Geniaux, photographe, 32 rue Louis-le-Grand, au prix de... 5 fr, alors que j’ai payé les miens 10 fr pour obtenir une sorte d’exclusivité. Or, il va arriver ceci : d’ici peu nous verrons les clichés en double reproduits sur cartes postales et nous créant une concurrence forcée. Je ne sais que penser de cette chose désobligeante et m’empresse de vous en aviser, vous, mon cher « directeur artistique », avant de ne rien faire... Je suis bien, bien contrarié.

Affectueusement vôtre
E.Brocherioux

P. S. Et il n’y a pas à dire que j’ai pu me tromper ; ce M^r Geniaux, ignorant que j’étais en relations d’affaires avec M^r de Bracquemont, m’a proposé lui-même les clichés en question. Devant mon ahurissement et mon exclamation, il a fini par m’avouer tenir ces clichés d’un intermédiaire (qui n’est pas M^r de Bracquemont, bien entendu) et les avoir achetés... 5 fr ! à M^r de La Valette.

La série publiée par Brocherioux avec la collaboration de Jean Aicard regroupe, selon mes investigations, deux cent cinquante-trois cartes portant toutes la mention « La Provence » dans partie supérieure, coin gauche ou coin droit.

Chaque carte est identifiée, dans la partie inférieure, par un numéro de publication, généralement suivi d’un nom de lieu et d’un titre lié au contenu de l’image. On trouve ensuite la mention “MA PROVENCE” par Jean Aicard, ou “POÈMES DE PROVENCE” de Jean Aicard, ou “MIETTE ET NORÉ” de Jean Aicard.

Inventaire de la série Jean Aicard par villes et départements :

1-37	Provence ; dont les numéros 18 et 21 concernent le village de La Garde (Var) et les numéros 31-33 la petite ville de Bormes-les-Mimosas (Var).
401	26 – Valence
411-412	07 – Ardèche
451-455	84 – Orange
501-530	84 – Avignon
536-538	84 – Villeneuve d’Avignon
552	13 – Tarascon
592	13 – Beaucaire
601-625	13 – Arles
651-660	13 – En Camargue
666-667	13 – Route des Baux
670-676	13 – Les Baux
686-692	13 – Montmajour
701-723	13 – Marseille
751-761	83 – Toulon
820	83 – Toulon
821	83 – Ollioules
851-864	83 – Hyères
880-887	83 – Porquerolles
903-908	83 – Le Lavandou
951-960	83 – Saint-Tropez
981	83 – Cogolin
982	83 – Grimaud

1001-1003	83 – Fréjus
1051-1055	06 – Cannes
1081-1083	06 – Antibes
1100-1110	06 – Nice
1151	06 – Villefranche-sur-Mer
1160	06 – Beaulieu-sur-Mer
1201-1206	06 – Monaco
1250-1252	06 – Monte-Carlo
1301-1313	06 – Menton
1309	Provence

La numérotation des cartes réalisées avec Jean Aicard n'est pas continue car Brocherioux a également inséré, dans cette série « La Provence », des cartes réalisées avec la collaboration de Frédéric Mistral, par exemple.

Les photographies ont été réalisées avec des appareils déjà perfectionnés permettant de beaux clichés : pour remplacer les fragiles plaques de verre, George Eastman imagina, en 1884, un film sensible souple permettant de conserver plusieurs images ; et la diminution de la taille des appareils facilita la prise de vue, ouvrant la voie à la photographie de voyage ou de reportage.

En revanche, l'impression restait de faible qualité, souvent trop noire, et fut réalisée sur un papier-carte dont le fond jaune clair a généralement bien mal vieilli.

Les premières cartes publiées par Brocherioux et Jean Aicard ont concerné la Provence en général, sans mention d'une localité particulière. On trouve ensuite des cartes réalisées dans les départements formant la Provence : Alpes-Maritimes, Ardèche, Bouches-du-Rhône, Drôme, Var et Vaucluse.

Ces cartes montrent des villes et villages ou des sites avec leurs principaux monuments, mais aussi des ruelles populaires.

On y voit des personnages en habits régionaux, ou les petites gens dans leur travail ; une place est faite aux types locaux particulièrement pittoresques et aux scènes de la vie journalière. À côté des documents touristiques, les auteurs ont donc voulu faire œuvre sociologique et ethnologique.

Dans les poèmes de Jean Aicard, les sujets sérieux ou historiques sont le plus souvent traités en alexandrins et la vie quotidienne ou la petite histoire locale en octosyllabes. Les poèmes sont plutôt des miniatures, formées de un à huit ou dix vers, le plus souvent de quatrains, en majorité des créations originales. Si les vers uniques ou les distiques sont généralement fort décevants, en revanche, à partir des quatrains, l'auteur a souvent réalisé de jolies compositions.

En raison du grand nombre de cartes réalisées par Émilien Brocherioux et Jean Aicard, j'ai choisi de publier, dans cette livraison d'*Aicardiana*, celles qui concernent la Provence en général et celles qui ont été réalisées dans le Var, région d'origine de notre poète. Les autres départements pourront faire l'objet d'une publication ultérieure.

Cette production poétique singulière ne fut pas du goût de tous les Provençaux ainsi que l'exprime Marius Jouveau dans une lettre adressée au *Petit Var* ⁴⁷ :

Ma signature ne rappellera rien à M. Jean Aicard, de l'Académie Française. Mais je me souviens très bien, moi, qu'en Arles, en compagnie du regretté Raoul de Candole ⁴⁸ et de quelques amis, nous allâmes trouver M. Jean Aicard à l'hôtel où il était

⁴⁷ *Le Petit Var*, 41^e année, n° 14444, vendredi 11 juin 1920, « Une interview de Jean Aicard », page 1 colonne 6 et page 2 colonne 1.

⁴⁸ Décédé à Aix-en-Provence en 1919.

descendu, pour protester, aussi respectueusement que l'indignation nous le permettait, contre sa façon de toujours *glorifier* la Provence à *rebours*. Nous avons pris pour prétexte de cette démarche certaines cartes postales sur lesquelles des vers fac-similés de M. Jean Aicard célébraient d'ignobles gothons travesties (et comment !) en Arlésienne. Le grand poète de Solliès-Ville reconnut que ces images constituaient une véritable injure à l'égard des femmes d'Arles, et promit de faire suspendre et même supprimer, si possible, l'édition dont il était co-bénéficiaire.

[...]. — MARIUS JOUVEAU ⁴⁹.

Les scènes de la vie provençale

La série « Provence » s'ouvre avec une photographie de Jean Aicard sur le seuil de sa maison de La Garde, où le poète accueille ses futurs acheteurs :

N° 1. — Jean Aicard. *Poèmes de Provence*.

Le Seuil

Mon seuil me dit : « Jouis de l'heure ;
Songe à la naissance, à la mort,
Heure où l'on entre, heure où l'on sort,
Sans voir le seuil de la demeure. »

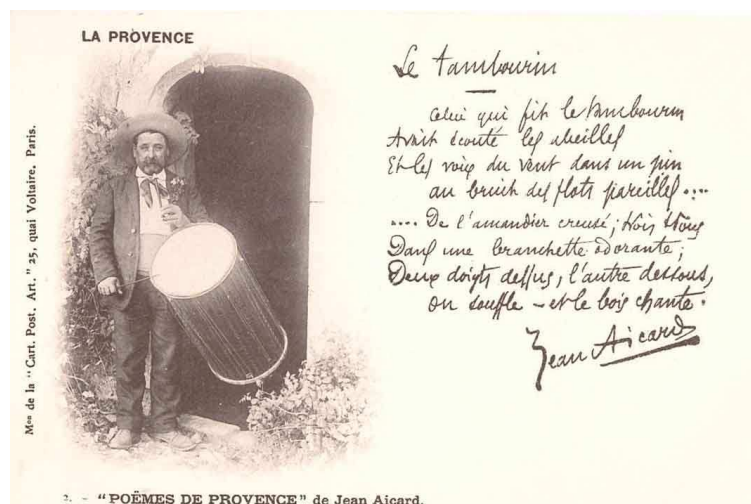
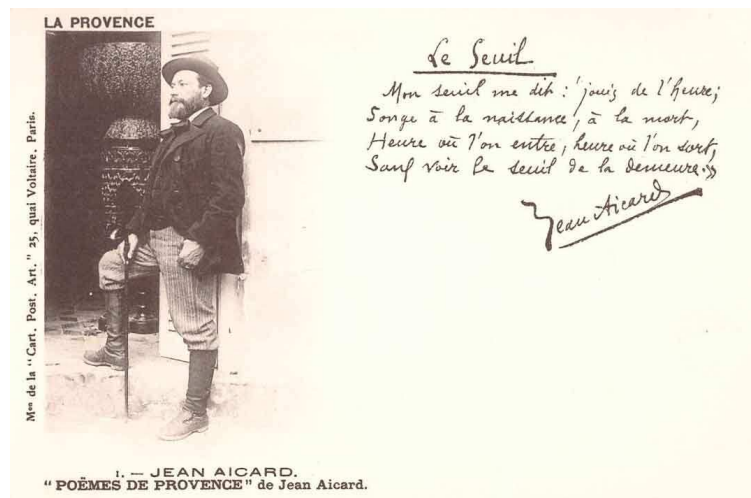
N° 2. — *Poèmes de Provence* de Jean Aicard.

Le tambourin

Celui qui fit le tambourin
Avait écouté les abeilles

⁴⁹ Marius Jouveau, professeur au lycée d'Aix, félibre majoral et *baile* du Félibrige.

Et les voix du vent dans un pin
Au bruit des flots pareilles...
... De l'amandier creusé ; trois trous
Dans une branchette odorante ;
Deux doigts dessus, l'autre dessous,
On souffle — et le bois chante.



N° 3. – *Poèmes de Provence* de Jean Aicard.

Sur la route

L'olivier, las, secoue, au bord de la grande route,
Ses rameaux qu'a blanchis la poussière du jour.

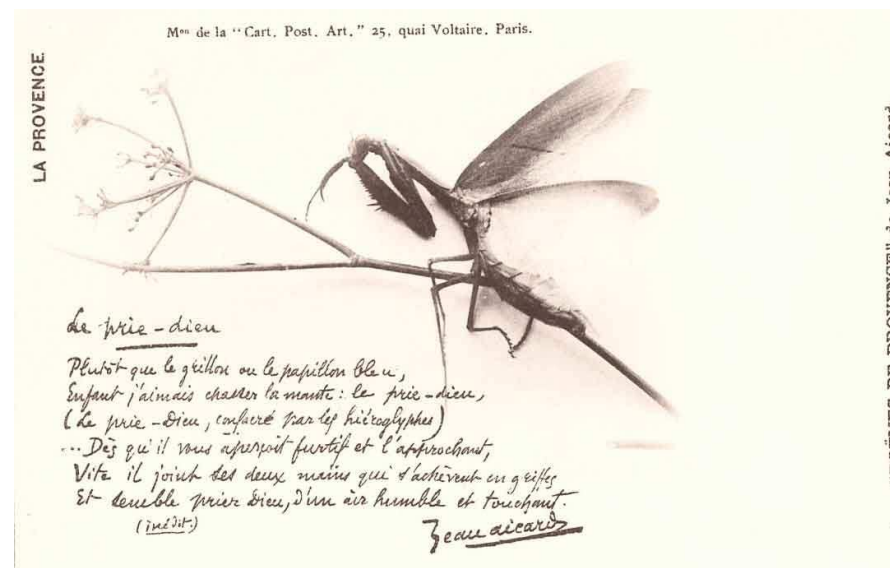
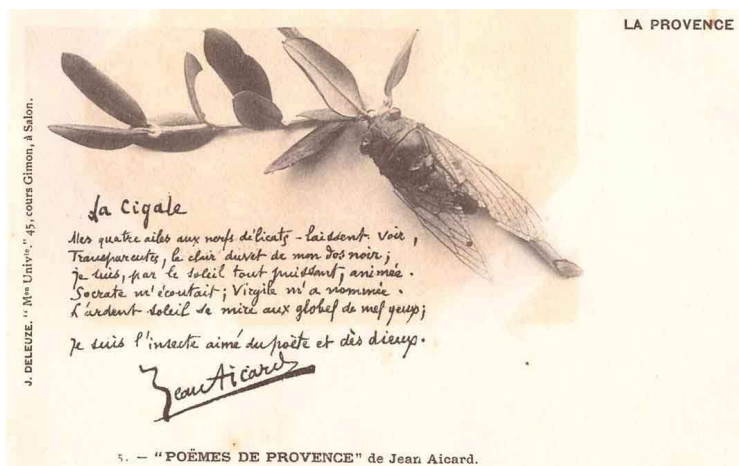
N° 4. – *Poèmes de Provence* de Jean Aicard.

Mes pins harmonieux, qu'il est doux, à l'aurore,
De marcher à pas lents sous votre ombre sonore !

N° 5. – *Poèmes de Provence* de Jean Aicard.

La cigale

Mes quatre ailes aux nerfs délicats laissent voir,
Transparentes, le clair duvet de mon dos noir ;
Je suis, par le soleil tout puissant, animée.
Socrate m'écoutait ; Virgile m'a nommée.
L'ardent soleil se mire aux globes de mes yeux ;
Je suis l'insecte aimé du poète et des dieux.



N° 6. – *Poèmes de Provence* de Jean Aicard.

Le prie-dieu

Plutôt que le grillon ou le papillon bleu,
Enfant j'aimais chasser la mante : le prie-dieu,
(Le prie-Dieu, consacré par les hiéroglyphes)
... Dès qu'il vous aperçoit furtif et l'approchant,
Vite il joint ses deux mains qui s'achèvent en griffes
Et semble prier Dieu, d'un air humble et touchant.

N° 7. – *Poèmes de Provence* de Jean Aicard.

La rivière des amoureux

Torrents et ruisseaux, ruisselets,
Ils ont tous un nom tendre...
Les jolis noms ! écoutez-les :
L'Argens, la Douce et l'Endre.

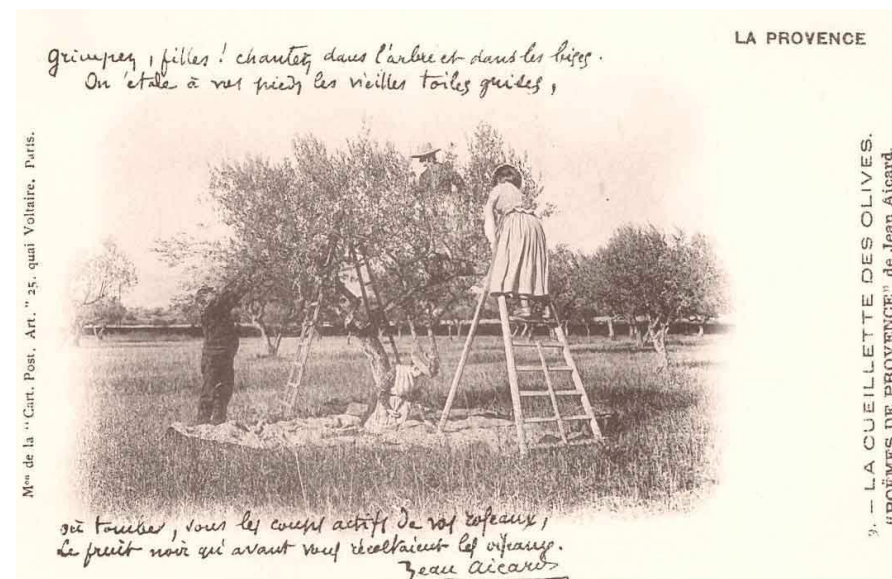
Mais on donne à beaucoup d'entre eux
Un nom cher au jeune homme :
La Rivière des Amoureux,
Voilà comme on les nomme.

N° 8. – *Poèmes de Provence* de Jean Aicard.

L'aïoli

Toinette fait virer le pilon, broyant l'ail,
Et Thérèse, attentive à ce grave travail,
En gouttelettes d'or verse l'huile embaumée ;
Bénoni, déjà fier de sa demi-journée,
Sourit à ce festin, sous l'ombrage attiédi.

L'odeur de l'ail annonce au loin qu'il est midi.



N° 9. – *La cueillette des olives. Poèmes de Provence*
de Jean Aicard.

Grimpez, filles ! chantez dans l'arbre et dans les bises.
On étale à vos pieds les vieilles toiles grises
Où tombe, sous les coups actifs de vos roseaux,
Le fruit mûr qu'avant vous récoltaient les oiseaux.

N° 10. – *La Cigale. Poèmes de Provence* de Jean Aicard.

En juin on voit sortir de terre, germe obscur,
Une larve bizarre et qu'étonne l'azur,
Ayant l'aspect d'un ver et des rudiments d'aile.
Telles sont tout d'abord les cigales nouvelles.

N° 11. *Poèmes de Provence* de Jean Aicard.

Voyage à pied de préférence,
Si tu veux, mon frère de France,
Admirer du cœur et des yeux
Ma Provence aux chemins joyeux,
Blancs de soleil et de poussière,
Où mes cyprès mystérieux
Chantent l'espoir dans la lumière.

N° 12. – *Poèmes de Provence* de Jean Aicard.

Au puits
Avec sa cruche aux flancs luisants,
Miette, brune de seize ans,
S'en vient puiser l'eau fraîche et belle.
Mais « Marius » est en retard,
Et dans l'ombre du vieux puisard,
Elle espère, sur la margelle.

N° 13. – La leçon de lecture. *Poèmes de Provence*
de Jean Aicard.

Un jour : « Monsieur l'oiseau, je vais vous mettre en cage »
Dit le bon vieux, sévère, « et vous n'en sortirez
Qu'après avoir bien lu... — Mais... mon grand-père ! — Entrez ! »
J'étais pris par le bras comme un oiseau par l'aile ;
Nos poules dans l'enclos piquaient l'herbe nouvelle ;
Leur cabane était vide ; on m'y fit entrer, seul...

Et le livre s'ouvrit dans les mains de l'aïeul !

N° 14. – *Poèmes de Provence* de Jean Aicard.

L'ombre de nos cyprès est épaisse et charmante ;
Ils connaissent le bruit des baisers de l'amante,
Ils connaissent le rire et les chansons d'amour ;
Le gai pinson, autour de son nid, y voltige ;
La cigale se pose au fin bout de leur tige,
Par les doux soirs d'été, pour voir mourir le jour.



N° 15. – *Poèmes de Provence* de Jean Aicard.

Sur la grand'route large et blanche de lumière,
J'ai lu tout un grimoire écrit dans la poussière :
Ces mille étoiles sont de petits pas d'oiseaux ;
Puis, vinrent des mulets, la sueur aux naseaux.
Et j'entends l'attelage assoupi qui s'ébroue,
Rien qu'à voir ce ruban tracé par chaque roue.

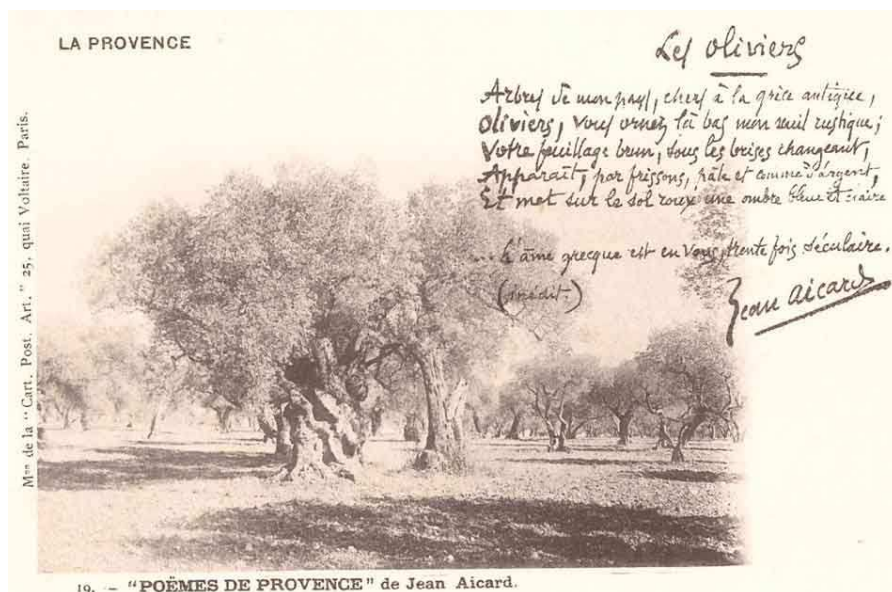
N° 16. – *Poèmes de Provence* de Jean Aicard.

La Vigne.

Je vous dis qu'elle ne meurt pas ;
Allons donc ! pourquoi mourrait elle ?
Que resterait-il ici-bas ?

La vigne est immortelle !

114



N° 17. – *Poèmes de Provence* de Jean Aicard.

Le Cabanon.

Aux gens de mon pays il faut, pour les dimanches,
Un cabanon perdu sous le fouillis des branches,
D'où le chasseur épie, à loisir, les *cimeaux*.
Un vieux cyprès ; un pin aux spacieux rameaux ;
Des oliviers où vient chanter le *brise-olives* ;
Et des vignes surtout... pour attirer les grives !

N° 18. – Voir : La Garde.

N° 19. – *Poèmes de Provence* de Jean Aicard.

Les oliviers

Arbres de mon pays, chers à la Grèce antique,
Oliviers, vous ornez là-bas mon seuil rustique ;
Votre feuillage brun, sous les brises changeant,
Apparaît, par frissons, pâle et comme d'argent,
Et met sur le sol roux une ombre bleue et claire.

... L'âme grecque est en vous trente fois séculaire.

N° 20. La Méditerranée. *Poèmes de Provence* de Jean Aicard.

La Méditerranée, ô rêve ! est donc la mer
D'où sortit Vénus blonde aux pieds blanchis d'écume,
Et comme la Beauté donne un bonheur amer,
Les flots bleus sont faits d'amertume.

N° 21. – Voir : La Garde.

115

N° 22. – *Poèmes de Provence* de Jean Aicard.

Les olives
Belle fille, fais la cueillette,
Oh ! oh !
Tout en chantant ta chansonnette
Dans les branches, comme un oiseau.

Et frappe du roseau les branches,
Ah ! ah !
À terre, sur les toiles blanches,
L'olive noire tombera.

N° 23. – Tartane rentrant au port. *Poèmes de Provence*
de Jean Aicard.

Le Retour.
Adieu les vergues d'or et la pourpre des voiles !
Le jour meurt, regretté des marins revenus,
Nous dormirons sur l'onde où baignent les étoiles,
Dans la sécurité des horizons connus.

N° 24. – Les lavandières. *Ma Provence* par Jean Aicard.

Tout un peuple de lavandières
S'assemble, grouillant et nombreux,
Dans le lit sec de nos rivières,
Sur le bord d'un grand trou pierreux ;
Et là, jusqu'au soir, dès l'aurore,
Les langues vont plus vite encore
Que le battoir prompt et sonore.

N° 25. – Les pins parasols. *Ma Provence* par Jean Aicard.

Ô mes pins parasols, dès que je vous revois
Larges ouverts, vibrants de frissons et de voix,
Mon âme passe en vous, dans vos troncs, dans vos branches,
Et s'épanouit toute au soleil triomphal.
La mer bleue à nos pieds meurt en écumes blanches,
Et nous chantons ensemble un hymne au ciel natal.

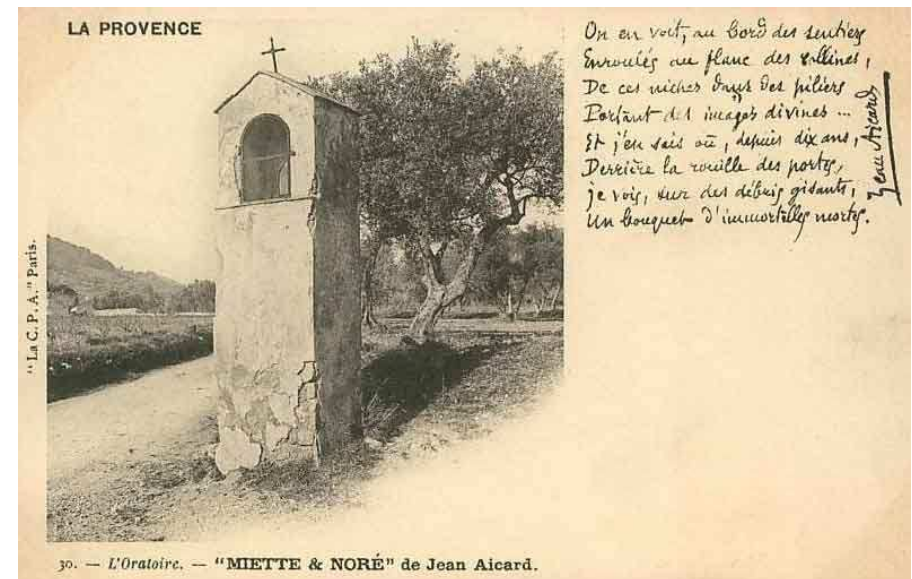
N° 26. – Tartane au départ. *Poèmes de Provence*
de Jean Aicard

La mer rit au soleil ; les côtes se font proches.

N° 27. – Carte manquante.

N° 28. – Carte manquante.

N° 29. – Carte manquante.



N° 30. – L’oratoire. *Miette et Noré* de Jean Aicard.

On en voit, au bord des sentiers
Enroulés au flanc des collines,
De ces niches dans des piliers
Portant des images divines...
Et j’en sais où, depuis dix ans,
Derrière la rouille des portes,
Je vois, sur des débris gisants,
Un bouquet d’immortelles mortes.

N° 31. – Voir : Bormes-les-Mimosas.

N° 32. – Voir : Bormes-les-Mimosas.

N° 33. – Voir : Bormes-les-Mimosas.

N° 34. – Enlèvement d’une souche d’olivier. *Miette et Noré*
de Jean Aicard.

Ingénieur ou militaire,
L’ensanglantant, la mesurant,
Tout homme, en passant sur la Terre,
Veut en être le conquérant...
On ne l’a — qu’en la labourant !

N° 35. – Scieurs d’oliviers. *Ma Provence* par Jean Aicard.

Je ne reconnais plus les sites familiers ;
La vigne est « de rapport » ; le vigneron, *pratique*,
Pour planter l’alicante abat nos oliviers...
Adieu, vieux arbres, chers à la Provence antique !

N° 36. – Joueur de boules “pointer”. *Ma Provence*
par Jean Aicard.

Mesure le chemin par où lancer ta boule...
Ton sort ne dépend plus de toi... dès qu’elle roule.

N° 37. – Joueur de boules “tirer”. *Ma Provence*
par Jean Aicard.

La boule frappera le but comme un boulet...
Eh ! là-bas, les passants ! garons-nous, s’il vous plaît !



Le Var

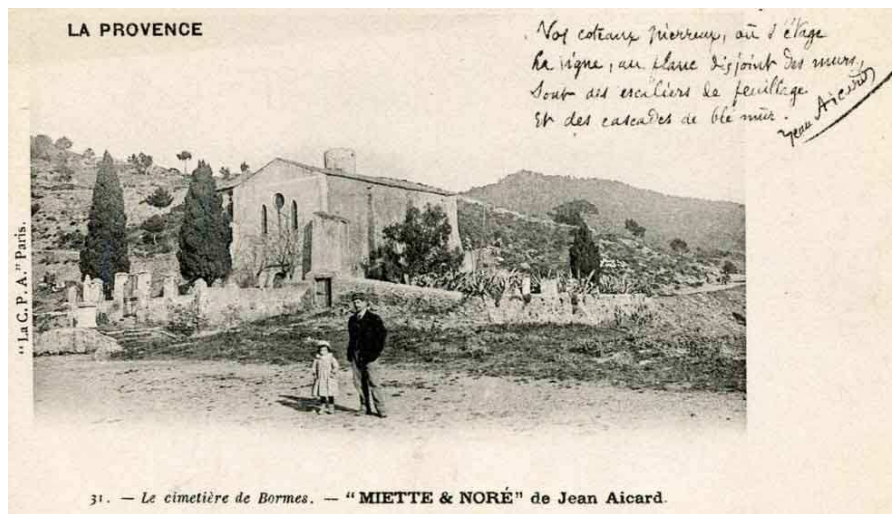
Bormes-les-Mimosas

N° 31. – Le cimetière de Bormes. *Miette et Noré* de Jean Aicard.

Nos coteaux pierreux, où s'étage
La vigne, au flanc disjoint des murs,
Sont des escaliers de feuillage
Et des cascades de blé mûr.

N° 32. – Place du Mûrier, à Bormes. *Ma Provence* par Jean Aicard.

Vieux Bormes, cher pays, toi qui m'as adopté,
Le poète, en retour, chantera ta beauté.



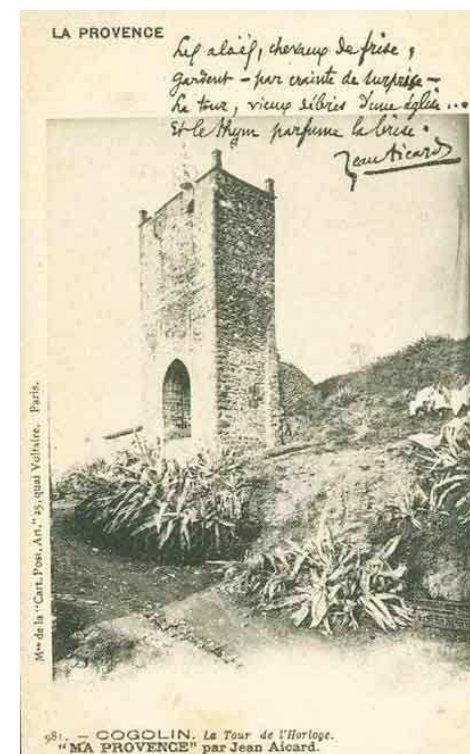
N° 33. – Ruines du château de Bormes. *Ma Provence* par Jean Aicard.

L'eau, dans notre pays torride, est un trésor.

Cogolin

N° 981. – Cogolin, la tour de l'horloge. *Ma Provence* par Jean Aicard.

Les aloès, chevaux de frise,
Gardent – par crainte de surprise –
La tour, vieux débris d'une église...
Et le thym parfume la brise.



Fréjus

N° 1001. – Fréjus, la Porte-Dorée. *Ma Provence*
par Jean Aicard.

Les grands débris épars des aqueducs romains
Emplissent, ô Fréjus, tes champs et tes chemins,
Et, dorés sur l'azur ou noirs dans la nuit noire,
Provence, ils sont des arcs de triomphe à ta gloire.

N° 1002. – Fréjus, les arènes. *Poèmes de Provence*
de Jean Aicard.

C'est Fréjus où le lierre, au bord des grands chemins,
Verdit, chante et fleurit sur des arceaux romains.

N° 1003. – Fréjus, la cathédrale. *Ma Provence*
par Jean Aicard.

Fréjus était un port lorsqu'elle était romaine.
Elle cherche aujourd'hui des yeux la mer lointaine
Et lui rit par-dessus les sables de la plaine.

Grimaud

N° 982. – Vue sur Grimaud (prise de l'enceinte
du vieux château). *Ma Provence* par Jean Aicard.

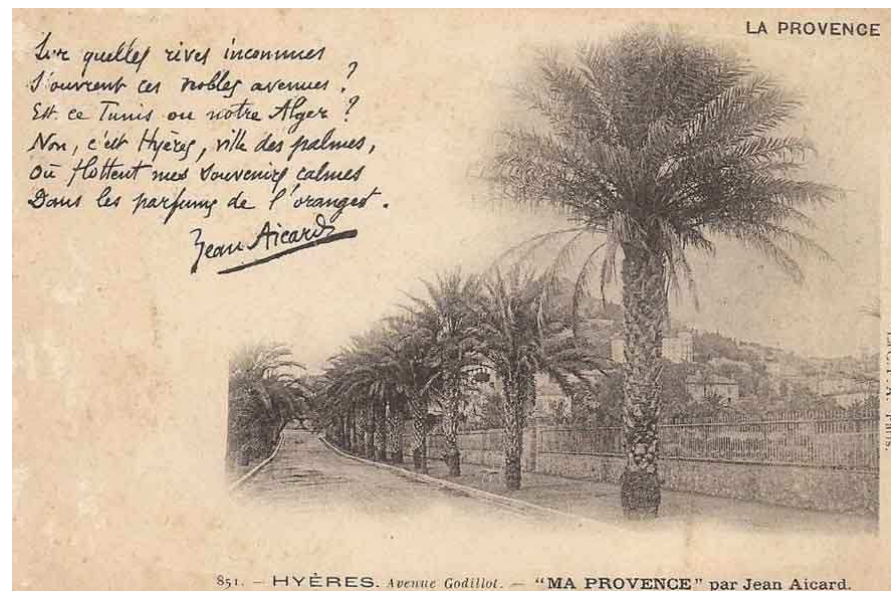
Les Mores, Cogolin, Grimaud, la Garde, Bormes,
Collines dont l'azur aime les pures formes,
Châtaigniers, pins vibrants, bruyères ; – arbousiers
Qu'emplissent de leurs cris, jetés à plein gosier,

Les rouges-gorges vifs, pétillants dans les branches
Qui portent à la fois fruits rouges et fleurs blanches.

Hyères

N° 851. – Hyères, avenue Godillot. *Ma Provence*
par Jean Aicard.

Sur quelles rives inconnues
S'ouvrent ces nobles avenues ?
Est-ce Tunis ou notre Alger ?
Non, c'est Hyères, ville des palmes,
Où flottent mes souvenirs calmes
Dans les parfums de l'oranger.



N° 852. – Hyères, avenue des Palmiers. *Ma Provence*
par Jean Aicard.

Sous des cieux toujours bleus et calmes,
Hyères balance doucement
L'éventail de ses mille palmes,
Pour mieux sentir, dans l'air dormant
Et par-dessus la paix des choses,
Ses violettes et ses roses.

N° 853. – Hyères, le vieux château et les monts des Maures.
Ma Provence par Jean Aicard.

Oh ! la « tant vieille tour du More ! »
Bois murmurants des alentours !...
Le lézard y rêve toujours
Et mon enfance y joue encore.

N° 854. – Hyères, le temple anglais, place Godillot.
Ma Provence par Jean Aicard.

Les plus puissants, les plus riches des étrangers,
Rêvent de nos palmiers et de nos orangers ;
Nous, même pauvres, nous, ô Provence chérie,
Bienheureux, nous avons ta beauté pour patrie !

N° 855 – Hyères, vue sur la vieille ville. *Ma Provence*
par Jean Aicard.

Hyères, la ville des Palmiers,
Regarde au loin la mer tranquille,
Les palmes et les palmiers,
Et Gien la douce presqu'île.

N° 856. – Hyères, l'église Saint-Paul. *Ma Provence* par Jean
Aicard.

Tout me parle chez nous : les joyeux horizons
Et l'aspect familial des anciennes maisons.

N° 857. – Hyères, porte Saint-Paul. *Ma Provence*
par Jean Aicard.

Nos ruelles, fuyant le soleil, passent toutes,
De temps en temps, sous l'ombre et la fraîcheur des voûtes.

N° 858. – Hyères, tour de l'hôtel de ville. *Ma Provence*
par Jean Aicard.

À quoi bon dire : « il est midi, »
Antique horloge provençale,
Lorsque l'ombre même a tiédi,
Quand partout la lumière étale
Proclame l'heure verticale
Et quand, sous l'azur alourdi,
Vibre l'éternelle cigale ?

N° 859. – Hyères, dans les ruines du vieux château.
Ma Provence par Jean Aicard.

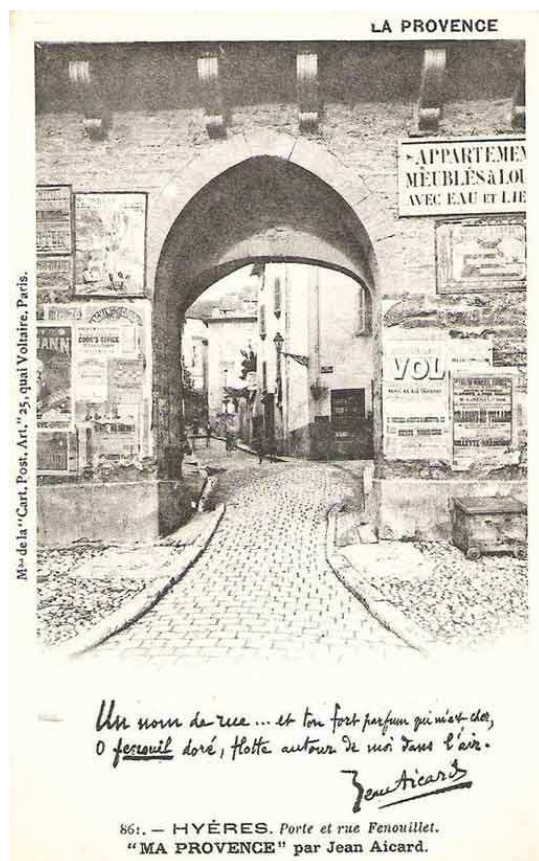
Vieux murs croulants, jaunis de soleil et de mousse,
Recoins mystérieux pleins de menus abris ;
Où, dans les joints ombrés des pierres chaudes, pousse
La fougère brodée et courte, au revers rousse,
Asile du lézard, doux rêveur aux yeux gris...

N° 860. – Hyères, vue générale. *Ma Provence* par Jean Aicard.

Partout, pressés en longues lignes,
Les rosiers, drus comme des vignes.

N° 861. – Hyères, porte et rue Fenouillet. *Ma Provence*
par Jean Aicard.

Un nom de rue... et ton fort parfum qui m'est cher,
Ô *fenouil* doré, flotte autour de moi dans l'air.



N° 862. – Hyères, vue sur les salins. *Ma Provence*
par Jean Aicard.

Les salins, miroirs aveuglants,
Reflètent les tas de sel blancs
Et le blanc vol des goélands.

N° 863. – Hyères, la place des Palmiers. *Ma Provence*
par Jean Aicard.

Tout enfant, j'ai vu les premiers
Les plus vieux de tous ces palmiers,
Et dès que j'aperçois leurs palmes
Que balancent des brises calmes,
Toute mon enfance, en pleins cieux,
Court s'y poser, d'un vol joyeux.

N° 864. – Hyères, les oliviers du vieux château.
Poèmes de Provence de Jean Aicard.

Si je te connais bien, Provence, et si je t'aime,
Tombe vivante des aïeux,
Dicte-moi des vers forts comme tes rochers mêmes,
Et, comme ton ciel, purs et bleus.

N° 870. – Environs d'Hyères, la Tour fondue de Gien.
Ma Provence par Jean Aicard.

Haletant, jamais las et toujours écumant,
Le flot derrière un flot court éternellement,
Et, bien qu'un lit certain lui mesure l'espace,
La mer, fixe en ses bords, semble un fleuve qui passe.

La Garde

N° 18. – La Garde. *Poèmes de Provence* de Jean Aicard.

Mon village ressemble à ceux que Raphaël,
Au fond de ses tableaux, sur les rougeurs du ciel,
Montre étagés au flanc doré d'une colline ;
C'est l'heure de mystère où le soleil décline ;
L'espérance s'attriste à voir le jour finir...

Tel mon lointain village est dans mon souvenir.

N° 21. – *Poèmes de Provence* de Jean Aicard.

La Garde.

Mon village s'en va, pierre à pierre émietté ;
Les carriers ont creusé la colline chérie
Car elle est d'un granit rare, dur et bleuté ;



Adieu, profil aimé de mon humble patrie ;
Toits croulants, seuils et murs ouverts à tout hasard.
... Paradis des enfants qui chassent le lézard.

Le Lavandou

N° 902 – Du Lavandou à Saint-Tropez, anse du Rossignol.
Poèmes de Provence de Jean Aicard.

La Méditerranée.

Elle est couchée aux pieds des pins aux sueurs d'or
Qui de leurs parfums d'ambre embaument la montagne ;
Elle veille en chantant ; en chantant elle dort ;
La cigale en chœur l'accompagne.

N° 903 – Du Lavandou à Saint-Tropez. *Ma Provence* par Jean Aicard.

Ô Bormes ! Lavandou ! chères collines mores !
Par les bois et la mer ô caps deux fois sonores !

N° 904. – Carte manquante.

N° 905. – Carte manquante.

N° 906 – Du Lavandou à Saint-Tropez, anse du Rossignol. *Ma Provence* par Jean Aicard.

Les flots sont de fines collines
Où s'enlacent à des lutines
D'étranges lutins amoureux
Qui se cachent dans tous les creux.

N° 907. – Du Lavandou à Saint-Tropez, les pins du cap Layet.
Poèmes de Provence de Jean Aicard.

Du tronc des pins s'égoutte, en perles, la résine
Qui d'un ardent parfum embaume la colline ;
Et ce qui fait surtout le charme de ces bois,
C'est leur bruissement doux et long, c'est leur voix
Qui répond à la mer et parfois la domine.

N° 908. – Du Lavandou à Saint-Tropez, les rochers du cap
Layet. *Ma Provence* par Jean Aicard.

Sur les rocs ajourés l'eau se brise et s'allume.
Dentelle de rochers et dentelle d'écume.

130

Ollioules

N° 821. – Gorges d'Ollioules. *Ma Provence* par Jean Aicard.

Gorges profondes et sonores
Où je crois voir des guerriers mores...
Je vois Roncevaux, val sanglant,
Et j'entends le cor de Roland.

Porquerolles

N° 880. – Vers Porquerolles. *Poèmes de Provence*
de Jean Aicard.

Le grand filet plombé racle le fond de l'eau,
Ramassant ou courbant l'algue comme un râteau.

N° 881. – Pêcheurs des îles d'Hyères. *Poèmes de Provence*
de Jean Aicard.

Ils traînent leurs filets dans les vagues profondes,
Cherchant la bouille-abaisse... en fuite sous les ondes.

N° 882. – Pêcheurs aux Îles d'Or. *Poèmes de Provence*
de Jean Aicard

« As-tu le pain ? — Bon, ça. — Garçon, largue la voile. »
On voit s'éteindre au ciel une dernière étoile...

N° 883. – Île de Porquerolles, anse et fort de la Lycastre.

Je vois encor le bois de pins qui se balance,
J'entends les longs rameaux bercés dans l'air du ciel.

N° 884. – Îles d'Hyères, le port de Porquerolles.
Ma Provence par Jean Aicard.

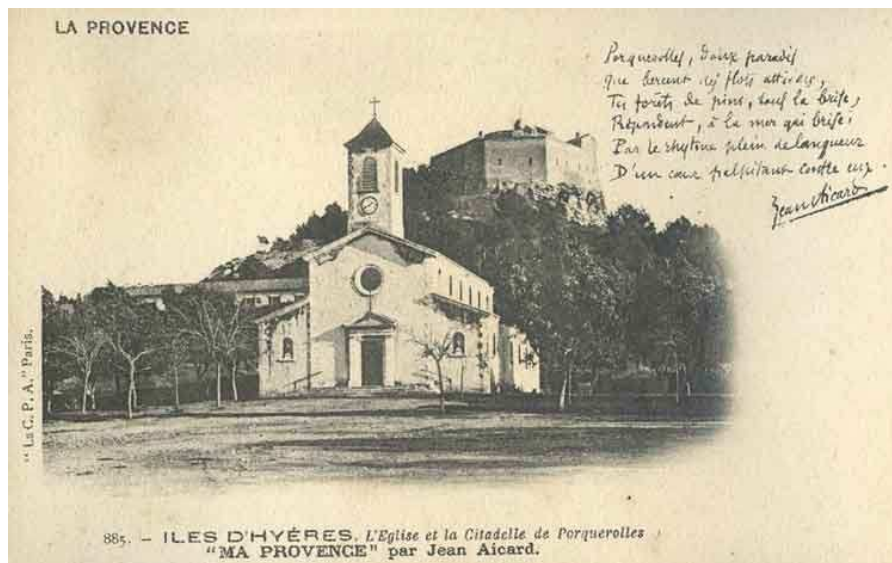
Les Îles d'or.

Sous leurs grands pins ambrés et sans cesse onduleux,
Pleins de souffles plus amoureux que des paroles,
Voici — flots d'or figé sur les souples flots bleus, —
Paradis de la mer, Port-Cros et Porquerolles.

N° 885. – Îles d'Hyères, l'église et la citadelle de Porquerolles.
Ma Provence par Jean Aicard.

Porquerolles, doux paradis
Que bercent des flots attiédés,
Tes forêts de pins, sous la brise,

131



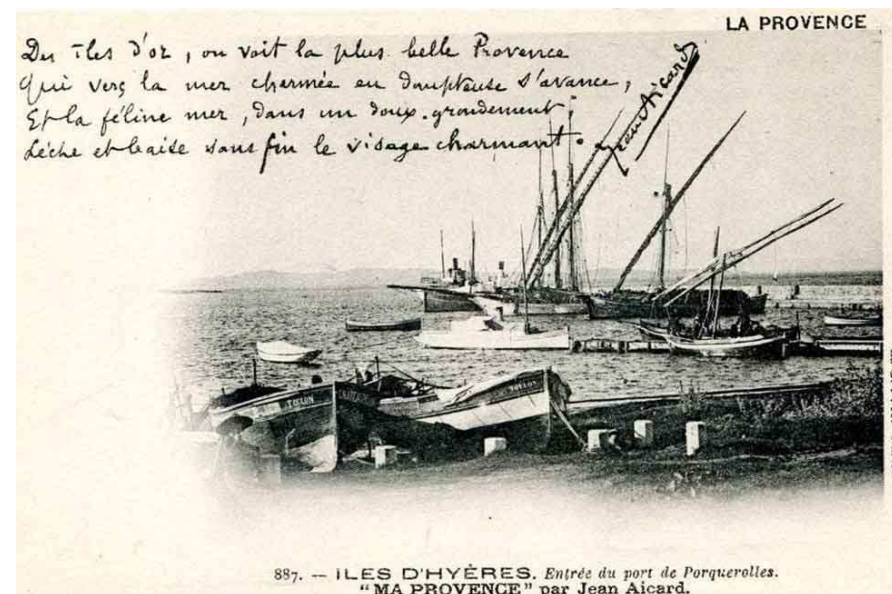
Répondent, à la mer qui brise,
Par le rythme plein de langueur
D'un cœur palpitant contre eux.

N° 886. – Îles d'Hyères (Porquerolles), la pointe des Mèdes.
Ma Provence par Jean Aicard.

Au bruit régulier des pinèdes,
Souvent, de la pointe des Mèdes,
J'ai vu sur les grands flots, au loin,
Les grand bonds égaux du marsouin
Dont la course ondulée imite
Les courbes de la vague en fuite.

N° 887. – Les Îles d'Hyères, entrée du port de Porquerolles.
Ma Provence par Jean Aicard.

Des Îles d'Or, on voit la plus belle Provence



Qui vers la mer charmée en dompteuse s'avance,
Et la féline mer, dans un doux grondement,
Lèche et baise sans fin le visage charmant.

Saint-Tropez

N° 951. – Saint-Tropez, promenade des Lices.
Ma Provence par Jean Aicard.

Le platane est tout noir dans le parc de Versailles,
Noir et triste. Au contraire, un platane est, chez nous,
Clair, lisse, avec des tons gris-cendré, roses, roux.
Rousse est l'écorce mûre et, tombant par écailles,
Laisse une trace rose aux rondeurs du tronc gris.
Le platane n'est pas ce qu'on croit à Paris.
Chez nous, il laisse voir, par places, blond et rose,
Son rêve d'arbre où dort une dryade enclose.

N° 952. – Saint-Tropez, appareillage pour la pêche.
Ma Provence par Jean Aicard.

Par-dessus les flots bleus où frissonnent les brises
De Saint-Tropez on voit là-bas Saint-Raphaël
Et les lointaines *Maures grises*,
Grandes vagues de pierre ondulant sur le ciel.

N° 953. – Saint-Tropez, la baie et les caps. *Ma Provence*
par Jean Aicard.

De Saint-Tropez on voit nos collines des Mores
Pousser leurs caps rocheux contre les flots sonores.
Les caps, sphinx accroupis, allongent devant eux
Leurs pieds massifs, mordus par les flots tourmenteux.
Sur leur col, des pins noirs hérissent des crinières ;
La mer, contre leur flanc, s'éparpille en poussières
Et sur leurs seins bombés le soleil finissant
Brise ses flèches d'or qui ruissellent de sang.

N° 954. – Carte manquante.

N° 955. – Saint-Tropez, la citadelle. *Ma Provence*
par Jean Aicard.

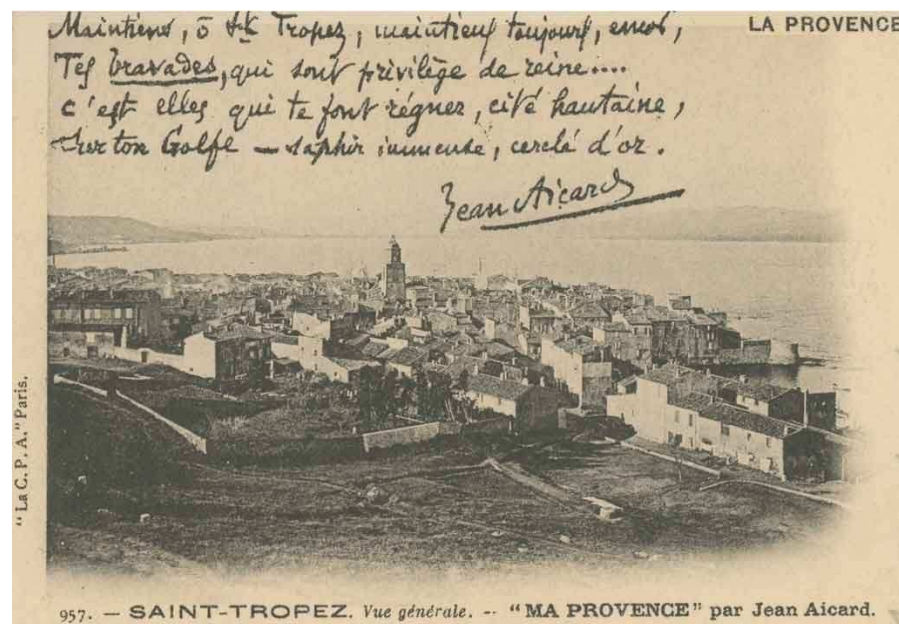
Saint-Tropez. C'est de là que la vieille maison
Du bailli de Suffren regarde l'horizon ;
C'est de là, tout petit, que, l'œil sur les étoiles,
Il rêvait qu'il était patron, puis amiral ;
Et la lourde maison, voguant à pleines voiles,
Dans son rêve d'enfant s'inclinait au mistral.

N° 956. – Saint-Tropez, tartane au port. *Ma Provence*
par Jean Aicard.

Allez, si vous aimez le bal,
Voir Saint-Tropez sous le mistral.
Mer et ciel bleu semblent en fête ;
C'est la gaité dans la tempête ;
La mer saute jusqu'au ciel clair ;
Tout le ciel danse dans la mer !

N° 957. – Saint-Tropez, vue générale. *Ma Provence*
par Jean Aicard.

Maintiens, ô Saint-Tropez, maintiens toujours, encor,
Tes *bravades*, qui sont privilèges de reine...
C'est elles qui te font régner, cité hautaine,
Sur ton Golfe — saphir immense, cerclé d'or.



N° 958. – Saint-Tropez, la tour Daumas. *Ma Provence*
par Jean Aicard.

Droite sur les rochers, la tour
Dort et fait un rêve d'amour.
Chaque petit flot qui se lève
Avec lui soulève du rêve...

N° 959. – Saint-Tropez, entrée du port. *Ma Provence*
par Jean Aicard.

Le golfe semble un lac où les collines Mores
Se baignent, en chantant, dans les vagues sonores.

N° 960. – Saint-Tropez, la maison de Suffren⁵⁰.

Saint-Tropez. C'est de là que la vieille maison
Du bailli de Suffren regarde l'horizon ;
C'est de là, tout petit, que, l'œil sur les étoiles,
Il rêvait qu'il était patron, puis amiral ;
Et la lourde maison, voguant à pleines voiles,
Dans son rêve d'enfant s'inclinait au mistral.

Toulon

N° 751. – Toulon, quai de Cronstadt. *Poèmes de Provence*
de Jean Aicard.

Le quai paraît étroit, tant qu'au premier coup d'œil
On croit voir les maisons baigner dans l'eau leur seuil

⁵⁰ Sous ce titre différent et avec une image différente, même poème que pour la carte n° 955.

Où tous les boutiquiers s'abritent d'une tente
Oblique, – et, sous l'ardeur des midis, – éclatante.

N° 752. – Toulon. *Poèmes de Provence* de Jean Aicard.

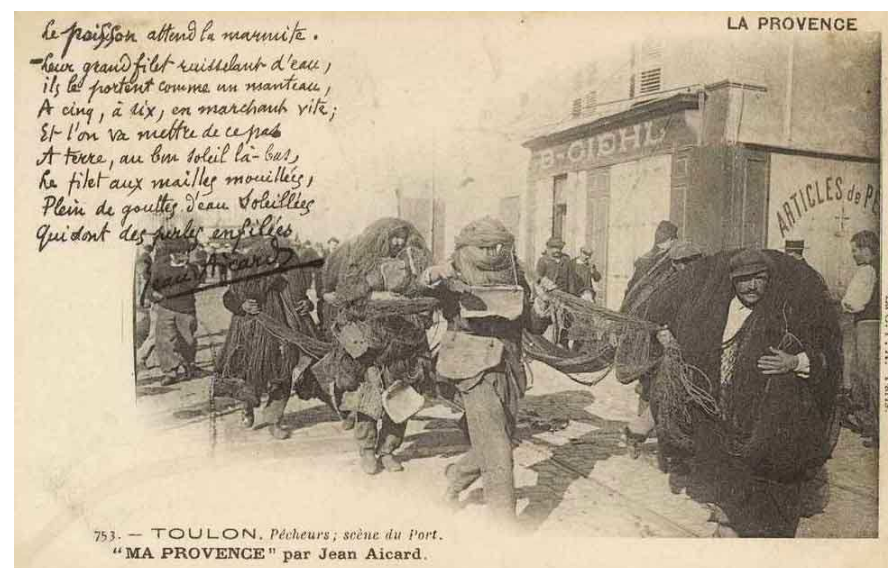
En rade

Des coteaux verdoyants sont tout autour de nous.
Saint-Mandrier s'étend sur l'arrière, presque île
Qui ferme notre rade et la fait si tranquille
Qu'on dirait un grand lac de plaisance, un étang.

Ici, voyez, dans l'eau, le quai riant se mire.

N° 753. – Toulon, pêcheurs, scène du port. *Ma Provence*
par Jean Aicard.

Le poisson attend la marmite.
Leur grand filet ruisselant d'eau,



Ils le portent comme un manteau,
 À cinq, à six, en marchant vite ;
 Et l'on va mettre de ce pas
 À terre, au bon soleil là-bas,
 Le filet aux mailles mouillées,
 Plein de gouttes d'eau soleillées
 Qui sont des perles enfilées.

N° 754. – Toulon, les quais. *Ma Provence* par Jean Aicard.

Les maisons des bords de la mer
 Respirent le bon vent amer
 À toutes fenêtres ouvertes ;
 Et, regardant de tous leurs yeux
 La mer immense, les grands cieux,
 Le ciel vide, les eaux désertes,
 Elles portent envie aux bateaux, — ces maisons
 Qui visitent les horizons.



N° 755. – Toulon, le quai et le port. *Poèmes de Provence*
 de Jean Aicard.

Ici, voyez, dans l'eau le quai riant se mire ;
 Les mouettes y font des rides en passant ;
 De fins bateaux, d'ici, de là, s'en vont glissant ;
 On en voit, bord à quai, l'un contre l'autre, en foule,
 Dressant leurs mâts bercés d'une petite houle.

N° 756. – Toulon, maison des cariatides. *Poèmes de Provence*
 de Jean Aicard.

C'est sur ce quai charmant, rayé de briques roses,
 Que se tordent, sculptés en de puissantes poses,
 Soutenant un balcon massif, scellés au mur,
 Les atlas de Puget, la face vers l'azur.

N° 757. – Toulon, sur le quai. *Ma Provence* par Jean Aicard.

Ma chère ville de Toulon,
 Tu n'es pas grande – mais jolie.
 Ton quai trop étroit n'est pas long
 Mais il est, sous le soleil blond,
 Si charmant que nul ne l'oublie.
 Nos vieux, t'aimant à la folie,
 Disaient, en leur langue jolie :
 « Qui s'éloigne de Toulon,
 « S'éloigne de la raison ! »

N° 758. – Toulon, la grosse tour. *Ma Provence* par Jean Aicard.

La vieille *Grosse Tour*, sentinelle inutile,
 Songe au combat du *Romulus*.

N° 759. – Toulon, l'entrée du port. *Poèmes de Provence*
de Jean Aicard.

Nous voici dans l'étroite ouverture du port,
Que l'on pourrait barrer en coulant un navire !

N° 760. – Toulon, en baleinière. *Poèmes de Provence*
de Jean Aicard.

« Souquez un peu ! » — La baleinière
File sur l'eau, dans la lumière.
Au bout des avirons levés
L'eau ruisselle en gouttes de pluie...
Dans le vieux port la mer s'ennuie,
À ne voir que les arrivés
Des voyages en vain rêvés.

N° 761. – Toulon, marins regagnant un cuirassé.
Poèmes de Provence de Jean Aicard.

On arme le canot. Un officier dit : « Pousse. »
On file, on passe auprès des coffres verts de mousse,
Sous les flancs imposants des vaisseaux de haut bord.

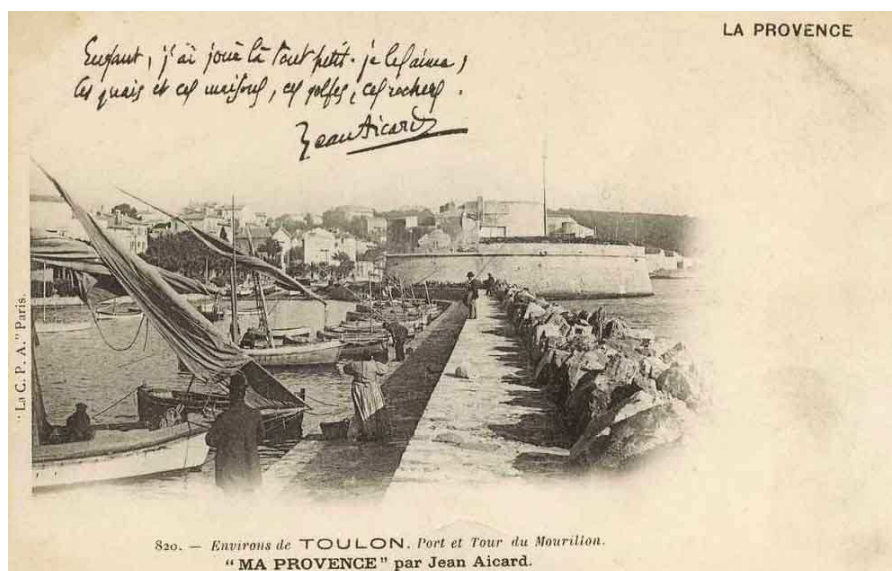
N° 820. – Environs de Toulon, port et tour du Mourillon.
Ma Provence, par Jean Aicard.

Enfant, j'ai joué là tout petit. Je les aime,
Ces quais et ces maisons, ces golfes, ces rochers.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Jean Aicard :

- *Mes vers d'enfant*, Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, pièce n° 301. Cahier d'écolier de 64 pages où l'auteur a copié, dans un ordre essentiellement chronologique, des poèmes et articles publiés jusqu'en 1879.
- *Flux et Reflux*, Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, registre Ms 224, 180 pages. Beau registre folioté, regroupant quatre-vingt-huit poèmes composés en 1865 et 1866, joliment mis au net.
- *Poèmes et contes divers*, Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, chemise n° 397. Vrac de poèmes généralement mis au net, essentiellement de la période 1864-1869.
- *Poésies à ma douce mère*, Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, registre n° 327. Registre noir oblong, non folioté (60 pages) ; poèmes des années



- 1861-1862, d'abord joliment mis au net, puis revus, corrigés, raturés voire annulés jusqu'à devenir illisibles.
- *Aimer-Penser*, Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32. Beau registre non folioté, composé pour Jacqueline avec des poèmes des années 1864-1870 parfaitement mis au net.
 - *Poèmes de Provence*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, décembre 1873, in-8°, 182 pages.
 - *Maurin des Maures*, Bordeaux, éditions Aubéron, 2001, in-16, 410 pages.

LA CULTURE EN OULLIÈRES

Dominique AMANN

Au XIX^e siècle, en Provence, comme dans la plupart des régions de France, le vin était, avec l'eau, la boisson la plus consommée : il accompagnait le repas, réconfortait le travailleur et réjouissait les buveurs dans les tavernes. Aussi les vignobles étaient-ils nombreux, notamment dans le Var, région essentiellement agricole où le climat facilitait la culture des vignes. Les grands domaines des riches propriétaires s'attachaient à fabriquer rationnellement des vins de qualité tandis que les petits paysans produisaient de manière plus routinière, principalement pour leur consommation personnelle et, accessoirement, pour le commerce local.

Dans ses poèmes, Jean Aicard a maintes fois célébré la vigne et le vin :

La serpe va et vient. Parfois l'un d'eux se dresse,
Appelle, et dans sa main, prétexte à la paresse,
On admire un moment, lourde et pareille à l'or,
Une grappe où le pampre en festons tremble encor,
Fruit rare et mieux venu qui se garde ou se mange.
.....
La serpe va et vient. L'année est bonne : on rit.
Le soleil fait le vin, qui fait content l'esprit :

Merci soleil ! On chante, on s'appelle, on babille¹.

Ou bien :

Septembre. Au jour naissant. Vendange chez Noré.
Mourvèdre, tibourin, raisin noir et doré,
Olivette et claret, pisse-vin, pis-de-chèvres,
Blanc muscat que le plus dégoûté porte aux lèvres,
Tout tombe sous la serpe et déborde aux paniers.
La charrette cent fois, défonçant les sentiers,
Emporte le trésor de cinquante cornues.

.....
La charrette au pas lourd, de canestelles pleine
Se plaignait du gros poids en traversant la plaine,
Et s'arrêtait au bas du coteau. — Là, des gens,
Allant, venant sans fin, chargeant et déchargeant,
Portant les hauts paniers d'une marche qui penche,
Le coussin à l'épaule, une main sur la hanche,
Et par-dessus la tête arrondissant un bras,
Gravissaient les sentiers rocaillieux d'un bon pas,
Puis, là-haut, ils versaient banastes et cornues
Dans la cuve où Noré dansait, les jambes nues,
Se tenant d'une main à la corde, — en travers
Des poutres du plafond pleines de trous de vers.
Et parfois un porteur : « Est-il content ! il danse !
... En as-tu trop ? » — « Jamais ! — Envoyez l'abondance² !

¹. AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1973, in-16, 182 pages ; poème « La Moustouire », pages 65-67.

². AICARD (Jean), *Miette et Noré*, Paris, G. Charpentier éditeur, 1880, in-16, 406 pages ; deuxième partie, chant I^{er} « Le Museau de vendange », pages 129-138.

Les cultures traditionnelles des paysans étaient soumises à tous les aléas. La récolte était irrégulière en qualité et quantité, mais la sagesse populaire s'accommodait facilement de ces vicissitudes :

Le pampre çà et là rougit et même tombe.
Mais quoi ! s'il ne pleut point, qu'y faire cependant !
Le vin sera meilleur s'il est moins abondant³ !

Maurin, joyeux compère *galégeaïré*, ne dédaignait point ce cadeau de la Nature et il avait soin de toujours garnir son carnier d'un litre de vin et d'une gourde d'eau-de-vie.

En Provence — et notamment dans le Var — la viticulture avait ses traditions locales, dictées par le climat et les sols : sa particularité la plus remarquable était celle des *oullières*.

1. Sémantique

On rechercherait en vain le mot « oullière » dans les dictionnaires anciens de la langue française : la langue médiévale semble le méconnaître⁴ ; les grands ouvrages lexicographiques des XVII^e et XVIII^e siècles l'ignorent, tout comme l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Et le *Dictionnaire de l'Académie française* ne l'inclut dans aucune de ses neuf éditions.

Il n'apparaît que dans les grands dictionnaires de la seconde moitié du XIX^e siècle, qui lui consacrent généralement une courte notice :

³. AICARD (Jean), *Miette et Noré*, *op. cit.*, deuxième partie, chant I^{er} « Le Museau de vendange », page 131.

⁴. Du moins ne le trouve-t-on pas dans GODEFROY (Frédéric), *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, ni dans HUGUET (Edmond), *Dictionnaire de la langue française du XVI^e siècle*.

« OULLIÈRE. s. f. Agric. Allée qui se trouve entre les rangs de vigne, et qui est cultivée en céréales, en légumes, etc., etc. ⁵ »

« OULLIÈRE s. f. (ou-liè-re). Agric. Allée qui se trouve entre les rangs de vignes, en Provence, et qui est ordinairement consacrée à diverses cultures : *Le trajet direct de la station d'Ollioules et de Saint-Nazaire à celle de La Seyne se fait à travers de riches plaines zébrées d'ouillères de vignes et de blés.* (A. Meyer.) ⁶ »

« OUIILLÈRE ou OULLIÈRE (ou-llè-r', *ll* mouillées), s. f. Terme d'agriculture. Allée comprise entre les rangs des ceps de vignes. On ne peut oublier non plus... les ouillères de la Basse-Provence..., HEUZÉ, *la France agricole*, p. 7. Les oliviers n'occupent pas toujours seuls les terrains dans lesquels ils végètent ; le plus ordinairement ils sont plantés dans les champs où il existe des vignes en plein ou en ouillière, ID. *ib. carte* n° 27. Arboriculture fruitière : vignes en plein et en ouillères, olivier, amandier, *Programme de l'École d'agriculture de Montpellier et Journ. offic.* 6 mai 1874. ⁷ »

Et, à leur suite, on le retrouve dans les dictionnaires contemporains :

« OUIILLÈRE, subst. fém. AGRIC. Allée séparant deux ou plusieurs rangées de ceps de vigne, généralement plantée d'autres cultures ⁸. »

⁵. BESCHERELLE (aîné), *Dictionnaire national ou Dictionnaire universel de la langue française*, Paris, Garnier frères éditeurs, 1856, tome II, quatrième édition, page 728, 2^e colonne.

⁶. LAROUSSE (Pierre), *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, 1863-1876, tome 11, page 1574, colonne 3.

⁷. LITTRÉ (Émile), *Dictionnaire de la langue française*, Paris, L. Hachette, 1863-1877, cinq volumes in-folio avec les suppléments.

⁸. *Trésor de la langue française*, volume 12, Paris, Gallimard, 1986, page 711, colonne 2.

« OUIILLÈRE, OUIILLIÈRE ou OULLIÈRE n. f. (de l'anc. fr. *ouiller*, creuser). AGRIC. Espace laissé entre des rangées de ceps et affecté à d'autres cultures ⁹. »

« ouillère, ouillière ou oullière n. f. □ Agric. *Vigne en ouillère*, dans laquelle les ceps sont disposés en lignes parallèles espacées, avec des cultures intercalaires. □ *Une ouillère* : intervalle, petite allée entre les ceps ¹⁰. »

Les dictionnaires régionaux sont également instructifs. Sauveur-André Pellas l'atteste au début du XVIII^e siècle ¹¹ ; on le retrouve, un siècle plus tard chez Avril ¹².

Les mots français « ouillière, ouillère, oulière, oullière » ne sont que l'adaptation dans notre langue du languedocien *ouliera* ¹³ – provençal *ouliero* – attesté par Honnorat comme décrivant également un « espace de terre entre deux allées de vignes ¹⁴ ». Toutefois, aucune des étymologies données par les lexicographes

⁹. *Le Petit Larousse illustré*, Paris, Larousse, 1995, in-8°, 1784 pages ; page 729, colonne 2.

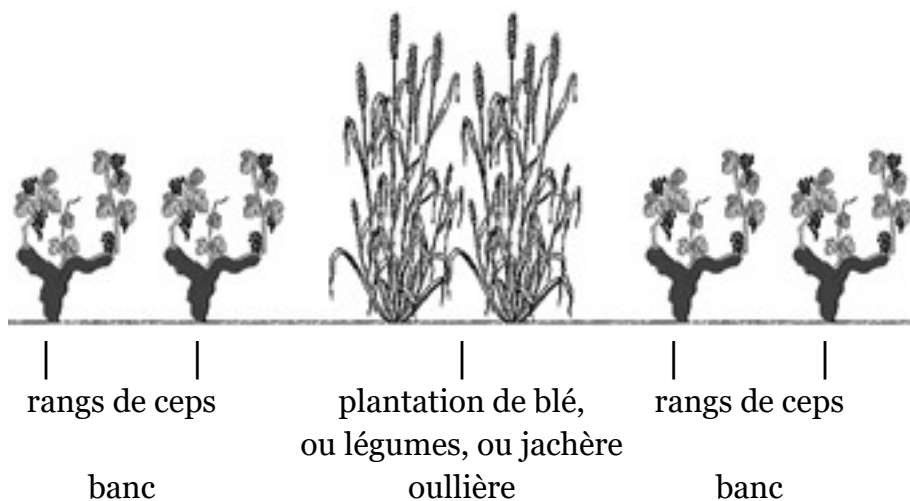
¹⁰. Le CD-Rom du Petit Robert – version électronique du Nouveau Petit Robert – dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, version 2.1, 2001.

¹¹. PELLAS (Sauveur-André), *Dictionnaire provençal et français dans lequel on trouvera les mots provençaux & quelques phrases & proverbes expliqués en français*, Avignon, François-Sébastien Offray, 1723, grand in-8°. Page 223, colonne 2 : « Vigno a ouliero. Il n'y en a point en France. »

¹². AVRIL (Joseph-Toussaint), *Dictionnaire provençal-français*, Apt, Édouard Cartier, 1839, in-8°, x-482-152 pages. Page 311, colonne 2 : « OOUILLÈRO. s. f. Terme d'agriculture. Houillère. Allée. Espace de terre labourable entre deux allées de vignes. »

¹³. Honnorat, dans son *Dictionnaire* (voir note suivante), indique les variantes *ouliera*, *oriera*, *ouriera* ; et les synonymes *mejan*, *solca*, *faissa*.

¹⁴. HONNORAT (Simon-Jude), *Dictionnaire provençal-français ou Dictionnaire de la langue d'oc ancienne et moderne*, Digne, Repos imprimeur-libraire-éditeur, 1846-1847, in-folio, 1420 pages ; volume III, page 757, colonne 3.



français ou provinciaux n'est véritablement convaincante, surtout en raison de la pluralité et de la polysémie des étymons qui pourraient être retenus.

D'après ces premières définitions, les oullières sont les bandes de terrain laissées entre les rangées de ceps. Dans les « vignes en plein », les rangées de ceps sont disposées aussi serrées que possible et les espaces ménagés entre elles ne sont utilisés que pour le passage des hommes et des bêtes venant y travailler. Dans les « vignes en oullières », les rangées sont, au contraire, bien espacées, de façon à abriter d'autres cultures, intercalées entre les files de ceps : céréales, légumes, oliviers, amandiers, etc.

2. La viticulture provençale

Au XVIII^e siècle

La culture de la vigne, traditionnelle en Provence depuis son introduction par les Romains aux premiers siècles de notre ère,

a toujours constitué une activité agricole importante au sein de l'économie rurale.

La culture en oullières constitue une technique d'utilisation du sol agricole ancienne et particulière à la Provence : Pellas l'atteste déjà en 1723, en citant l'expression *vigno a ouliero* c'est-à-dire « vigne en oullière » et précise même « Il n'y en a point France », confirmant la spécificité méditerranéenne de cette pratique agricole.

L'agronome provençal Sinety donne, au tout début du XIX^e siècle, les raisons qui ont conduit, au siècle précédent, à l'adoption de ce mode de culture :

« Cette disposition de culture en planches, ou oullières alternatives de blé et de vignes, n'a point été établie généralement pour l'agrément d'une symétrie qui flatte l'œil ; mais elle est nécessitée par l'aridité du sol, qui n'est pas assez abondant en substances nutritives, pour féconder les plantations en masse. Les oullières de blé ne séparent deux oullières de vignes, que pour donner aux racines des ceps un plus grand espace de terrain, où elles puissent se nourrir ; pour faciliter les cultures, et pour donner plus de profondeur aux guérets sans endommager le pied des vignes. La culture du blé n'est que subsidiaire, pour mettre à profit ce terrain d'intervalle ; et il n'est pas douteux que les vignes seraient plus fécondes, si on ne semait pas les oullières de blé ; et si les guérets étaient seuls réservés à nourrir les vignes ; car il est reconnu, que plus les blés sont beaux, plus la vigne est épuisée. Il faut donc s'appliquer principalement à féconder la vigne, par les engrais qui lui sont favorables, et qui nourriront également le blé¹⁵. »

¹⁵. SINETY (André-Louis-Esprit, comte de), *L'Agriculteur du Midi, ou traité d'agriculture, propre aux départemens méridionaux*, tome I, Marseille, Jean Mossy, an II (1803), in-16, XLVIII-262 pages ; le texte cité est pris aux pages 82-83.

Au début du XIX^e siècle

Le perfectionnement de la viticulture provençale a fait l'objet de soins constants de la part des riches propriétaires aussi bien que des esprits éclairés, notamment dans les sociétés savantes du XIX^e siècle, toutes animées d'un bel idéal philanthropique et recherchant le progrès des sciences et techniques en vue de l'amélioration des conditions de vie du peuple.

Le très intéressant *Mémoire*¹⁶ de J.-A.-F. Guérin sur la viticulture dans la région de Marseille est fort instructif quant aux pratiques du début du XIX^e siècle. L'auteur, lui-même propriétaire, y expose à ses concitoyens les principes d'une agriculture raisonnée, fruit de son art mais aussi de ses recherches et expériences. Compte tenu des conditions particulières de cette culture en basse Provence — chaleur, sécheresse, nature des sols — l'auteur résume ainsi les rudiments de la pratique :

« On ne craint pas de placer les vignes dans des plaines très fertiles, et de les espacer assez pour qu'elles acquièrent de la vigueur. On les rend par là très-productives et d'une longue durée, en même temps qu'on se ménage la faculté de semer du blé dans les intervalles. On les tient basses pour assurer et hâter la maturité des fruits, par la réverbération des chaumes et d'un sol naturellement sec, qui fait l'office d'un espalier, ainsi que pour les mettre en état d'échapper, sans soutien étranger, aux ravages du vent. Pour mieux atteindre à ce but, on les taille court : la sève, toujours trop disposée à s'élancer, est ainsi con-

¹⁶. GUÉRIN (J.-A.-F.), « Mémoire sur l'art de faire et de conserver les vins de Provence, couronné par l'Académie de Marseille, dans sa séance du 23 août 1807 », *Mémoires publiés par l'Académie de Marseille*, tome sixième, Marseille, de l'imprimerie de Joseph-François Achard, 1810, pages 116-250.

tenue et forcée de s'arrêter dans le pied, de le nourrir et de lui donner beaucoup de corps ; la vigne, ménagée et bornée dans sa fécondité, vit plus longtemps et donne des fruits plus parfaits que si on lui laissait produire, par une taille longue, des raisins plus abondants, mais de moins bonne qualité, et qui l'épuiseraient bientôt. Sa culture est rendue plus économique, par la faculté de la donner en partie avec la charrue et par la suppression des échelas ; tandis que la récolte du blé, en satisfaisant aux premiers et plus pressants besoins du cultivateur, le rassure contre les chances du commerce, les accidents et les intempéries qui peuvent rendre le produit du vin insuffisant¹⁷. »

et son texte définit bien les préoccupations des cultivateurs de ce temps : ménager la plante en réduisant sa productivité pour allonger sa durée de vie ; espacer les rangées pour que les ceps trouvent une nourriture suffisante et acquièrent de la vigueur ; enfin, effectuer une taille basse et courte qui 1^o hâte la maturation des fruits, 2^o les fait profiter de la chaleur réverbérée par le sol et les chaumes, 3^o les protège des ravages du vent, 4^o donne plus de force aux pieds et de qualité aux raisins.

Ce mode de culture offrait alors deux avantages : 1^o la taille basse et courte dispensait le paysan d'établir des treilles ou de planter des échelas pour soutenir les plants ; 2^o les oullières ménagées entre les rangées pouvaient être utilisées pour planter du blé ; et cette seconde culture, dans le même champ, était une belle aubaine :

— elle permettait une meilleure utilisation du sol, surtout pour les paysans ne possédant que de petites parcelles juste suffisantes pour assurer leur autarcie ;

¹⁷. GUÉRIN (J.-A.-F.), « Mémoire sur l'art de faire et de conserver les vins de Provence », *op. cit.*, première partie « Du choix, de la plantation et de la culture des vignes », pages 123-124.

- elle facilitait le travail en permettant d'utiliser la charrue ;
- le blé se transformait en farine pour la confection du pain, qui, à cette époque, constituait environ 50 % de l'alimentation humaine ; et sa paille était bien utile pour confectionner les litières dans les écuries et les étables ;
- enfin, la vente de blé pouvait parfois compenser une moindre récolte de raisins ou les aléas du commerce du vin.

Quant à l'aménagement de son champ, le paysan devait faire preuve de sagesse et respecter la Nature : planter des rangées de ceps bien serrées n'augmente pas la récolte des raisins, car ce n'est pas le nombre de ceps qui garantit la productivité d'une parcelle, mais leur vigueur ; par ailleurs, planter deux cultures différentes dans le même champ, pour l'exploiter de manière plus intensive, peut conduire à son épuisement plus rapide.

Aussi, les oullières étaient-elles disposées différemment selon la nature du sol : dans les terres fertiles, il était d'usage de regrouper les rangées de ceps par deux, voire trois, peu espacées, formant un *banc* et de séparer deux bancs par une oullière bien large, plus facile à travailler et donnant des récoltes plus abondantes ; dans les terres moins fertiles, il fallait espacer davantage les rangées de ceps, limiter les bancs à deux rangées et faire pousser des blés médiocres n'épuisant pas le sous-sol.

On notera que Guérin déconseillait l'usage d'alterner une seule rangée de ceps avec une oullière, surtout dans des terres riches car cette disposition permettait d'épandre davantage de fumier et de laisser aux racines plus de ressources naturelles : le raisin était plus abondant... mais de moindre qualité et cette production forcée était de nature à épuiser plus rapidement les plants.

Au vu de ces éléments, Guérin suggère, dans les terrains élevés ou les plaines ouvertes, des bancs de deux rangées espacées de quatre pans¹⁸, et des oullières de quinze ou seize pans pour les terres excellentes, de dix-huit pans pour des terres de qualité moyenne et de vingt à vingt-deux pans pour les terres de la moindre qualité. Quant aux bas-fonds humides, mais fertiles, où les raisins seront de piètre qualité et menacés par le gel ou la pourriture, des bancs de trois files et de grandes oullières de trente pans privilégieront la récolte du blé.

Et pour la culture des oullières, Guérin rappelle les précautions d'usage : ne pas les labourer trop profondément, pour ne pas couper les racines des ceps ; ne pas fumer excessivement, pour éviter les productions forcées ; laisser la terre se régénérer en pratiquant, par exemple, l'assolement triennal, une même oullière étant plantée en grains la première année, en légumes la seconde et laissée en jachère la troisième ; planter à au moins deux pans de la vigne ; faire plusieurs labours au printemps et ne plus rentrer dans la parcelle jusqu'à la vendange faite, afin de ne pas gâter les raisins à récolter.

Il est bien évident que le paysan qui respectait ces contraintes admettait d'amenuiser, à la fois en qualité et en quantité, les récoltes de ces cultures alternées, au profit du raisin.

Enfin, quant aux arbres que certains mélangeaient avec les vignes, Guérin suggère de les exclure par principe... tout en admettant quelques exceptions :

- entourer une vigne d'un cordon d'oliviers ;
- couper une très longue vigne par une rangée d'un ou deux de ces mêmes arbres ;

¹⁸. Le « pan » est le huitième de la « canne ». Toutes ces unités de mesure de l'Ancien Régime étaient variables selon les régions, voire même au sein de chaque région ! La canne de Marseille étant d'une longueur d'environ 2 m, le pan vaut alors 0,25 m.

— si la terre est riche et le climat bienfaisant, planter les vignes sur une seule file ; alterner une rangée de cephs et une rangée d'arbres fruitiers, plantés dans une oullière bien large ; veiller à ce que ces rangées parallèles soient disposées dans un axe est-ouest, afin que le feuillage des arbres, 1° en réfléchissant les rayons solaires ne brûle point les vignes placées au midi, et 2° ne recouvre pas de son ombre les vignes placées au nord.

En conclusion, Guérin rappelle, en ce début du XIX^e siècle, que, tout avantageux que soit le système des oullières, il ne faut pas oublier que, dans une vigne, le vin est le produit le plus essentiel et que le blé ou les autres cultures alternées restent des accessoires destinées à procurer un complément de récoltes ou de ressources. Son article est donc une invitation à une viticulture équilibrée, avant tout respectueuse de la Nature mais ne méconnaissant ni les réalités économiques ni les besoins alimentaires de la population.

Au milieu du XIX^e siècle

Un rapport et un mémoire de la Société de statistique de Marseille évoquent des pratiques identiques au milieu du siècle :

« Un hectare de terre planté d'après l'ancien système par bandes ou oullières, peut se diviser ainsi qu'il suit : en admettant 3 mètres de largeur pour l'oullière ou intervalle qui sépare les deux rangées de vignes désignées sous le nom d'hautains, dans la superficie d'un hectare il y aura 25 oullières et 25 hautains, ayant les uns et les autres 100 m de longueur. Il est d'usage d'ensemencer chaque année en blé la moitié des oullières ; quant à l'autre moitié, les uns l'ensemencent, en totalité, en

légumes ou pommes de terre, les autres la laissent en jachère [...] ¹⁹. »

« Dans l'arrondissement de Marseille, la vigne est plantée tantôt sur deux rangs, d'après la méthode ancienne, et qu'on appelle autains ou bancs. Les rangs parallèles entr'eux sont espacés de 1 mètre 25 cent. et les cephs du même rang, de 0,75 centimètres l'un de l'autre. Les bancs laissent entr'eux une lisière de terrains appelée oullière ou solque, large de 2 mètres 50 à 3 mètres, qui se cultive à la bêche et que l'on sème alternativement de blé et de légumes ou grains gossiers. Un quart ou un tiers reste habituellement en repos. Des propriétaires pratiquent un roulement triennal, une oullière en blé, une en légume et une en jachère ²⁰. »

On retrouve les mêmes indications dans le célèbre *Cours* de Gasparin :

« En Provence, on divise un champ par bandes de 2^m,50 à 8 mètres de largeur, selon les usages du pays. Ces bandes prennent le nom d'*oullières*, sont séparées entre elles par deux, rarement par trois rangs de vignes, dont les plants sont espacés l'un de l'autre à un mètre dans chaque rang. Les oullières sont cultivées alternativement en blé et légumes, et bien fumées. Les vignes profitent des engrais et des cultures. Tous les tra-

¹⁹. BARTHELEMY, « Rapport, au nom de la commission d'agriculture, sur les produits des céréales, en 1840 », *Répertoire des travaux de la Société de statistique de Marseille*, tome quatrième, Marseille, imprimerie de Carnaud fils, 1840, pages 459-479 ; le texte cité se trouve à la page 474.

²⁰. NÉGREL-FERAUD, « Mémoire sur la topographie agricole du département des Bouches-du-Rhône », *Répertoire des travaux de la Société de statistique de Marseille*, tome seizième, Marseille, Vial imprimeur, 1853, pages 33-82 ; le texte cité se trouve à la page 70.

vaux se font à la main, et le produit de ce genre mixte de culture est très considérable. On pense que les récoltes de blé et de légumes n'en souffrent pas, et la récolte des vignes ainsi conduite s'élève beaucoup au delà de celle d'un égal nombre de plantes cultivées en massif²¹. »

Les académiciens varois, tout aussi empressés de faire profiter leurs concitoyens de leurs lumières et de propager une agriculture plus raisonnée, se sont également intéressés à la culture de la vigne et à son amélioration²².

Dans un long article publié en 1840²³, Jean-Baptiste André Pellicot constate des pratiques analogues dans la région toulonnaise :

« Examinons attentivement ceci : la température du département du Var et celle des Bouches-du-Rhône permettent, dans presque toute leur étendue, la culture de la vigne ; cette culture est la plus productive et la plus générale, tandis que celle de l'olivier est réduite à une zone qui, dans quelques endroits de la Provence, et surtout dans les Bouches-du-Rhône, s'éloigne

²¹. GASPARIN (Adrien de), *Cours d'agriculture*, six volumes in-8°. Tome III, Paris, à la librairie agricole de la maison rustique, 1848, 812 pages ; le texte cité se trouve dans la section « Agriculture », première partie « De la culture », chapitre VIII « Transplantation des plantes vivaces et des arbres », pages 512-513.

²². La « Société des sciences, belles-lettres et arts du département du Var, séant à Toulon » organisa, en 1835, un concours sur le thème de la viticulture : trois mémoires furent reçus, admettant tous le principe de la culture de la vigne en oullières (cf. *Bulletin trimestriel de la Société des sciences, belles-lettres et arts du département du Var, séant à Toulon*, troisième année, nos 2, 3 et 4. Toulon, imprimerie de Bellue, dirigée par A. Baume, 1835, pages 223-249). — Par ailleurs, cette société académique avait décidé qu'un *Manuel pour le vigneron du Var* serait composé par une commission choisie dans son sein. L'ouvrage était bien avancé lorsqu'il y eut des contestations

peu de la mer. Dans ces deux départements, la vigne est plantée par rangs doubles ou simples, séparés par des espaces de trois à quatre mètres, quelquefois même davantage, qui selon les diverses localités reçoivent les noms : d'oullieros, sooucos, faïssos, meilhans. Cet espace, au moyen des travaux qu'on y exécute et qui consistent à y enfouir du fumier à la bêche et quelquefois à la charrue, suivant les cantons, porte du blé en alternant une année du côté de la vigne, l'année suivante de l'autre côté, en ayant soin de labourer avec l'araire du pays, à plusieurs reprises avant de le faire à la bêche, la partie qui doit porter le blé l'année suivante, y faisant trop souvent même des légumes. Voilà à peu de choses près, la méthode suivie dans les vignobles qui occupent la plus grande partie de notre arrondissement. Dans quelques parties, les oliviers sont mêlés avec la vigne, il n'y a guères que le penchant des montagnes et dans les terrains graveleux et rocailleux où il règne presque exclusivement²⁴. »

Et quant à cette spécificité de la viticulture provençale, Pellicot la trouve justifiée, au moins dans la partie méditerranéenne, en raison du climat : « La température de la Provence n'est pas

sur certains procédés de la part de personnes extérieures à la société : les points litigieux concernaient justement les oullières et les cultures que l'on pouvait y pratiquer (*Bulletin trimestriel de la Société des sciences, belles-lettres et arts du département du Var, séant à Toulon*, cinquième année, n° 2. Toulon, imprimerie de Bellue, dirigée par A. Baume, 1837, pages 1-47).

²³. PELLICOT (Jean-Baptiste André, le fils), « De la Culture telle qu'elle existe aux environs de Toulon, ainsi que sur la plus grande partie du littoral de la Provence, et de quelques améliorations possibles », *Bulletin trimestriel de la Société des sciences, belles-lettres et arts du département du Var, séant à Toulon*, huitième année, nos 3 et 4, Toulon, imprimerie de A. Baume, fils aîné, 1840, pages 266-285.

²⁴. PELLICOT (Jean-Baptiste André, le fils), « De la Culture telle qu'elle existe aux environs de Toulon », *op. cit.*, pages 266-267.

seulement chaude, elle est sèche, il y pleut rarement en été, surtout le long du littoral ; l'air y est alors sans fraîcheur et les nuits sans rosée, la terre étant altérée à sa surface et en outre profondément desséchée, il est nécessaire à l'existence de la vigne qu'elle y pousse ses racines dans un terrain profond et étendu²⁵. » Il trouve un autre argument dans le fait que les champs varois sont souvent très divisés et que peu de fermes « seraient assez considérables pour consacrer un tiers ou moitié de leur étendue en prairies artificielles et terres arables pour l'entretien des bestiaux ou bêtes de somme, en admettant que le reste fût en vignobles²⁶ ».

En sa double qualité de propriétaire et agronome, soucieux à la fois de rentabilité mais aussi « d'agriculture perfectionnée », Pellicot, tout en prenant parti pour la culture des vignes en oullières et non en plein dans la région toulonnaise, propose diverses améliorations :

1° planter les vignes sur deux rangs, « lesquels seront à 1 mètre 50 centimètres de distance l'un de l'autre, tandis que dans la longueur de chaque ligne les vignes seront placées à 75 centimètres l'une de l'autre, de cette manière la charrue pourra passer et cultiver le terrain entre deux, ce qui diminuera le prix du travail²⁷ » ;

2° remplacer bêches et pioches par des labours à la charrue qui, pénétrant moins profondément en terre, ne détériore pas les racines des ceps ; avec la considération supplémentaire que ces travaux, étant plus faciles et exécutés par un animal, coûtent bien moins cher aux propriétaires ;

²⁵. PELLICOT (Jean-Baptiste André, le fils), « De la Culture telle qu'elle existe aux environs de Toulon », *op. cit.*, page 267.

²⁶. PELLICOT (Jean-Baptiste André, le fils), « De la Culture telle qu'elle existe aux environs de Toulon », *op. cit.*, page 268.

²⁷. PELLICOT (Jean-Baptiste André, le fils), « De la Culture telle qu'elle existe aux environs de Toulon », *op. cit.*, page 282.

3° laisser, chaque année, une oullière sur deux en jachère afin de ne pas épuiser le sous-sol ;

4° varier les cultures dans les oullières : « qu'on fasse dans les vignes vieilles et les carrés des vesces, du pasquier, du trèfle incarnat, du seigle, des ers, des lupins, des turneps, des betteraves, etc. qu'on fasse enfin des fourrages herbes et des fourrages racines, choisissant toujours de préférence ceux qui réussissent dans les alentours²⁸ » ;

5° pratiquer un assolement de sept années avant de replanter un terrain en vignobles.

3. Les oullières chez Jean Aicard

Le thème des « oullières » apparaît à au moins trois reprises dans l'œuvre de Jean Aicard.

On le trouve tout d'abord dans le délicieux récit *Jacqueline* qui évoque la vie d'une famille de paysans à La Garde, près de Toulon (Var) : « Maître Brun, devant la bastide, la charrue en main, labourait une dernière fois, entre les vignes quelques faïsses où le blé n'était pas semé encore²⁹. »

Puis dans *Miette et Noré* où le poème « Les Oullières³⁰ » sert de prélude au chant VI, « La Moisson » :

Les Oullières PRÉLUDE

²⁸. PELLICOT (Jean-Baptiste André, le fils), « De la Culture telle qu'elle existe aux environs de Toulon », *op. cit.*, page 276.

²⁹. AICARD (Jean), *Jacqueline*, manuscrit autographe inédit, daté « septembre 1867 », collection particulière, chapitre III, folio 18.

³⁰. AICARD (Jean), *Miette et Noré*, Paris, G. Charpentier éditeur, 1880, in-18, 408 pages, pages 91-92.

Le blé sec vibre aux moindres brises ;
L'olivier met sur les moissons,
Çà et là, des ronds d'ombres grises
Aussi chaudes que des rayons.

Nos coteaux pierreux où s'étage
La vigne au flanc disjoint des murs,
Sont des escaliers de feuillage
Et des cascades de blés mûrs !

Dans les plaines, par longues lignes,
Les beaux blés, ruisseaux d'or vivant,
Serrés entre le vert des vignes,
S'en viennent à nous – du levant.

Et toujours droites, continues,
Les oullières, belles à voir,
Ressemblent à des avenues
Pleines de merveille et d'espoir !

Là, – vin et pain, – la vie entière,
Bien avant la cuve et le four,
N'étant encore que lumière,
Coule, belle comme le jour.

Et sur la terre basse ou haute,
Ici, là-bas, toujours, encor,
Cent ruisseaux pareils, côte à côte,
Roulent vers nous la vie et l'or ;

Et les pampres marquent les rives
De ces torrents de blé vermeil

Dont chaque jour les sources vives
S'ouvrent là-haut, – dans le soleil !

Enfin, Jean Aicard évoque à nouveau les oullières dans le chapitre V de *Maurin des Maures* :

« Avant tout, l'homme du Midi aime le *far-niente*. Quand le phylloxera détruisit ses vignes, le paysan provençal se trouva fort ennuyé, mais il ne fut vraiment désolé que lorsque, ayant remplacé les vieilles souches françaises par le cep américain, il fut obligé de le cultiver avec des soins spéciaux ignorés de lui jusque-là et vraiment trop compliqués.

Depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à cette époque, la culture de la vigne sur tout le territoire du Var avait été facile. On laissait les pampres traîner à terre. Dans les « oullières », très larges entre les raies de vignes, on semait du blé, après un labour superficiel. La moisson était maigre dans ces oullières, au pied des vieux oliviers ; n'importe. C'était un heureux temps puisqu'on avait sous les yeux, dans le même champ, tout ce qu'il faut pour vivre : le pain, et le vin, et l'huile, produits essentiels, simples, tous nommés dans l'Évangile.

« On *acanaît* : on battait l'olivier à coups de roseaux, en novembre, pour en faire tomber le fruit sur les *linçouras*. On moissonnait à la faucille, en juin. On vendangeait en septembre. Le reste du temps, le paysan, assis sur sa porte, regardait pousser l'olivier, la vigne et le blé. Cette contemplation était sa principale besogne ; il rêvait, et le soir il chantait ou contait des gandoises à sa famille. Oui, c'était le bon temps.

« Le soleil quand même dorait la grappe enfouie sous les pampres. L'échalas était méprisé : on prétendait que, sur échalas, la vigne serait détruite par les coups de mistral. Notre bonne vigne antique avait des allures de lambrusque ; l'épi

était grêle ; l'olive venait quand il plaisait à Dieu. Cela suffisait à une race de cigales.

« Le plant américain a bien changé les conditions de la vie chez nous ! Le Provençal a consenti à s'appeler *viticulteur* ; on a arraché l'olivier (nos paysans regrettent à cette heure ce massacre absurde) ; il a fallu que chaque cep ait son tuteur : et entre les pieds de vigne trop rapprochés il n'y a plus eu de place pour le blé. Le paysan aujourd'hui travaille plus qu'autrefois ; il a des rêves de bourgeois parce qu'il a appris à lire ; il trouve que la terre ne donne plus assez ; il déserte les champs pour la ville et beaucoup vont follement souffrir, ouvriers d'un arsenal ou d'une usine, dans des galetas, au sommet de maisons qui ont huit étages. C'est fâcheux, qu'y faire ³¹ ? »

Nos modernes producteurs pratiquent une viticulture rationnelle, utilisent de nouveaux cépages et des machines performantes, sont guidés par des impératifs de productivité et de rentabilité, ont créé des produits conformes aux standards internationaux. Les cultures en oullières, formant de jolis jardins, ont ainsi disparu du paysage provençal. L'alimentation d'aujourd'hui a substitué au pain, au vin et à l'huile, de nouveaux mets – *pizza, hamburger, kebab*, etc. – qui ne sont pas « nommés dans l'Évangile » ! Et, de cigale qu'il était, le Provençal du III^e millénaire est plutôt devenu fourmi.

Qui a raison ? qui a tort ? Laissons à Pastouré, philosophe fataliste mais bien sensé, le mot de la fin :

« Et cependant, que sommes-nous en ce monde ? Pas grand-chose, si peu que rien, des rien-du-tout qui ne pè-

³¹. AICARD (Jean), *Maurin des Maures*, 1/ Paris, E. Flammarion, 1908, VII-432 pages ; Bordeaux, éditions Aubéron, 2001, in-8°, 416 pages, pages 46-47.

sent rien, et la mort travaille comme elle veut. Tu es là aujourd'hui, mais demain tu n'y es plus ; et, pechère ! où l'un va, l'autre finit toujours par y aller ! Mais il est vrai aussi que, des fois, lorsque vous croyez avoir fini, voilà, vous recommencez ; et, des fois, vous commencez à peine, que, voilà, tout est fini... une tuile avec encore une tuile, ça fait deux tuiles... deux tuiles avec encore une tuile, ça fait trois tuiles... trente et un, trente-deux ; c'est tantôt le tiers, et tantôt le quart ; quand il n'y en a plus, il y en a encore ; aussi bien il me pleut par-devant que par-derrière ; ce qui est marqué, tu ne peux pas le changer ; l'un va devant, et l'autre le suit ; si c'est ton moment, rien à dire ; on ne sait ni qui vit ni qui meurt, et le dernier fermera la porte... ³² »

³². AICARD (Jean), *Maurin des Maures*, éditions Aubéron, page 407 .

LA SINSE ET JEAN AICARD : UNE LONGUE AMITIÉ

Dominique AMANN

Jean Aicard, écrivain vite célèbre et dont la compagnie était recherchée, connut un très grand nombre de ses compatriotes, depuis les plus modestes jusqu'aux plus célèbres. Il serait donc impossible de les citer tous et je veux seulement évoquer ici la personnalité si sympathique du bon « La Sinse », pseudonyme littéraire de Célestin Sènès¹. Cet écrivain du commissariat de la Marine composa également une œuvre littéraire tant en provençal qu'en français : écrivain certes bien modeste, il a surtout peint les mœurs locales des habitants du quartier populaire toulonnais de Besagne qu'il a décrites avec beaucoup d'esprit dans plusieurs ouvrages toujours très consultés aujourd'hui.

Jean Aicard né en 1848 et La Sinse né en 1827 furent d'excellents amis.

La Sinse fréquenta d'abord, probablement par l'entremise du cercle saint-simonien de Toulon, le père de Jean Aicard, du

¹ Né à Solliès-Pont (Var) le 3 février 1827, le jeune Célestin Sènès quitta le petit séminaire de Brignoles où ses parents l'avaient envoyé pensant qu'il deviendrait prêtre, pour entrer au service de la Marine le 17 juin 1844. Il y fit une longue carrière administrative jusqu'à sa retraite prise le 10 février 1885 après plus de quarante années de services. Il est décédé à Toulon le 19 janvier 1907. Il avait été promu chevalier de la Légion d'honneur par décret du 3 février 1880 rendu sur le rapport du ministre de la Marine et des Colonies.

moins avant son décès en 1853. Il connut ensuite le fils, le vit grandir, et leur amitié semble n'avoir jamais cessé : j'en exposerai ici quelques indices, glanés dans la presse locale ou régionale et sept lettres conservées dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon² ; cette correspondance reste toutefois « muette » puisque les réponses du poète provençal ne sont pas connues.

La Sinse lui-même a fait l'historique de ses relations avec Jean Aicard :

JEAN AICARD³

L'enfant.

Je l'ai connu tout petit et je l'aimai. Il était vraiment attractif et très sympathique, cet enfant, dont l'âme aimante et douce s'épanouissait dans ses yeux, tantôt comme une fleur timide à travers ses paupières à demi-closes par la méditation, tantôt comme un cactus des tropiques dans ses regards étincelants, secoués par le rêve imprécis et sans fin du jeune âge.

Il avait entendu réciter une fable de Florian et se plaisait à rythmer de petites phrases, pour essayer d'être poète. Il avait huit ans et ne savait pas lire. Bientôt, il fut orphelin. Son père, J. Aicard, un érudit, un savant, un artiste dont le nom brilla un moment comme un météore sur le monde lettré, mourut jeune,

² Aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, on trouve sept lettres et un télégramme : la première n'est pas datée mais est datable de juillet 1882 puisqu'elle fait suite à la nomination de Jean Aicard au grade de chevalier de la Légion d'honneur ; cinq lettres datées des 3 mars 1892, 30 avril 1894, 27 mai 1894, 15 juin 1894, 21 juillet 1901 ; une lettre datable 1896 puisqu'elle évoque la sortie de *Jésus*. Quant au télégramme, il paraît évoquer la promotion de Jean Aicard au grade d'officier de la Légion d'honneur en juillet 1901.

³ *Petites Annales de Provence*, première année, n° 25, dimanche 7 octobre 1894, page 2 colonne 3 et page 3 colonnes 1-3.

en pleine sève. Parmi ses œuvres, une histoire de la littérature et des beaux-arts, de grand style et de profonde érudition, et des articles variés, parus dans les encyclopédies : *Patria et un million de faits*, accrurent nos regrets de sa fin prématurée.

Le petit Jean fut alors mis, par son grand-père, un paysan, à l'école primaire ; puis à celle des arts et métiers que dirigeait, à Toulon, M. Jaume, un ami de famille. Il s'y exerça à sculpter la pierre, à façonner l'argile, tout en ciselant des fantaisies poétiques pleines de grâce et de charme et pour lesquelles maître Jaume avait de douces indulgences.

À quelque temps de là, Jean Aicard s'en allait au lycée de Mâcon. Dans le château de Montceau, que lui ouvrait le souvenir aimé de son père, l'écolier fut l'objet des plus tendres et des plus affectueuses attentions. M^{me} de Cessiat, sœur de Lamartine, et M^{me} de Lamartine, que l'histoire nous montre comme une si adorable femme, offraient, de leurs belles mains, les tartines du goûter au petit lycéen, les jours de sortie.

J'ai souvent entendu notre poète redire les souvenirs d'alors et répéter quelle impression ineffaçable ont faite sur lui, la fierté noble et indulgente, la grande élégance humaine de M. de Lamartine et la suave grâce pleine de bonté de M^{me} de Lamartine.

C'est là, où ils étaient adorés, qu'il prit l'amour des bêtes et des chiens. Toutes ses journées de vacances, il les passait dans le parc du château, à jouer, avec les lévriers gris aimés du grand poète et chevauchait allègrement son beau terre-neuve, haut comme un âne mais borgne.

Toutes ces séductions n'empêchaient pas l'enfant de soupirer, de toute son âme après le pays natal, le pays du soleil et, deux ans plus tard, on dut le transplanter au lycée de Nîmes où il acheva ses études.

Il n'avait pas 13 ans, quand après une visite à l'orphelinat de St-Cyr-du-Var, il publia ses premiers vers. Il y disait le malheur

et la souffrance des petits enfants sans famille et envoyait, en même temps, à l'orphelinat, un peu d'argent recueilli parmi les camarades de classe.

N'est-ce pas cette note d'amour attendri pour l'enfance qui a fait, par la suite, le fond de toute l'œuvre du poète ? On la retrouve dans la *Chanson de l'Enfant*, le *Livre des Petits*, *Smilis*, le *Père Lebonnard*, le *Pavé d'Amour*, l'*Ibis bleu* et on le retrouvera demain dans *Diamant noir*.

*

Le poète :

Aussitôt après la sortie du lycée, Jean Aicard commença ses études de droit qu'il n'acheva jamais. Mais, en retour, il publiait son premier volume de vers : les *Jeunes Croyances*, dont le *Figaro* reproduisit le morceau intitulé : *À Lamartine*.

Le jeune poète, indigné d'une attaque virulente et haineuse dirigée contre le lion devenu vieux, y défendait Lamartine avec élan, dans le souvenir, sans doute, des touchantes hospitalités de Montceau. Lamartine mourant, du fond de sa retraite de Passy, remercia son jeune et fervent admirateur.

Les *Jeunes Croyances* eurent aussi l'honneur d'être violemment combattues par Veuillot, dans l'*Univers*, pendant que Louis Jourdan, dans le *Siècle*, les signalait à l'attention du grand public lettré. C'était, sur le premier livre du poète, une première lueur, une première espérance de gloire.

Dès lors, les étapes de sa vie ne se marquent plus que par ses productions.

En poésie, il publia successivement, les *Rebellions et les Apaisements*, les *Poèmes de Provence*, *Miette et Noré*, la *Chanson de l'Enfant*, *Lamartine*, le *Dieu dans l'Homme*, le *Livre d'heures de l'Amour*, le *Livre des Petits*, le *Désert*, etc. Plusieurs de ces ouvrages furent couronnés par l'Académie française et son chef-d'œuvre, *Miette et Noré*, lui valut le grand

prix Vitet. À propos de ce poème que l'amour du pays inspira, on a prétendu que Jean, en l'écrivant, s'était souvenu de Mirreille. À cette assertion, il a fait, devant moi, cette réponse amusante : « Mistral et moi, nous aimons la même femme, la Provence. Nous avons fait tous deux son portrait. Quoi d'étonnant et quoi de fâcheux, si les portraits se ressemblent ?

Notons aussi à propos de la pièce, *À Lamartine*, que le successeur à l'académie de l'illustre poète, n'ayant jamais prononcé le discours d'usage, l'on n'a entendu, sous la coupole de l'Institut, d'autre éloge que cette pièce lue par Jean Aicard, dans une séance solennelle.

Il semble que la destinée ait voulu permettre au petit comensal de Montceau, de payer à Lamartine l'hospitalité d'autrefois.

*

L'auteur dramatique :

Au théâtre, Aicard a donné *Smilis*, pièce en 4 actes, représentée à la Comédie Française. Émile Augier s'en était épris et deux ans durant, on en annonçait merveille. La représentation arriva et, la pièce brusquement attaquée par la critique, disparut de l'affiche, au moment où le public lui faisait ovation.

Smilis a gardé de chauds partisans qui croient que, comme la *Carmen* de Bizet, cette pièce, un jour revivra.

Le *Père Lebonnard*, drame en 4 actes, en vers, fut reçu à l'unanimité par la Comédie-Française ; mais, aux répétitions, on imposait à l'auteur des changements qu'il ne pouvait consentir ; et Jean Aicard, refusant tout compromis, fit jouer sa pièce au théâtre libre où elle obtint un succès éclatant.

Depuis deux ans, cette pièce traduite en italien, est colportée, de ville en ville, dans toute la péninsule, par le célèbre comédien Novelli qui a fait, du père Lebonnard, une de ses plus puissantes créations.

La Comédie-Française, à Paris, représenta des fragments d'*Othello*, drame en 5 actes, d'après Shakespeare et, à Londres, un acte en vers, *William Davenant*.

À ces œuvres, il convient d'ajouter le *Don Juan* ou la *Comédie du Siècle*, vaste fresque où la poésie lyrique se mêle à la satire et qu'on a justement appelé une revue de l'Idée moderne. Des illustrations de Vidal, de Montégut et de Jean-Paul Laurens font de ce drame étrange l'une des plus remarquables productions littéraires, et artistiques, de notre époque.

*

* *

Le romancier :

Dégoûté, non de l'art dramatique, mais des difficultés de coulisses, Jean Aicard, tout à coup, s'est tourné vers le roman. Depuis quatre ans, il a produit, dans ce genre, quatre livres : *Roi de Camargue*, le *Pavé d'amour*, *l'Ibis bleu* et *Fleur d'abîme*. Ces ouvrages lui ont conquis la place et le titre incontesté de maître du roman idéaliste. Il passe, dans ces études, un courant de pitié, de tendresse humaine vers les déshérités, les petits, les miséreux du corps et de l'âme qui vous entraîne et vous les fait aimer.

*

L'homme :

Ces qualités d'âme lui ont valu l'approbation de ses pairs et, chose plus touchante à son cœur, les sympathies populaires de son pays.

Toulon, sa ville natale, lui a marqué, plus d'une fois ses sympathies, en lui demandant, dans des circonstances solennelles, comme par exemple l'arrivée de l'escadre russe, de prendre la parole en son nom et, dernièrement encore, j'assistais, à Bormes, à une fête extrêmement touchante, donnée en son honneur.

Vingt-quatre couples de jeunes fiancés lui apportèrent des couronnes verdoyantes de chêne et d'olivier. Dans toutes les rues du village, sur des arcs de verdure de petits étendards flottaient, portant chacun le titre d'une des œuvres du poète, de l'auteur dramatique et du romancier.

Le maire, entouré de son Conseil municipal, lui faisait offrir par le doyen des vieillards du pays, une admirable médaille de bronze, chef-d'œuvre du sculpteur O. Roty, portant cette inscription : « Pour notre poète aimé Jean Aicard, nommé citoyen de Bormes, les habitants de Bormes ont fait couler ce bronze en souvenir des fêtes du 5 août 1894. »

J'ai vu, l'autre jour, ces médailles, ces couronnes, ces étendards rangés en trophées dans le cabinet de travail de mon ami, à la Garde, près Toulon. À côté de la bannière offerte par les petits des écoles, on peut lire, sous un cadre d'or, les délibérations des Conseils municipaux de Bormes et de Saint-Raphaël qui ont donné le nom de Jean Aicard à l'une des rues de leur ville. Et je le dis, parce que je le sais, notre poète aimé se montre aussi fier et aussi heureux de nos marques d'affection, de ces brins de chêne et d'olivier coupés, pour lui, dans nos collines, qu'il ne le sera des palmes vertes brodées sur son habit d'académicien.

L'homme, chez Jean Aicard, se résume en un mot : sa porte, sa main et son cœur sont ouverts toujours à tous et pour tous.

LA SINSE.

1882 : Jean Aicard chevalier de la Légion d'honneur

Lorsque Jean Aicard fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en juillet 1882⁴, La Sinse lui envoya aussitôt ses compliments sous une forme poétique. Au dos d'une carte de visite, imprimée au recto :

C. Sénès dit La Sinse
50, Boulevard de Strasbourg, Toulon.

on lit ce quintil :

À moun ami Jean Aicard.
À Jean, qu'ès chivalié dins la légien d'hounour,
Émé moun galoubet véni douna l'aoubado.
Oou mestré, oou capoulié, oou valent troubadour,
À Jean, qu'ès chivalié dins la légien d'hounour,
Aduau dé coumplimens emo pléno fooudado ⁵.

1884 : l'affaire des cariatides de Puget

Toulon, qui n'est malheureusement pas bien doté en monuments anciens, peut toutefois s'enorgueillir des superbes cariatides de Pierre Puget qui supportent le balcon de son hôtel de ville⁶. Ces « cariatides » toulonnaises — qui, dans la réalité, sont des atlantes puisqu'il s'agit de personnages masculins — ont à plusieurs reprises, dans leur longue histoire, suscité des polémiques quant à la politique de leur conservation.

⁴ Jean Aicard fut nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret du 13 juillet 1882. Voir le *Journal officiel de la République française*, 14^e année, n° 191, vendredi 14 juillet 1882, page 3774, colonne 2 : « Aicard (Jean), homme de lettres, auteur de plusieurs recueils de poésies, lauréat de l'Académie française ; titres exceptionnels. »

⁵ Carte de visite autographe signée de Célestin Sénès à Jean Aicard, non datée mais datable juillet 1882, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance. — Quintil très parnassien avec les rimes *abaab* : À mon ami Jean Aicard. / À Jean, qui est chevalier de la Légion d'honneur, / Avec mon galoubet je viens donner l'aubade. / Au maître, au chef, au vaillant troubadour, / À Jean, qui est chevalier de la Légion d'honneur, / J'apporte des compliments avec un plein tablier.

⁶ La porte avec ses statues et le balcon ont été réalisés par le sculpteur Pierre Puget (1620-1694) en 1656.

Un nouvel épisode survint en 1884, dont le quotidien *Le Petit Var* fit une chronique bien suivie. Le conseil municipal sorti des élections du mois de mai reconduisit Henri Dutasta dans sa fonction de maire de Toulon et élit M. Bassereau quatrième adjoint, délégué aux Beaux-Arts. Celui-ci proposa à ses collègues, réunis en séance le vendredi 6 juin, de descendre les cariatides, de les transporter dans le nouveau musée-bibliothèque alors en construction et de les remplacer, sur la façade de l'hôtel de ville, par des copies⁷.

Deux clans se formèrent dans la ville :

— les « pour », menés par l'adjoint et par La Sinse, qui invoquaient la dégradation des statues en raison des conditions climatiques qu'elles avaient à subir par l'air salin, le vent et la pluie, les gelées de l'hiver et les chaleurs torrides de l'été ; il avait également été remarqué que les fers qui soutenaient le lourd balcon avaient été désintégrés par l'oxydation si bien que tout son poids était dorénavant supporté par les seuls atlantes ;

— les « anti », conduits par le sculpteur André Allar et Jean Aicard, qui redoutaient principalement la destruction des statues lors de leur descente.

Le choléra ayant régné sur la ville de la fin juin jusqu'à la mi-septembre, les discussions engagées ne purent reprendre qu'en octobre : Jean Aicard entra alors dans la mêlée et fit parvenir au conseil municipal une longue lettre ouverte⁸ refusant fermement l'idée du descentement.

⁷ *Le Petit Var*, 5^e année, n° 1343, dimanche 8 juin 1884, « Chronique locale », page 2, colonnes 1-3, compte rendu de la séance du conseil municipal ; et page 2, colonnes 3-4 pour le texte complet de la proposition de M. Bassereau.

⁸ AICARD (Jean), *Les Cariatides de Puget. Lettre de M. Jean Aicard à MM. les membres du conseil municipal de Toulon*, Toulon, imprimerie du Var, octobre 1884, in-16, 15 pages. Cette lettre, datée à la fin « La Garde, près Toulon, 11 octobre 1884 », fut également publiée par quelques feuilles locales.

Quelques jours plus tard, il adressa une lettre amicale et spirituelle à son ami La Sinse qui, lui, avait pris résolument position en faveur du descellement :

Les Cariatides de Puget⁹

*Lettre de M. Jean AICARD à son ami LA SINSE, auteur du
« Théâtre de Besagne. »*

MON CHER LA SINSE,

On me dit que vous, l'auteur du jovial *Théâtre de Besagne*, vous êtes un des plus sérieux partisans du projet de descellement des Cariatides. Vous voulez qu'on les porte au Musée. Vous êtes persuadé que vous servez ainsi la cause de l'Art, la gloire de Puget, et l'intérêt bien compris de notre ville de Toulon.

On vous a entendu défendre votre opinion avec la verve que je vous connais, celle même qui vous sert à nous conter les histoires « que vous contez si bien », comme dit la sœur de Shéhérazade.

Vous savez l'amitié que j'ai pour vous. Ce que vous savez moins, c'est l'admiration que j'ai pour votre joyeux théâtre, où vous montrez un talent d'observation et un vif comique, dignes d'Henri Monnier, le créateur de l'immortel Prudhomme (Joseph).

J'y ai vu autre chose encore, dans votre *Théâtre*, j'y ai vu, sous la raillerie des ridicules, particuliers aux gens de « chez nous » l'amour profond de notre « pays », de notre cité toulonnaise, chérie jusque dans ses pavés, dans ses plus vieux aspects, et dans les « idiotismes » les plus bizarres de son langage.

Cela est si vrai que lorsque je lis, en les traduisant au courant de la lecture, quelques pages du *Théâtre de Besagne* à mes

amis parisiens, je me surprends à être ému pendant qu'on rit aux larmes, et je pense : « Faut-il qu'il aime son pays, ce diable d'homme, pour le connaître si profondément ! »

Vous sentez, mon cher, que si je vous dis ces choses aimables, ça n'est pas du tout pour vous faire plaisir... c'est pour en arriver, sans trop vous fâcher, à l'expression de mon indignation.

Comment ! vous ! vous aussi ! *tu temben* ! vous qui êtes un artiste ! un vivant ! un primesautier ! un *natureliste* ! un populaire ! vous voulez mettre les Cariatides *souto veïre* ! vous que je viens d'appeler un frère consanguin du grand Henri Monnier, vous montrez du goût pour ces globes sous lesquels M. Prudhomme se réjouit de considérer, en tournant les pouces, ses pendules d'albâtre, surmontées d'une lyre — ses candélabres inutiles en verroterie argentée — ses bouquets de fleurs artificielles exécutées en plumes et cueillies sur le vénérable chapeau de sa digne épouse ! Quoi ! vous pourriez admettre qu'il n'y ait plus de Cariatides sur le Carré du Port ! Et quand le « tour de ville » vous ramènera par les belles nuits étoilées de juin, sur la place où fut le balcon de Puget, vous oserez continuer l'histoire drolatique que vous serez en train de conter à vos amis !...

Et vous vous figurez que Besagne vous laissera tranquille !

Que l'idée de conserver les Cariatides dans un Musée soit mise à l'ordre du jour par l'administration municipale, fort bien. Cela prouve le juste souci de la chose publique. Mais l'administration n'y met point de passion. Elle ne tranche pas la question. Elle interroge des artistes, des hommes tels que vous ; et vous répondez en bourgeois, conservateur au point de faire des ruines pour avoir le plaisir de les conserver ! Vous, le grand évocateur de Besagne ! Vous m'étonnez, La Sinse !

Vous êtes représenté, au frontispice de votre livre, en grande tenue, et défilant à la tête des gens de Besagne, sous les plis du

⁹ *Le Petit Var*, 5^e année, n° 1472, jeudi 16 octobre 1884, page 1 colonnes 3-4 et page 2 colonne 1.

drapeau que porte l'un d'entre eux, au milieu des fifres et des tambourins...

Eh bien, mon cher, je vous le dis en vérité : « *La popularité, c'est la grande infidèle !* »

Songez que votre sentiment en faveur du projet de descellement des Cariatides, est en contradiction avec toute la philosophie de votre œuvre ! avec vous-même !

Que dirait Louis Jourdan, *bou dioù !* Vous trahissez, mon bon ! vous trahissez l'esprit provençal tout entier, le génie local, le félibrige dont vous êtes (j'en appelle à mon cher Mistral) et Besagne, qui vous surveille !

Je me charge de l'ameuter contre vous, Besagne ! oui ! de l'ameuter ; et vous verrez la chamade ! les fifres seront des clés forées, les tambourins des casseroles et vous serez — si vous insistez, — pendu... en effigie, du moins, à la lanterne la plus voisine du balcon de la Commune, juste en face, vous savez, du Génie de la Navigation !

Voyons, un bon mouvement ; tournez casaque, mon vieil ami. Personne ne dira que vous y avez intérêt, car ce n'est pas ici matière politique, et les gens bien élevés ne s'appellent « canaille » qu'à propos de politique.

Changez d'avis tout bonnement, et pour dissuader la ville du fameux projet de descellement, contez-nous au plus tôt, *en bouan parla toulounen*, un apologue expressif, à la manière d'Ésope quand il voulait conseiller, éclairer sur quelque affaire le grand peuple d'Athènes.

Dites-nous ceci par exemple : *Misé Babouato*, bonne femme de Besagne, possédait un « ara » magnifique, *vulgo* un beau perroquet.

Rouge et vert, un peu vieux déjà, mais d'un plumage éclatant.

On venait voir la commère seulement pour admirer l'oiseau, qui était éloquent, chantait bien, sifflait mieux encore, et réjouis-

sait toutes les voisines.

Misé Babouato fut prise tout à coup de la peur de le perdre, un matin qu'il avait perdu lui-même une plume de sa queue !

Elle pensa avec effroi au jour de la mort probable du bel oiseau, car enfin on dit que nous sommes presque tous mortels.

Elle se le figura sans mouvement, sans parole, tout amaigri par une longue maladie, les plumes souillées et sans lustre... mort enfin !... Et pour le conserver dans toute sa splendeur, — elle le fit empailler (opération qui suppose la mort préalable du sujet), et le mit sous verre, sur sa cheminée.

Depuis ce temps, elle lui parle toujours, mais il ne répond plus.

Les voisines qui venaient chez elle pour admirer Jacquot agissant et parlant, ne la viennent plus voir, affirmant avec l'Ecclésiaste qu'un moineau vivant vaut mieux qu'un perroquet mort !

— Ah ! si c'était vous, La Sinse, qui racontiez cette fable absurde, mise en action et dialogue, quelle gaîté elle prendrait ! Et comme les rieurs seraient de mon côté !

Vous avez trop d'esprit pour vous entêter par amour-propre dans une opinion quelle qu'elle soit. Retournez sous toutes ses faces la question du descellement des Cariatides, mon cher ami, et si vous reniez votre premier avis, je parie qu'on les laissera en place. Vous entraînerez l'opinion sur cette question d'art qui est grave, puisqu'elle est à la fois locale et nationale.

Les mauvaises langues diront que vous avez eu peur de Besagne. Qu'est-ce que ça vous fait ? Et puis, ça sera peut-être vrai, car si je ne suis pas parvenu à vous convaincre, j'espère bien vous avoir intimidé.

Affectueuse poignée de main.

La Sinse lui fit réponse sur le même ton :

Les Cariatides de Puget¹⁰

RÉPONSE DE LA SINSE À JEAN AICARD

Cher poète,

Je serais confus et ne saurais que répondre à votre gracieuse et spirituelle appréciation du *Théâtre de Besagne*, si vos éloges s'adressaient à ma personne. Mais, je n'ai eu d'autre mérite, en écrivant les *scènes de la vie provençale*, que d'en être l'interprète fidèle. J'ai recueilli sur le vif et reproduit avec sincérité les émotions, les étonnements, les saillies, les dialogues particuliers à cette partie de notre population qui a conservé presque intacte la tradition provençale. C'est donc à l'intéressante et sympathique population de Besagne que s'adressent les applaudissements de vos amis parisiens lorsque vous leur lisez, avec cette émotion que j'éprouvais moi-même en les écrivant, les joyeuses scènes qu'Henri Monnier, dites-vous, n'eût pas désavouées.

Mais, si l'accord est parfait entre nous sur le terrain de Besagne, il n'en est plus de même lorsque le « tour de ville » nous ramène devant les Cariatides.

Il y a deux siècles, un artiste célèbre, que ses contemporains ont surnommé le second *Michel-Ange*, arrivait par mer à Toulon. C'était le chevalier *Bernini*. *Louis XIV* l'appelait à *Paris* pour lui confier la direction des travaux d'art du *Louvre*.

Le grand artiste débarque en face de l'Hôtel-de-Ville et se trouve, sans y avoir été préparé, sans avoir été prévenu, en face des Cariatides.

Il s'arrête frappé d'étonnement et d'admiration et, après avoir longtemps contemplé le chef-d'œuvre, il lève les bras vers l'Hô-

tel-de-Ville et dit à l'officier du Roi qui l'accompagnait : « *Bernini* n'a rien à faire dans un pays qui possède un aussi grand artiste. Veuillez me reconduire en Italie ! »

Cette œuvre admirée depuis deux siècles est aujourd'hui atteinte par les émanations sulfhydriques du vieux port, par l'air salin, par le vent et la pluie, par les gelées de l'hiver et les chaleurs torrides de l'été. La Cariatide de gauche a sur le bras une balafre inguérissable et la Cariatide de droite a l'épaule entièrement effritée. On dirait les criminelles traces d'un vieux véscatoire.

Et vous voudriez, mon vieil et cher ami, que je ne pousse pas le cri d'alarme en présence d'un pareil sacrilège !

Vous avez donné votre adhésion empressée aux mesures de conservation que M. Ravaisson a cru devoir ordonner en faveur de la Vénus de Milo, compromise à travers les tentures et les moelleux tapis qui l'entouraient, par l'imperceptible humidité qui traverse les voûtes du Louvre, et vous n'hésiteriez pas à condamner à une irrémédiable et prochaine destruction l'œuvre de Pierre Puget ?

L'unique raison que vous invoquez, vous et d'autres, pour justifier un *statu quo* coupable, c'est que Puget a créé pour leur destination actuelle ses Cariatides incomparables. Je ne puis vous laisser dans une erreur si grande.

Depuis un siècle, le niveau de la mer s'est élevé. Le quai a été exhausé et les Cariatides ne sont plus à leur hauteur première. Tout est actuellement disproportionné dans l'ensemble de la façade, du balcon et des ornements qui servent d'encadrement aux Cariatides, dont on aperçoit à peine la base du point où l'on devrait le mieux en admirer les proportions avant d'en contempler de plus près les irréprochables détails.

Je ne suis l'avocat du déplacement des Cariatides et de leur installation dans un Musée, que tout autant que l'on ne rétabli-

¹⁰ La lettre ne se trouvant pas dans la correspondance de Jean Aicard conservée par les archives municipales de Toulon, je la cite ici d'après sa publication dans *Le Petit Var*, 5^e année, n° 1480, vendredi 24 octobre 1884, page 1, colonnes 2-3.

ra pas les choses dans la situation conçue et exécutée par Puget.

En 1873, je proposais, dans une lettre adressée au journal *l'Égalité*, la construction d'un nouvel Hôtel-de-Ville, afin de placer les Cariatides à l'abri des causes qui les détruisent.

La ville possède la maison commune, qui menace ruine, et d'autres immeubles presque attenants. La dépense d'une réédification complète n'excéderait pas la somme totale d'un million et demi, très inférieure à la valeur des Cariatides qu'il s'agit de conserver. Je n'ai aucun besoin d'indiquer à nos architectes les détails d'une reconstruction ayant en vue d'enlever intacte la partie de la façade où sont scellées les Cariatides pour l'appliquer dans les conditions les plus convenables de préservation, sur la nouvelle façade du futur Hôtel de Ville.

Vous appréciez cette affaire avec votre cœur et vos yeux de poète. Vous exprimez un sentiment intime et égoïste. Vous ne voudriez être privé, ni un jour, ni une heure, de la satisfaction d'admirer les Cariatides chaque fois que dans votre « tour de ville » vous revenez sur le Carré du Port.

Vous oubliez, cher ami, que nous sommes les gardiens au moins autant que les admirateurs enthousiastes des chefs-d'œuvre, et que nous avons le devoir de les remettre dans leur plus exquise pureté aux générations à venir.

J'ai confiance dans la sagesse de notre administration municipale et j'espère, avec vous, qu'elle saura prendre les mesures propres à sauvegarder l'œuvre dont Pierre Puget a généreusement doté notre ville.

Mon bouan ami, finalamen, ti désiri coutentamen doou couar, de la teste e... doou resto.
LA SINSE.

Jean Aicard revint à la charge et répondit à la lettre de La Sinse :

Les Cariatides de Puget ¹¹

M. Jean Aicard nous écrit :

Comme tous les débats, celui-ci pourrait s'éterniser, parce que la discussion va se perdant à travers les idées accessoires.

Je désire relever certaines objections de détail, qui se sont formulées ici même, n'ayant qu'à répéter, sur le fond, ce que j'ai dit déjà.

La lettre de notre ami La Sinse n'a pas touché du tout au fond de la question. On a pu voir, par sa réponse même, qu'il n'a pas répondu.

... Tout le monde connaît la légende des consuls dont Puget aurait fait les portraits dans les Cariatides, les condamnant ainsi aux travaux forcés à perpétuité.

Je ne m'explique pas comment cette légende, si elle correspond à la réalité, empêcherait que Puget ait pris aux portefeuilles de blé leur attitude habituelle, se réservant d'exécuter ses figures à la ressemblance des consuls, pour le plaisir de les taquiner.

Les vengeances de cette sorte étaient familières aux artistes du beau temps de la Renaissance.

D'autre part, un raisonnement inattendu est celui qui consiste à dire : « Arrachons les Cariatides aux influences malignes de l'air salin, du soleil, de la pluie, et remplaçons-les bien vite au soleil, à la pluie, sur la façade d'une Mairie toute neuve ! »

Cette façon de soigner un objet en le déplaçant un moment pour le remettre à la même place, reconnue dangereuse, lui faisant ainsi courir le péril supplémentaire d'être brisé durant le transfert, me confond absolument.

¹¹ Lettre citée d'après *Le Petit Var*, 5^e année, n° 1486, jeudi 30 octobre 1884, page 1, colonnes 2-4.

Un autre raisonnement singulier est celui-ci : « Ou nous édifierons une Mairie nouvelle pour restituer aux Cariatides les marches du péristyle que le temps a supprimées, ou nous mettrons les Cariatides dans un Musée ; c'est-à-dire que si, dans notre vénération pour le chef-d'œuvre tout entier, nous ne pouvons pas lui rendre ce qui lui a été enlevé, eh bien ! nous lui enlèverons ce qui lui reste ! »

Vraiment oui, si les Cariatides n'étaient pas plus solides que ce raisonnement-là, il faudrait, en effet, les mettre bien vite sous globe !

... MM. les arbitres, c'est-à-dire les membres du Conseil municipal, décideront.

Ci-joint un passage d'une lettre d'ami, datée, de Paris : « Tu as bien raison, en principe, de vouloir qu'on ne touche pas aux Cariatides de votre grand Puget ; mais, à ta place, je ne sais si je plaiderais cette cause. — Qu'on les enlève : le Louvre les guette. Dès qu'elles seront descellées, l'État aura sur ce monument d'art, qui fait partie du trésor national, des droits inattendus ! Et comme tu es plus souvent à Paris et dans les galeries du Louvre que sur les quais de Toulon, tu jouiras du chef-d'œuvre à ton aise... sans compter que voir d'un seul coup d'œil, dans une même salle, l'œuvre complète de Puget, n'est point à dédaigner, et me rend, quand je réfléchis, assez partisan du projet de descellement des Cariatides. »

Je pourrais terminer par là, mais je tiens à me plaindre hautement des procédés abominables de mon ami La Sinse... il m'a appelé « poète ! » Il sait bien, le traître, que c'est là le vrai moyen de discréditer l'opinion raisonnée d'un homme. Il veut donner à penser que j'ai apporté uniquement, dans la discussion, des raisons de sentiment, dépourvues de toute logique et de solidité...

Victor Hugo me disait un jour : « Hélas ! On refuse souvent l'intelligence aux poètes... moi, par exemple, tout le monde sait que je suis bête ! »

Et notre exquis Prudhomme (pas Joseph, cette fois), Sully Prudhomme, un savant qui est un grand poète, un des logiciens les plus rigoureux de ce temps, de s'écrier : Ô Vérité !

Si la main des preuves détache
Ton voile aux plis multipliés,
Le vent des strophes te l'arrache
Tout d'un coup, de la tête aux pieds !

Et c'est pourquoi toute ma vie,
Si j'étais poète vraiment,
Je regarderais sans envie
Kepler toiser le firmament !

De plus, mon cher La Sinse, dans une discussion d'art, les meilleurs arguments sont d'un ordre tout à fait poétique, ne vous déplaît, étant d'ordre esthétique.

L'art, comme le cœur, « a ses raisons *que la raison ignore* ». C'est à l'artiste en vous que je faisais appel, précisément pour que vous m'aidiez à faire entendre ces raisons mystérieuses, essentielles, de la beauté d'un chef-d'œuvre artistique. Nous continuons à n'être pas d'accord... je le regrette sincèrement, d'autant plus que j'ai peur de votre influence sur plusieurs de nos conseillers.

... Oui, mon ami, oui, cent fois oui, j'ai exprimé un sentiment intime, égoïste ! oui, moi, moi, Toulonnais, je souhaite voir les Cariatides rester là, sur le Carré du Port, et moi, je suis ici légion ; moi, c'est Toulon, tous les passants de la ville, car vous conviendrez que si on laisse à leur place les Cariatides, je ne serai pas seul à jouir encore de leur beauté.

Vous venez de voir que, comme parisien, je pourrais désirer le transfert dans un Musée, qu'elles ne tarderaient pas à quitter pour le Louvre, seul musée digne d'elles.

Vous me parlez de M. Ravaisson, conservateur du Louvre. J'ai eu l'honneur de soutenir contre la sienne mon opinion touchant l'attitude de la Vénus de Milo ; j'ai rencontré depuis lors en lui un homme des plus courtois, des plus aimables, mais je ne lui ai jamais offert « l'adhésion empressée » dont vous parlez, et si, comme on me l'assure, la Vénus de Milo, grattée, nettoyée, a perdu cette belle patine dorée que lui avaient donnée les siècles, c'est avec empressement que je refuse tout éloge à un acte de conservation destructrice, auquel d'ailleurs je ne veux pas croire encore.

Savez-vous ce que je demandais en 1873, après avoir affirmé que les débris de bras de la Vénus de Milo étaient relégués dans quelque recoin des caves du Louvre (et j'ai eu le plaisir de les voir, grâce à la publication de mon travail, tirés des oubliettes et exposés dans une vitrine à côté de la statue)... ? Je demandais qu'on se gardât surtout de restituer les bras, moi qui prétendais les avoir retrouvés ! Il nous suffit, disais-je, d'en connaître l'attitude. Ne portez pas la main sur le chef-d'œuvre. Surtout ne le « restaurez » pas ! Respectez, dans la Vénus de Milo, cette autre beauté que le temps lui a donnée en la mutilant ! Oui, elle a un charme de plus qui lui vient de la mutilation ! C'est la marque, qui se trouve heureuse, de son voyage à travers deux mille années ! Elle nous arrive du fond des siècles... Gardez-vous d'une admiration sacrilège ! *Conservez, mais ne touchez pas !*

Et je ne sache pas que personne ait osé restituer les bras.

À propos de la Vénus de Milo, je me rappelle qu'au temps de notre discussion, dont s'émut fort l'Institut, un vieillard me dit gaîment à l'oreille : « Prenez garde ! Vous avez tort de croire que les discussions politiques seules mènent aux excès ; il est question sérieusement, à l'Académie, de faire empoisonner, un de ces matins, votre tasse de chocolat... » Depuis ce temps-là, je

déjeune toujours à la fourchette.

Si la Vénus de Milo m'a mis en péril d'être empoisonné, les Cariatides pourraient bien me faire pendre, moi qui, par simple plaisanterie amicale, vous ai, le premier, menacé de la corde.

Je retourne donc à mes moutons, expression qui pour moi n'a rien de trivial, car elle me rappelle qu'Apollon, dieu de la poésie, garda les moutons chez Admète.

Dieu nous maintienne en joie, chers lecteurs et lectrices ; et pour vous, La Sinse, je terminerai par du provençal : *Ah ! qué serian leou d'accord, se si poudian entendre !... sian pas touti d'amis ?*

La Garde, 27 octobre 1884.

Mais chacun resta sur ses positions, Jean Aicard pour et La Sinse contre. Quant au conseil municipal, il s'empressa... de ne rien décider et les cariatides restèrent à l'endroit où Puget les avait placées !

L'« affaire » s'acheva par une très curieuse lettre, publiée par *Le Petit Var* le 3 novembre suivant, signée d'un certain « Mesté MATIOU ». L'intérêt de cette missive est surtout de fournir un intéressant échantillon de la langue populaire alors parlée par le petit peuple sur le port de Toulon :

Messiés doou journaou ¹²,

Mi siou més en testo de vous manda, iou tamben, *quatre mots d'écriture* sur d'aquelo questien deï *Cariatidos*, que començo pas men à nous rompre leïs... esquinos.

L'avié ren a tan cerca, aquito ; soun nouastro, soun magnificos, soun ben plaçados ; leïssa leï tranquillos.

¹² *Le Petit Var*, 5^e année, n° 1490, lundi 3 novembre 1884, page 2, colonnes 2-3.

N'a un que va vous disié, aqueou que fa de vers, là un paréou de jou : « Conservez ; ne touchez pas ! » Aquito uno bouano paraoulo aco, voui, es parla, et d'aquelo paraoulo vous faraï, iou, l'esplicatien, tout couyoun que siou, d'après l'opinion d'aqueleï que mi counouissoun.

N'a quououquis-uns que dien coumaco : « *Les esalaisons malines du port y nuise aux estatues ; alor y fau enlever les estatues.* » Eh ben, moi, z'y répons que z'aimerai mieux enlever les esalaisons malines, les marrides odeurs, se l'a mouyen ! Foou dire, coumo de justé, qué l'a fouasso gens que travailloun à n'en faire, d'aqueleïs marridos oudours, coumo tout lou mounde, et que jamaï n'en voua, roun leva. Leï proucè-barbaou soun aqui qué n'en fan fé.

Bon, aco es di ; passan à d'aoutros résouns.

Per leïs statuos doou grand Puget, enfant de Touloun, de Marsilho, glori de la Franço, leï foou pas touca, aco sérié un crime, une abouminacien ! Aco sérié la tristesso deï carrieros de Touloun ; lou deshounour de nouastro bello proumenado doou por. Et iou sabi que sian fouasso que va vouren pas, naoutrei doou pople.

Ténès, devrias faire su d'aco un pichoun plébicito ; faire vouta touto la pescarié. Ah ! pecaïré ! leï frumo vou vendran derraba leïs escalos deïs man, se foou !

Vous mandaran entre cambos leïs enfants emé de vieï troua de coouré et d'estocofi per vous jeta à la testo ; — et naoutre, leïs home, pescadous, bateliers, pouartofaïs, retreitas et gens doou por, en leï regardan faire, si tendren leï couasto doou riré, et seren lès à li douna la man per vous garça à la mar leïs mar-teous emé leï maçouns que vendrien per démouli !

Maï, vigen, aco crebo la visto ! Erian aïer davan la coumuno quatre couyouns pas pu besti que d'aoutre, que regardavian. L'a pas de diré, moun bel ami, aco, voui, es beou ! Si coumpren

qu'es esta fa per un home qu'avié lou couar doou pople et la man duro d'un bouan ouvrié ! Couquin de sort, coume aco es boulega, bouiga, tortilla, pasta ! Vié d'azé ! aqui de santibelli qué ti débaoussoun tou ce qué si fa de miès din aqueou genro à Roumo, à Paris et en Angleterro.

Un coou déjà, doou tems de l'emperour, Paris leïs avié vou-gudo et aco, se vourès que va vous digué, duou estre l'Anglès qué leï caligno !... Vé, leï foou pas leva ! Brigan de sor ! se leï levan soun perdudo per naoutre. Que soou mounte, trouen de Diou, anaran se leï derraban ! pas tan bedeu !... Et puis se leï levas, es iou que va vous diou, soun foutudos !

Maï, va vias pas, que tenoun souldamen, parcequé soun aquito, ben empegados, vias pas que soun fachos en plusieurs mousseous ? Tout'aco ten ensemblé parcequ'èz rapuga tout ensen din la bastisso ! S'un coou leï levas, tout'aco s'espooutira, s'estrassara, si préfoundera, s'estraïara ! Après, n'en douna-rès pas dou soou... et... Messiès leïs Anglès s'en countentaran !

Iou qu'eri moussi, en 1820, mi la rapeli, l'Angleterro, quand leve leïs estatues d'un gran casteou que l'a eïlamoundaou, din lou Levan [NDLR : *les frises du Parthénon*]. Per derraba aque-leïs estatues qu'eroun rapugados su lou casteou, en defouaro, tout alentour, li manderoun jusquo de coou de canoun ! va pe-ceroun tout !... Maï pas men an trouva bouan leï mousseou, et aco *foou paga per leï veïre*, din seïs muzé, adaou, oou païs deïs Anglès, monte toujours ploou, et que pouadon ren leïssa de-fouaro, que tout si mousirié !

Vé, va diou qu'un coou : proumié, marfisa-vous deïs Anglès, — et puis après... marfisa-vous deïs Anglès.

Se leï leïssan mounte soun, à seïs plaços, leï Cariatidos, alor diga-li que vengoun, leïs Anglès emé leïs Parisiens.

Senso counta qué per leï fa dérraba, vous coustarié quouou-quaren ! Parloun de 25,000 francs !

Em aquel argent, fe li faire soun pourtrait, ben fa, en brounze de canoun. Vous coustara bessai pas tant, et aco si pourra plus demouli.

Escouta-mi : ren que per si fa derraba uno dent — de coou que l'a — vingt francs ; et après, l'avès plus !... foou dire qu'un coou derrabado, es plus qu'uno porcarrié ! Et enca, aro, touti leïs dentistos dien coum'aco : *guérissez, n'harrassez pas*.

Vous saludi ben, emé touto la coumpanié.

Mesté MATIOU.

A prépaou : se foou à touto forço li pourta quooaquaren, à vosté muzé, nouveou, porta li lou *Zéni de la Navigacion*. Vous voudraï ajuda émé la carreto doou nebou. Aco fara un paou de plaço su la proumenado quand sera debarrassado d'aqueou gran couyoun que toujou canto :

Quand z'étais petit, ze n'étais pas grand,

Je montrès mon... çozé... à tous les passants !

L'exemplaire de cet article conservé aux archives de Toulon¹³ est signé « Jean Aicard » par une collette apposée à la fin du texte : le « Mesté MATIOU » signataire de cette prose était donc bien notre grand poète varois ! Enfant de Toulon où il passa les dix premières années de sa vie, Jean Aicard avait appris dans les rues de la ville et aimait parler l'idiome local, mais il ne l'utilisa pas pour son œuvre littéraire, entièrement écrite en français.

1892 : le *Pavé d'amour*

En 1892, lorsque Jean Aicard publia son roman toulonnais *Le Pavé d'amour*, La Sinse en fit la promotion auprès de ses

¹³ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 3, page 122.

connaissances. En mars 1892 — date de la lettre de Sénès, — *Le Pavé d'amour* était prépublié en feuillets par le quotidien national *Le Temps*¹⁴, mais ce journal était vendu, au numéro, vingt centimes dans les départements, prix excessif pour la majorité des Toulonnais :

Toulon le 3 mars 1892¹⁵

Mon cher Jean,

Le Pavé d'amour est très lu par les gens du monde ; Dames et Messieurs. Je lui voudrais le peuple, plus sincère, moins blasé. Quel plaisir il aurait à vos tableaux, si vrais, de leurs mœurs, de leur vie, de leurs passions animées...

Je fais de la propagande auprès de mes vieux amis et vieilles amies de Besagne. « Quand countara dous sous lou croumparen » voilà ce que chacun répond. Si vous faites jamais une édition à 2 sous la livraison, avec un peu d'images, vous aurez à Toulon 2000 acheteurs.

J'ai vu le président du Syndicat des crieurs — je lui ai fait du bien jadis — il m'a promis son concours et celui de sa corporation ; mais il craint un insuccès parce que le prix du journal n'est pas à la portée de la bourse de leurs clients ordinaires.

Émile Goudy en fait venir cinq exemplaires. Il les placera.

¹⁴ Voir *Le Temps*, 32^e année ; du n° 11238 (vendredi 26 février 1892) au n° 11280 (vendredi 8 avril 1892). Le roman parut ensuite en volume : 1/ Paris, Paul Ollendorff éditeur, juin 1892, in-18, 412 pages. 2/ Paris, Ernest Flammarion éditeur, collection « Auteurs célèbres » n° 248, 1894, in-16, 249 pages.

¹⁵ Lettre autographe signée de Célestin Sénès à Jean Aicard, du jeudi 3 mars 1892, 2 pages, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance. — Madame Lonclas, citée par La Sinse dans sa lettre, est la demi-sœur de Jean Aicard qui avaient la même mère mais deux pères différents.

Tel est le fruit de ma campagne. Il n'est pas brillant ; mais je n'ai rien négligé pour le rendre meilleur.

Bien le bonjour de la part de ma femme et de moi à Madame Lonclas et à vous les plus cordiales poignées de mains de votre
vieil ami

Sénès

La Sinse

Ne perdez pas de vue ma candidature de correspondant auprès des journaux grands et petits.

1893 : le fédéralisme

Un intéressant article du *Petit Provençal* met en scène La Sinse et Jean Aicard s'entretenant du « fédéralisme ». Leur discussion montre combien les débats étaient alors passionnés.

L'IDÉE PROVINCIALE ¹⁶

Enquête sur le Mouvement Fédéraliste

LA SINSE ET JEAN AICARD

« Toulon, 1^{er} janvier 1893.

« Cher monsieur, venez mardi ; nous déjeunerons ensemble et nous irons ensuite prendre le café chez Jean, s'il est encore à Toulon.

« En descendant de la gare, sonnez cinq fois au 50, boulevard de Strasbourg, et pendant que la bourgeoise dressera la table, nous irons brûler un gavéou sur le carré du Port.

« Signé : C. SENÈS. »

¹⁶ *Le Petit Provençal*, 18^e année, n° 5850, lundi 9 janvier 1893, page 1 colonnes 5-6 et page 2 colonne 1. — L'auteur, Pierre Bertas, de son vrai nom Fernand-Martin-Honoré ANTOINE, est né et décédé à Marseille (1864-1950). D'abord instituteur, il s'engagea ensuite en politique. Félibre, écrivain provençal, il s'intéressa également à l'histoire de Marseille, notamment durant le XVI^e siècle.

LES SCÈNES PROVENÇALES

Je me suis conformé aux instructions de ce billet et mardi dernier je grimpais jusqu'à la demeure de l'écrivain toulonnais, si populaire dans toute la Provence, sous le nom de La Sinse. Qui ne connaît, en effet, ces scènes de la vie provençale, ces dialogues étincelants de verve, dans lesquels l'auteur, observateur sincère jusqu'à la cruauté, a fixé nos mœurs rurales et citadines. Ce sont autant de précieux documents pour ceux des générations futures qui évoqueront notre époque : ils y trouveront avec les pittoresques pratiques de la vie quotidienne, toutes nos bassesses et tous nos héroïsmes communs, nos croyances et nos superstitions, nos joies et nos douleurs. En outre, les philologues y glaneront de précises indications sur la langue provençale parlée aujourd'hui ; car La Sinse, comme la plupart des écrivains du littoral, s'est astreint à n'employer dans ses œuvres que la langue des paysans et des ouvriers. Malgré les sollicitations des Félibres, qui lui reprochent son indépendance, il n'a jamais consenti à les suivre dans leurs réformes orthographiques et linguistiques ; il continue à recueillir les propos des rues et à nous les présenter sans maquillage... littéraire. Tel fut autrefois notre grand poète marseillais, Victor Gelu.

Dans son salon, égayé d'un réconfortant soleil, qui anime de bizarres bibelots d'Extrême-Orient et des marines signées Cordouan ou Casile, La Sinse me reçoit avec affabilité. Son visage, dont un bonnet sibérien couvre en partie le front large est jeune encore, malgré les moustaches fines qui grisonnent. Il s'en dégage comme un parfum de bienveillance, de cette bienveillance des gens qui, ayant beaucoup vécu, ont appris à beaucoup pardonner.

— Une bonne nouvelle, me fait-il : Jean Aicard déjeune avec nous. En l'attendant, nous allons faire un tour de ville.

Nous partons. La Sinse, boutonné jusqu'au cou, marche d'une allure décidée, la taille haute et droite ; sur son passage, les

officiers de marine, ses anciens collègues — M. Sénès était à la retraite depuis quelques années — tirent leur casquette galonnée, tandis que le saluent les Toulonnais oisifs, qui s'en vont contempler avec stupeur les ruisseaux obstrués de glace.

Nous brûlons le *gavèou* promis, sur le carré du port, où circulent, dans la joyeuse lumière, les dos arrondis des rentiers et les cols bleus des mathurins.

Voici l'heure du déjeuner. Avec Jean Aicard ; il nous attend, c'est un déjeuner bien provençal que termine une lampée de vin cuit exquis.

Jean Aicard nous annonce la prochaine apparition de son roman, *l'Ibis Bleu*, qui, au préalable, sera donné en feuilleton dans le *Temps*, comme le fut le *Pavé d'Amour*.

L'auteur de *Miette et Noré*, de la *Chanson de l'Enfant*, n'est plus précisément un jeune ; il a quarante-cinq ans. C'est une physionomie bien méridionale ; la peau basanée, les traits frustes, le regard ardent, le front large, encadré de cheveux rejetés en arrière, bruns comme la barbe à deux pointes.

PLUS DE DIALECTES !

— Ah ! ça, s'écrie-t-il soudain, que veulent-ils ces Fédéralistes ? Je crains fort que ce mouvement d'opinion qu'on essaye de créer n'ait sa cause première dans un sentiment, respectable sans doute, mais un simple sentiment d'artiste. Oui, je crains fort que le fédéralisme actuel ne soit autre chose qu'une insurrection des dialectes. Or, je suis l'ennemi des dialectes qui sont inutiles et dangereux puisqu'ils entravent la libre marche du Progrès, en rendant difficile l'entente entre tous les peuples.

— Les dialectes, ponctua La Sine, doivent fatalement disparaître, comme tout organe qui a perdu son emploi. C'est la théorie darwinienne constamment contrôlée par l'expérience. Vous n'avez qu'à regarder ce qui se passe autour de nous. Tenez, à Ollioules, où j'ai quelques propriétés, on commence à

oublier le provençal ; par contre, on commence à y apprendre l'anglais.

— L'anglais ? Interrogeai-je un peu surpris.

— Oui, l'anglais dont on a besoin à chaque instant pour déchiffrer les lettres des négociants de Londres auxquels on expédie les primeurs et les fleurs, et tandis que peu de nos paysans savent encore la valeur d'une *dardèno*, beaucoup déjà comptent par livre sterling.

Certes, je la regrette cette pittoresque langue provençale dont je note les dernières convulsions d'agonie, mais que voulez-vous ? tous les remèdes seraient impuissants, et y en eût-il un d'efficace, j'estime qu'il serait illogique de s'en servir. Mais, hélas ! à quoi bon discuter, la langue provençale est bien morte.

— Ce que vous dites, reprit Aicard, je le disais naguère à Mistral, en ces termes : Votre *Mireille* est un monument impérissable merveilleusement sculpté ; mais ce monument est un tombeau, et au-dessous il y a la Provence ensevelie à jamais.

DÉCENTRALISATION ARTISTIQUE

Je crois, dis-je, que vous faites les Félibres trop Fédéralistes, ou les Fédéralistes trop Félibres. Quelques partisans du fédéralisme considèrent seulement le maintien des dialectes locaux comme utile, peut-être, pour atteindre le but qu'ils poursuivent, c'est-à-dire celui d'assurer à la commune et à la province le libre épanouissement de leur individualité en arrachant au pouvoir central cette autorité qu'ils jugent néfaste autant aux groupes différents qu'à la nation tout entière.

— Sur ce terrain, fit Aicard, je serai parfois d'accord avec eux, j'avoue que la centralisation a ses abus ; il faut qu'on les dénonce, qu'on les supprime et qu'on en empêche le retour ; mais je crains ce morcellement de la France qu'ils rêvent. La véritable décentralisation serait celle des intelligences.

Tout le monde court à Paris, on a raison d'y aller, mais on a tort d'y demeurer. Paris, c'est le grand cerveau de la France et

du monde. Il est nécessaire de se tremper par intervalle dans cette substance grise, après quoi on doit s'en retourner dans sa province épandre parmi toutes les molécules psychiques dont on s'est imprégné et qui, tombant en des milieux particuliers engendreront des idées nouvelles originales.

IL FAUT CENTRALISER

— Aicard, intervint alors La Sinse, applaudit presque au principe décentralisateur. Je ne suis pas de son avis. Les Fédéralistes demandent l'autonomie des communes. Je trouve, moi, que les communes ont déjà trop de liberté et qu'elles en abusent en entassant bêtises sur bêtises. Que serait-ce, si le pouvoir central n'était pas là pour contenir par moment les appétits et les haines de chacun et des autres.

Et puis, je suis un militaire ; j'ai été marin ; on m'a ployé sous une discipline de fer, salutaire, indispensable, une discipline qui ne permet même pas de discuter les sottises possibles des chefs. Eh bien, je désire que toute la France soit soumise à une discipline semblable, tant qu'un danger la menacera, tant que l'affront ne sera pas lavé.

Nous avons été humiliés ! On nous avait dit que nous étions le premier peuple du monde : l'ennemi est venu et le premier peuple du monde a été souffleté sur les deux joues, il a reçu des crachats à la face. Ah ! c'est dur l'humiliation.

Non, tant que la force sera nécessaire, je ne veux pas qu'on touche à la force, c'est-à-dire à l'armée et à la marine, que le fédéralisme désorganiserait.

C'est la centralisation qui a sauvé la France, il y a cent ans ; je suis donc l'adversaire de toute tentative contre elle. Je ne veux plus être vaincu !

PIERRE BERTAS.

1894 : les poèmes de Franki-Moulin

Les deux premières lettres de l'année 1894 concernent un recueil poétique du Dr Franki-Henri Moulin, en littérature Franki-Moulin, né à Genève le 29 mars 1861. Après des études dentaires dans son pays natal, il ouvrit un cabinet à Toulon, boulevard de Strasbourg. Il y fit la connaissance de La Sinse, un proche voisin, qui fut son premier témoin lors de son mariage à Bandol le 25 mars 1897 ; et il apporta également ses soins à Jean Aicard :

Sénès-La Sinse passe en ce moment en compagnie de son inséparable compagnon Franki-Moulin.

La conversation s'engage. L'on cause.

Mieux que personne, Franki-Moulin — donnant des soins régulièrement à Jean Aicard — est au courant des nouvelles qui arrivent des *Lauriers-Roses*¹⁷.

Le praticien se passionnait pour l'archéologie et la poésie et, dans l'art des vers, il fit paraître deux recueils : *À travers les pensées. Les teintes sombres, état d'âme*, et *À travers les pensées. II. Grisailles et clartés*¹⁸.

Lors de la publication du premier volume, Sénès obtint pour son ami une préface de Jean Aicard et une entrée chez l'éditeur parisien Fischbacher :

¹⁷ ARMAGNIN (François), « Souvenirs de jeunesse », *Bulletin de la Société des amis du Vieux-Toulon*, 1938, pages 159-183. Les *Lauriers-Roses* : maison de Jean Aicard à La Garde, devenue aujourd'hui musée.

¹⁸ MOULIN (Franki), *À travers les pensées. Les teintes sombres, état d'âme*, Paris, Fischbacher, 1895, in-12, VIII-108 pages ; préface de Jean Aicard. — *À travers les pensées. II. Grisailles et clartés*, Paris, Fischbacher, 1896, in-12, VI-166 pages.

Dé Touroun lou 30 doou mès d'abriou 1894¹⁹

Un troubaïré, d'esprit daria et d'amo pleno dé tendresso es neïssu souto lou céou dé la Prouvenço é nous voou, vous, moun bouan ami, per peïrin é iou, coumo babillard.

Vaqué !! babillaraï dins leï gazetots, quand lou pichoun sera desmama.

À vous d'abord l'hounour et lou plési dé lou presenta oou public. Escrivès léou quatrè mots su lou poulid libré é su soun quet ooutour.

Vous demandau aqueou servicé parcéqué siès lou capoulié dé la corpouratien deïs escrivans d'en terros prouvençalos, é tant ben parcequé avès jamaï refusa vouastré appui à plus pichoun qué vous.

Ooubéissès à nouastré désir et farès d'uno peïro douï coous. Dounarès uno nouvello provo dé sympathio oou bravé dooutour Moulin et mettrès la joïo dins l'amo dé vouastri vieil ami

Sénès

La Sinse

À vous à la vido et à la mouart !!!

De Toulon, le 27 mai 1894²⁰

Mon cher Jean,

Rien ne presse, quoique le livre de Moulin soit sous elle... un calembourg ! à 67 ans sonnés. Et oui ; je redeviens enfant. Aco ès enfin...

¹⁹ Lettre autographe signée de Célestin Sénès à Jean Aicard, du lundi 30 avril 1894, 1 page, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance.

²⁰ Lettre autographe signée de Célestin Sénès à Jean Aicard, du dimanche 27 mai 1894, 2 pages, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance. — Le « Clément » cité est un officier de marine en retraite, grand ami de Jean Aicard à Paris. Quant à *la Tourelle*, il s'agit de la maison de campagne de La Sinse à Sanary.

Reposez-vous et quand vous le pourrez, écrivez 40 ou 50 lignes de présentation au public. Il faudra aussi trouver un éditeur de Paris. Vous l'avez promis.

Nous lancerons le volume en 7^{bre}. Il aura du succès. Il est bien écrit. La poésie a de la grâce, malgré le ton triste et désespéré qui la caractérise. Ça manque de soleil. Les caractères et le papier sont de choix. Nous aurons une 30^e de journaux et de revues qui nous aideront de leur publicité. Mais, nous comptons surtout sur votre nom aimé partout pour entraîner la foule. Donc ; quand vous le pourrez.

Mais, c'est un travail d'Hercule que vous faites depuis votre départ de Toulon, mon cher Jean. Comment pouvez-vous résister à un tel surmenage ? La poésie est décidément une fort belle invention. Elle secoue l'homme de la base au sommet, comme un roseau battu par la tempête ; et le roseau pousse son plumet, comme si le zéphir le caressait tendrement.

Aco va ben. Allez de l'avant, mon cher et bon ami, suivez, suivez l'étoile. Elle vous mène au berceau du beau Jésus ; à la gloire.

Mille hommages affectueux à Madame Lonclas du couple La Sinse. Un esquichement de mains de haute pression à Clément. Et à vous, cher, à la vido à la mouart.

Sénès

La Sinse

Reçois à l'instant fleur d'abîme. Je vais aller passer deux jours sous les pins là-bas, à la Tourelle voisine de S^{te} Trenide pour lire votre œuvre nouvelle et j'en annoncerai tout le préfum.

Grâmaci. La Sinse.

1894 : échanges littéraires

La Sinse n'hésitait pas à confier à son jeune ami des missions « diplomatiques » :

Toulon 15 juin 1894²¹.

Mon cher Jean,

En même temps que ma lettre vous parviendra un petit ballot contenant 4 exemplaires de la vie provençale par La Sinse. Le premier vous est destiné, le 2^e est pour Émile Zola, le 3^e pour E. Daudet et le 4^e pour Paul Arène.

Je ne connais pas ces messieurs ni ne suis connu d'eux, mais à 200 lieues du pays natal les provençaux sont frères. Je vous charge donc de leur faire remettre l'exemplaire dont je leur fais hommage. Le livre va être en vente chez Michel Lévy, il le sera peut-être aussi chez Lemerre si Lemerre y consent. Adieu et bonne poignée de mains de Sénès dit La Sinse.

Cette lettre est quelque peu énigmatique : les *Scènes de la vie provençale* de La Sinse furent publiées en 1886²². S'agit-il d'un nouveau tirage ? d'un stock à épuiser ? d'une publicité à relancer autour de La Sinse ?

1896 : l'Académie française et le *Jésus* de Jean Aicard

Toulon²³

Mon cher Jean,

Bienheureux d'avoir pu vous plaire et vous servir. Vos compliments me sont allés aux vingt ongles.

²¹ Lettre autographe signée de Célestin Sénès à Jean Aicard, du vendredi 15 juin 1894, 1 page, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance. — Cette lettre cite Ernest Daudet, le frère aîné d'Alphonse.

²² SÉNÈS (Célestin), *Scènes de la vie provençale, par La Sinse. Discours de F. Mistral aux jeux floraux d'Hyères 1885. Préface de Louis Jourdan*, Toulon, Rumèbe libraire-éditeur, 1886, in-16, xx-350 pages.

²³ Lettre autographe signée de Célestin Sénès à Jean Aicard, 1 page, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance. Cette lettre n'est datée mais elle est aisément datable de l'année 1896, mois de mars ou plutôt d'avril.

C'est ça ! aimons-nous toujours et bien. J'ai voulu saluer votre admission à l'académie que je crois certaine. Le 20 du courant, dès le résultat, télégraphiez-le moi pour que *subran* j'en avise les lecteurs du *Petit Var* qui applaudiront avec moi du cœur et des mains, car tous sont vos admirateurs et vos amis.

Reçu le volume *Jésus* destiné à Franki Moulin ; mais pas de nouvelles du mien. Est-ce que la poste l'aurait retenu pour le lire ? Voyez donc ça, je vous prie.

Moulin prépare un article sur cette œuvre, il paraîtra lundi ou mardi. Je vous en enverrai quelques exemplaires.

Adieussias, cher ami. Hommages affectueux à Mad. Lonclas et toujours à vous de cœur.

Sénès.

Sénès évoque, dans cette lettre, deux événements de la vie Jean Aicard :

— sa candidature à l'Académie française, au fauteuil précédemment occupé par Alexandre Dumas fils ; l'élection eut lieu le jeudi 28 mai et fut remportée par André Theuriet ;

— son recueil poétique *Jésus*, mis dans les librairies au début du mois de mars.

1901 : Jean Aicard officier de la Légion d'honneur

Jean Aicard ayant été promu officier de la Légion d'honneur par décret du 23 juillet 1901, La Sinse lui adressa ses vives félicitations dès le 21, depuis sa petite campagne de Sanary :

De la Tourelle, Sanary, le 21 Juillet 1901.

Mon cher Jean,

Dé matin... pendant que, sous mes pins, je lisais ; deux taons

dorés ont fredonné à mes oreilles de joyeuses chansons, cependant que, de la région de S^{te} Trenide, me venaient des bruits de fêtes ; rigaudons de galoubet, pétarades de boîtes de salut etc.

Tout cela annonçait une bonne nouvelle ; et la bonne nouvelle m'est arrivée sur l'aile bleue du facteur rural de Sanary.

Gloire à Jean ; ai-je chanté de ma plus belle voix, après avoir lu la gentille dépêche de Madame Lonclas !

Gloire à Jean ! Et les pins, agitant leurs rameaux embaumés ont joint leurs murmures à mes chants d'allégresse.

Louanges vous soient données, cher ami, pour cette distinction, que, depuis longtemps, nous vous aurions décernée, si nous en avions eu le pouvoir !

Louanges aussi à la si dévouée sœur Jacqueline, laquelle, comme le bon Simon, vous aida à gravir le glorieux Golgotha, en prenant sa part du fardeau et en vous soutenant dans la lutte.

Embrassez-la donc pour moi, comme je vous embrasse et assurez-la de notre inaltérable amitié fraternelle.

Mad. Sénès joint ses félicitations et ses embrassades à celles de son *digne et bon époux*. Té vé ! Si c'est vrai...

À vous Jean, à la vido, à la mouart.

Sénès
La Sinse²⁴

1907 et 1908 : la mort de Célestin Sénès

Célestin Sénès est décédé à Toulon le 19 janvier 1907 à 5 heures du matin :

²⁴ Lettre autographe signée de Célestin Sénès à Jean Aicard, du dimanche 21 juillet 1901, 2 pages, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance.

Lundi, 21 janvier. — Le maître écrivain La Sinse est mort.

Ce matin, derrière le cercueil, à travers le vieux Toulon, dans le cadre pittoresque des vieilles rues étroites et du marché où il situa tant de scènes de son « Théâtre de Besagne », une foule suit, émue, silencieuse sous le deuil du ciel gris. Cette foule, c'est tout Toulon ; oui, tout Toulon, non point le tout Toulon officiel, celui des fonctionnaires et des officiers, mais le vrai, celui du cœur, de l'intelligence et de l'esprit. Les Toulonnais de Toulon suivent la dépouille mortelle de celui qui peignit une époque de sa plume alerte, finement observatrice et conservera Besagne, ses mœurs et ses coutumes, à l'admiration de nos petits-neveux²⁵.

Le dimanche 7 juin 1908 les félibres, réunis à Toulon pour la *Santo-Estello*, se rendirent à la poissonnerie pour l'inauguration du buste de La Sinse placé en couronnement de la vieille fontaine et dû au ciseau du jeune sculpteur toulonnais Louis Maubert²⁶ : « L'artiste a su rendre à merveille la douce physiologie du maître galéjeaire et les masques de bronze qu'il a suspendus sous le buste symbolisent à merveille l'œuvre de La Sinse²⁷. » L'œuvre avait été commandée par le *Comité La Sinse*, ayant à sa tête M^e Richard Andrieu et M. Esclangon, de l'*Escolo de la Targo*.

L'assistance y fut nombreuse et, de tous les discours prononcés, je ne retiendrai que celui de Jean Aicard :

²⁵ *Je dis tout*, n° 4, 26 janvier 1907, page 3.

²⁶ Né à Toulon le 18 mai 1875 ; décédé à Nice en 1949.

²⁷ *Le Petit Var*, 29^e année, n° 10081, dimanche 7 juin 1908, « Chronique locale », page 3, colonne 1.

Mes chers concitoyens²⁸,

On raconte que Démosthène, l'orateur athénien, s'efforçait de lutter contre les flots pour s'exercer à discourir en public. On peut lutter contre la mer, on ne peut lutter contre le murmure du peuple de la Poissonnerie de Toulon. Mais essayons.

Sénès-La Sinse que nous fêtons aujourd'hui, nous a légué une œuvre vivace, non pas une vaine fleur fanée de rhétorique, mais une fleur d'or, une fleur de nature : Sénès qui a écrit les petites scènes de Besagne, semble nous avoir donné une de ces petites fleurs sauvages, un brin de thym ou de romarin odorant, qui pousse dans les collines bleues regardant le panorama de notre sublime rade.

En revenant de Paris, que j'ai quitté plus tôt cette année pour avoir le plaisir d'assister à cette cérémonie en l'honneur de mon regretté ami La Sinse, en descendant de la gare, en passant sur la place de la Liberté, j'ai rencontré une porteuris, non pas une porteuris de Gênes ou du Piémont, mais une porteuris de Toulon. Elle portait avec grâce et légèreté, un lourd paquet de linge sur sa tête, une main appuyée sur sa forte hanche : c'était bien là l'incarnation de la fille de Provence et je me disais que cette belle et fraîche fille, c'était bien celle que Sénès chérissait : elle était l'incarnation de l'art populaire, c'est-à-dire de l'art de l'avenir.

L'œuvre de Sénès a un caractère de « galéjade », sans aucune malice, sans aucune méchanceté. Sénès était la bonté même. Il excusait toute faute, toute méchanceté humaine.

Il aimait les jeunes gens. Le sculpteur Maubert le sait bien. Aussi, aujourd'hui il paie une dette de cœur envers Sénès. À notre tour, nous avons une dette de reconnaissance à ce jeune

homme qui nous a rendu les traits de l'écrivain toulonnais, qui dans cette « pescarié », a appris à aimer le cœur du peuple.

Vive Sénès ! dont le souvenir est impérissable.

À l'issue de la cérémonie, Jean Aicard offrit un déjeuner à quelques personnalités présentes, notamment au sculpteur Maubert :

M. Louis Maubert a assisté ensuite à un déjeuner improvisé offert par M. Jean Aicard, au poète acteur Foucard, dont le discours en vers provençaux avait profondément ému l'auteur de *Maurin des Maures* qui fut dès son enfance l'ami de La Sinse.

Au dessert, M. Jean Aicard a parlé du talent de La Sinse et félicité Louis Maubert d'avoir su rendre les traits de l'écrivain provençal, avec l'expression d'infinie et spirituelle bonté qui était la sienne et d'avoir plastiquement caractérisé son talent littéraire dans les deux masques comiques qui ornent désormais, au-dessous du buste de La Sinse, la fontaine de notre « Pescarié » de Toulon.

Jean Aicard a félicité M. Foucard au sujet de son discours provençal « tout vibrant de l'émotion populaire »²⁹.

Célestin Sénès a chanté la Provence maritime dans la langue vernaculaire qu'il avait apprise de ses parents pour rendre ses écrits accessibles à ses contemporains peu lettrés. Frédéric Mistral a préféré la langue plus savante qu'il avait restaurée avec ses compagnons félibres et a développé une œuvre véritablement littéraire. Jean Aicard a voulu chanter sa province en français pour la faire mieux connaître au-delà de ses frontières.

²⁸ *Le Petit Var*, 29^e année, n° 10082, lundi 8 juin 1908, « Une journée artistique », page 1, colonnes 3-6.

²⁹ *Le Petit Var*, 29^e année, n° 10082, lundi 8 juin 1908, « Une journée artistique », page 1, colonnes 3-6.

Quel que soit leur projet, tous trois ont célébré les beautés de la Provence, familière ou éternelle ; tous trois ont étudié l'âme provençale, à une époque où l'uniformisation n'avait pas encore nivelé les particularismes régionaux.

JEAN AICARD... IL Y A CENT CINQUANTE ANS Amélie Ernst (1869-1870-1872)

Dominique AMANN

Amélie Levy est née le 11 avril 1831¹ à Mutzig (Alsace) où son père était marchand de drap.

Elle étudia au Conservatoire de Paris où elle obtint un second prix de tragédie en 1848 et débuta à la Comédie-Française, sous le nom de *Siona Lévy*, en jouant de petits rôles aux côtés de la grande Rachel. Elle passa ensuite à l'Odéon et obtint des rôles dans *Hamlet* (1850), *André del Sarto* (Alfred de Musset, 1851) et *l'Exil de Machiavel* (Léon Guillard, 1852).

Elle se convertit au catholicisme en 1852 et épousa en août 1854 à Londres le très célèbre violoniste et compositeur Heinrich-Wilhelm Ernst.

Né à Brno (Moravie, République tchèque) le 6 mai 1814, Henri Ernst entra au conservatoire de Vienne en 1825 : il y apprit le violon et la composition. En 1829, il s'attacha à Paganini et le suivit dans ses tournées. Il fit une très grande carrière de violoniste. Après son mariage, épuisé et handicapé par une névralgie qui l'empêchait de jouer, il abandonna sa carrière interna-

¹ Et non point le 14 avril 1834 comme cela a été plusieurs fois affirmé fautivement, par confusion avec une cousine prénommée Rosalie.

tionale, se retira à Nice et s'adonna à la composition. Amélie quitta la scène pour se consacrer à son mari.

Après le décès de son époux à Nice le 8 octobre 1865, elle reprit son ancienne carrière en donnant des récitals de poésie. Elle se produisit à Paris, à Versailles et en Allemagne avec beaucoup de succès. Victor Hugo lui envoya, depuis son exil à Guernesey, une copie de *L'Homme qui rit*, non encore publié².

Leur fils unique Alfred Ernst, né en 1860, polytechnicien mais aussi musicologue et spécialiste de Richard Wagner, mourut en mai 1898 de la rougeole. Amélie est elle-même décédée à Nice le 13 novembre 1914 : la guerre battait son plein et sa disparition passa inaperçue...

Amélie Ernst apparut véritablement dans la vie littéraire française en 1869 : elle donna en effet, dans l'amphithéâtre Gerson de la Sorbonne, de janvier à mi-avril, douze conférences poétiques populaires consistant en lectures d'œuvres majeures des plus grands écrivains³.

Le jeune Jean Aicard, présent à Paris et dévoré de passion pour la poésie, s'empressa d'aller l'écouter et lui consacra une livraison de sa chronique parisienne envoyée au *Marseillais* :

CHOSSES PARISIENNES⁴

M^{me} Ernst. — *Le Rappel*. — Un chapitre de *L'Homme qui rit*.

Nous avons déjà parlé ici, à cette même place, de M^{me} Ernst et de ses soirées à la Sorbonne. M^{me} Ernst avait pris pour titre

² HUGO (Victor), *L'Homme qui rit*, Bruxelles, Leipzig, Livourne, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1869, in-8°, quatre volumes 381+307+246+384 pages.

³ *Le Siècle*, 34^e année, n° 12416, vendredi 16 avril 1869, « Cours et conférences », page 3, colonne 4.

⁴ *Le Marseillais*, dimanche 25 avril 1869.

de ses soirées : *Une heure de poésie*, bravement. Ce titre en effet est courageux en ce moment où la conspiration du silence semble organisée contre les poètes, en ce moment où Victor Hugo seul a la puissance de faire écouter des vers, en ce moment où on ne croit pas encore aux poètes nouveaux, et où on ne s'occupe que peu des anciens. — « Rouvrons les livres ! » s'écriait, il y a quelques années, M. Laurent-Pichat dans une de ses conférences publiées plus tard sous ce titre expressif : « Les Poètes de Combat ». — « Rouvrons les livres » La poésie y est vivante ; tant que nous aurons Homère et Virgile ; Hugo, Lamartine, Musset ; tant que nous aurons les Ronsard et les Regnier, — nous n'aurons pas à nous plaindre : la poésie sera vivante.

Et à ce compte l'imprimerie nous assure son immortalité.

Ce qu'on semblait oublier ou dédaigner de faire, M^{me} Ernst l'a entrepris. M^{me} Ernst a demandé au ministre de l'instruction publique la permission de lire, à la Sorbonne, une fois par semaine, les chefs-d'œuvre de nos poètes, et, la permission obtenue, elle a bravement, disons-nous plus haut, donné pour titre à ses soirées : *Une heure de poésie*.

M^{me} Ernst a bien mérité de la poésie ; elle a d'ailleurs obtenu plus de succès qu'on n'en attendait ; tous les samedis soir la grande salle où elle faisait ses lectures s'emplissait dès 8 heures, — et, une heure durant, on écoutait la voix nombreuse de M^{me} Ernst, dire, d'une manière savante et émouvante, les stances et les strophes, ou les vers dramatiques de tel ou tel poète.

M^{me} Ernst a une belle voix, un geste majestueux, plein d'ampleur ; elle choisissait, pour ne pas fatiguer son auditoire, les morceaux les plus différents de ton et d'allure, elle nous a donné occasion d'applaudir la souplesse de son talent qui se prête aux mouvements de la tragédie comme à ceux de la comédie, et à l'élan lyrique comme à la douceur des stances alanguies.

C'est samedi, 17 avril, que M^{me} Ernst a clos, pour cette année du moins, la série de ses *heures de poésie*.

Or, cette dernière soirée a été particulièrement intéressante. M^{me} Ernst avait varié à l'infini son programme.

La séance a été longue, et sans doute très-fatigante pour elle... Plus de vingt noms de poètes se croisaient sur le programme, parmi lesquels nous avons remarqué des noms très-contemporains.

M^{me} Ernst s'est admirablement tiré de sa tâche, — et est enfin arrivée au morceau impatientement attendu, au chapitre de *l'Homme qui rit*, (encore inédit) — intitulé *l'Effet de neige*.

Arrêtons-nous un moment à ce mot, — pour dire que les retards apportés à la publication de *l'Homme qui rit* n'ont rien dont on doive faire reproche à ceux qui l'avaient annoncé pour le 10 avril.

Tous ceux qui ont fait imprimer quelques pages savent d'où viennent ces retards et connaissent la valeur des promesses d'imprimeurs, auxquelles il est bien difficile de ne pas croire, car il est bien difficile de ne pas espérer ; — on y croit donc, et on est déçu une série de fois, jusqu'à ce qu'enfin le livre soit prêt, par la raison que rien n'est éternel, pas même la persévérance des imprimeurs à ne pas tenir leurs promesses.

Nous ajouterons que le journal de Victor Hugo, est retardé par les retards de *l'Homme qui rit* ; le *Rappel* ne paraîtra, ne peut et ne doit paraître que quinze jours environ après *l'Homme qui rit*, quelques-uns ont l'air de croire que Victor Hugo y perdra son précieux temps à faire de la polémique ; Victor Hugo sait son devoir et le fera ; l'homme de génie ne laisse prendre de lui par la vie que ce qu'il veut et il est certain que Victor Hugo ne va pas se mettre à faire du journalisme ; mais le *Rappel* sera son *journal* en ce sens qu'il représentera son idée, et qu'il sera rédigé par ses amis. Quant à ceux-ci, ils n'auront que des

éloges à recevoir pour leur courage à se sacrifier en somme, à la cause publique, en reprenant la rude tâche du journalisme qu'ils connaissent bien, eux, rédacteurs de *l'Évènement* de 1851 !

Pour ne parler que de Meurice et de Vacquerie, il y aura du dévouement de leur part à délaissier l'œuvre artistique commencée, drame ou roman ou poème, pour le fatigant labeur de l'article au jour le jour, pour la lutte de tous les instants sur la brèche de la critique littéraire ou de la politique ! Aussi, nous qui savons ce qu'il en coûte, quoique débutant à peine, nous leur envoyons au nom de tous les vaincus un salut cordial, un cordial remerciement.

Revenons au chapitre de *l'Homme qui rit*, intitulé *Effet de neige*, et qui nous a été lu avec tant de talent par M^{me} Ernst.

La scène de ce chapitre est aussi simple que possible : la neige tombe ; un enfant égaré marche sous la neige incessante, et il a peur ; il entend un cri ; il va du côté de la voix, — et découvre sous l'amoncellement épais de la neige un cadavre de femme ; dans les bras du cadavre est une enfant pleurante, expirante, — et le petit garçon prend dans ses bras la petite fille et l'emporte, la réchauffant lui donnant ce qu'il a de vêtements, ce qu'il lui reste de chaleur.

Comme on le voit, ce chapitre est d'une invention sans recherche ; tout le monde trouverait le sujet sur ce tableau, — mais ce que Hugo seul pouvait trouver, c'est la sûreté d'expression, l'originalité étonnante de la phrase, et dans cette originalité, la justesse absolue du terme employé ou de l'accord des mots. — Ici l'enfant pousse un tel soupir de souffrance que pour que la mère n'en soit pas réveillée, il faut qu'elle soit « *bien profondément morte !* » Là, l'enfant chargé du fardeau sacré chancelle à chaque pas sur le verglas, — et le vent « *a la lâcheté de le pousser !* »

Quelle description vraie, terrible et pourtant consolante que celle du cadavre de la mère ! Les mamelles sont nues ; elle est morte en allaitant l'enfant, et la nudité des mamelles « *est pathétique !* » — au bout d'un sein, est une perle blanche : c'est une goutte de lait gelée ; — et alors notre poète nous parle de cette goutte de lait avec une émotion qu'il nous communique aussitôt ; il nous dit comment l'enfant « *plus accoutumée au berceau qu'à la tombe* » avait voulu téter encore la nourrice morte, et comment la mort lui avait « volé » cette goutte de lait.

Que de mots de génie dans un court chapitre !

Mais n'empiétons pas sur l'étude que nous nous proposons de faire de l'*Homme qui rit*. Le premier volume du roman est une promesse qui sera tenue : *L'Homme qui rit* est, à coup sûr, un nouveau chef-d'œuvre du maître. Dans quelques jours le monde entier le lira et battra des mains.

JEAN AICARD.

Il l'entendit également, au début du mois de mai, lors d'une manifestation organisée en l'honneur de Lamartine :

CHOSSES PARISIENNES ⁵

Lamartine, discours de M. Pelletan. — Lamartine, discours de M. de Laprade. — Lucrèce à l'Odéon. — Julie aux français.

Il y a huit jours, au cirque du Prince Impérial, M. Pelletan a prononcé un discours sur Lamartine, poète et homme politique. Ce discours est un des plus beaux du courageux citoyen Pelletan. Cet homme d'aspect austère et même farouche qui a nom Pelletan et qui est un des rares hommes que l'on n'attaque pas parce qu'ils sont honnêtes jusqu'au scrupule, ce tribun au sour-

cil froncé dont les interruptions brèves et vives sont redoutables, a une admiration complète, un amour immense pour Lamartine.

On reproche généralement (c'est vulgairement qu'il faudrait dire) à Lamartine écrivain, d'être peu précis et sans force ; que ne reproche-t-on pas à Lamartine comme homme ! — aussi, il nous a été doux d'entendre l'éloge de Lamartine dans la bouche de Pelletan ; cela nous a été une consolation ; cela nous a presque paru une justification sans appel du grand malheureux Lamartine et nous avons de toutes nos forces battu des mains aux généreuses paroles de l'orateur. Du reste la salle entière a été émue et entraînée ; à la sortie, on a accueilli l'orateur par des saluts et des vivats bruyants, et on l'a longtemps accompagné le long des boulevards.

Avant-hier, 2 mai, une réunion publique avait lieu au profit de la souscription pour élever une statue à Lamartine. Le bureau était composé de MM. Ernest Legouvé, Auguste Barbier, Théophile Gautier, Leconte Delisle, Lacausade, Antony Deschamps et Laurent-Pichat ; M. Victor de Laprade présidait : il a prononcé un discours. Ce discours d'un ton élevé et pur, très-soutenu, a été accueilli avec acclamations. Après l'ardent M. Pelletan, M. Laprade a su dire la gloire littéraire et surtout la gloire politique de Lamartine ; il a loué le poète et l'historien et la salle a prouvé combien celui qui faisait l'éloge et celui qui en était l'objet lui étaient tous deux sympathiques, — par ses unanimes bravos !

M^{me} Ernst a dit ensuite des vers choisis parmi les plus beaux de Lamartine ; M^{me} Ernst s'est prouvée de nouveau une grande artiste, et cette séance a été un triomphe.

[...].

JEAN AICARD.

⁵ *Le Marseillais*, dimanche 16 mai 1869.

En mai 1869, Amélie fut nommée, par Victor Duruy ministre de l'Instruction publique, « lectrice des nouveaux cours annexés à la Sorbonne »⁶. Dans ces nouvelles fonctions, elle obtint un prodigieux succès auprès de la jeunesse universitaire parisienne :

Chronique régionale⁷

La présence de Mme Amélie Ernst dans notre ville, le titre de lectrice en poésie des cours annexes de la Sorbonne dont elle est officiellement munie, le succès de bon aloi qui marque chacune de ses soirées littéraires, tout concourt à éveiller, sur le compte de cette brillante interprète du « gai savoir, » les curiosités légitimes du public dijonnais. Nous croyons donc être agréables à nos lecteurs en détachant d'une feuille parisienne, *l'Illustrateur des Dames*, les lignes suivantes que consacre à cette célébrité de notre époque la plume élégante de M. Auguste Luchet :

Mme Amélie Ernst porte un nom célèbre dans les arts. Elle est veuve du grand violoniste Ernst, qui fut un des génies de l'exécution musicale. Majesté, splendeur, expression, poésie, son archet magnétique possédait et donnait tout. Par-dessus, une âme brûlante ; par-dessous la science et la raison parfaite du compositeur. Sa veuve dit et lit comme il jouait. Elle est la musicienne du vers. Noble, dramatique, inspirée, souveraine, spirituelle et fine aussi, croyante en elle enfin, et sûre de sa force.

⁶ *Le Petit Journal*, 7^e année, n° 2337, mercredi 26 mai 1869, « Petites nouvelles », page 2, colonne 4. – Information également diffusée par de nombreux autres périodiques.

⁷ *Le Progrès de la Côte-d'Or*, 1^{re} année, n° 125, samedi 10 juillet 1869, page 2 colonne 5 et page 3 colonne 1. Article non signé.

C'est une gloire parmi les femmes, comme c'est un honneur parmi nous.

On l'avait d'abord détournée de son entreprise : « La poésie, lui disait-on, est passée de mode. Il n'y a plus que les exilés qui en font. Le cœur est au plaisir et l'esprit aux affaires. »

Toutes raisons pour cette vaillante d'essayer et de persister. Il lui semblait qu'un grand réveil était à obtenir, qu'une foule d'âmes muettes allaient et venaient autour d'elle, attendant la vibration qui délie.

Les femmes seules ont de telles intuitions. Elles contiennent plus de divinité que nous. Divinité et divination sont mêmes choses. Hardiment donc, tandis que ses sœurs, nobles aussi et téméraires dans le bien, venaient sans crainte reprocher au maître certains crimes des inégalités sociales, Mme Ernst, qui savait et voulait frapper autrement, envoya tout à coup aux journaux cette singulière annonce : *Une heure de Poésie*.

La prétention d'abord parut insensée. De la poésie en 1869 ! pourquoi pas de roses au guichet du caissier ? pourquoi pas des oiseaux dans la Bourse ? Cependant les premiers y allèrent, par ironie peut-être ou par curiosité du paradoxe. Et puis, une femme attire toujours un peu. En revenant, quelques-uns dirent que c'était bien, qu'elle était belle, qu'elle récitait avec intelligence et choisissait avec goût. Et ce fut tout : ceux-là n'en avaient senti ni vu davantage. Les autres, mieux tenus dans le vrai de l'époque, reconnurent qu'ils s'étaient ennuyés. Hugo, Barbier, Musset, Lamartine, rengaine ! Thérèse est bien plus gaie. En somme cependant on ne repoussait pas la tentative. Il y a toujours chez nous assez de pudeur pour laisser passer le beau. Seulement à cette aventure il fallait un auditoire, non de politesse, de galanterie ou d'estime, mais de conviction et d'acclamations, comme à la Ristori précédant et prédisant l'Italie victorieuse, comme à Rachel chantant la *Marseillaise* !

Ce public jeune, chaud et enthousiaste, croyant et fervent, Mme Ernst l'a trouvé. J'oserais presque dire qu'elle l'a fait ; tout jaillissement demande premièrement une percussio. C'est devant celui-là que, le mois passé, je l'ai revue pour la première fois depuis une pauvre soirée à Dieppe, cet été, où nous étions quarante à l'applaudir. Ces baigneurs ! Ce n'était plus la salle ducale des bains chauds et ses banquettes inhospitalières à quiconque veut émouvoir son prochain ; c'était l'amphithéâtre Gerson, la Sorbonne, avec des murailles doctes et nues, avec des gradins de sapin, et sur les gradins, depuis la chaire où le professeur parle jusqu'au plafond qui renvoie ses paroles, des cercles de cerveaux que la pensée habite, des cordons de cœurs pleins d'espoir et d'amour !

Et quel respect pour ces beaux noms rappelés et ramenés, dont chaque mot récité par la superbe interprète était un cri de grandeur, de vertu, d'honneur, d'amour ou de liberté ! Quelle aptitude à saisir, quelle finesse à creuser tout ce qui explique et tout ce qui implique : la sentence et l'allusion, l'affirmation et l'induction. la conclusion et la restriction, la maxime et la parabole, la couleur et la nuance ; ces temps permettent si peu qu'on soit clair ! Quelle rapidité de communication, quelle électricité, quel embrasement de la voix à l'esprit ! on eût dit une télégraphie des âmes. Ce fut pour moi, vraiment, un étonnement et une fête dont le souvenir me suivra comme un point de départ et une date. Je doutais et maintenant j'espère. J'hésitais et maintenant je crois. Grâce vous en soient rendues, madame !

En avril 1870, Jean Aicard lui dédia ce sonnet :

Le Verbe sort vivant de la lettre muette,
Et le vers, à son gré, chante, mélodieux
Comme un oiseau captif qui retrouve les cieux !
Elle donne la vie au rêve du poète.

Les mots sortent du livre, où la plume les jette
Bizarres et rampants, froids et silencieux ;
Les mots (faits pour la voix) cachent toujours aux yeux
De beaux secrets qu'il faut que la voix nous transmette.

Ces mystères du vers, un dieu vous les apprend,
Sybille aux grands cheveux, prêtresse de l'esprit,
Dont le geste et l'accent ne font qu'une harmonie ;

Vous les savez si bien, Muse, qu'à votre voix
Étonné des plus vieux chefs-d'œuvre du génie,
On les sent tout entiers pour la première fois !

Toulon, 24 avril 1870 ⁸

En janvier 1872, le Gouverneur de Paris autorisa M^{me} Ernst à reprendre ses séances sur les théâtres nationaux, mais son engagement à la Sorbonne ne fut pas renouvelé... car la conférencière était alsacienne et, de ce fait, supposée allemande ! Jean Aicard eut l'occasion de l'entendre dans la salle de conférences du boulevard des Capucines à Paris :

PROPOS LITTÉRAIRES ⁹

(Correspondance particulière de l'Égalité.)

Paris, 13 janvier 1872.

M^{me} Amélie Ernst. — L'art et l'industrie. — Ceci ne tue pas cela.
— L'Amérique. — Géographie poétique. — Du talent au génie. — Remerciement à M^{me} Ernst.

⁸ AICARD (Jean), recueil manuscrit *Aimer-Penser* (1870).

⁹ *L'Égalité* (de Marseille), mercredi 17 janvier 1872. Coupures de presse conservées aux archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 44, agenda n° 5, pages 13-14.

Ce soir, M^{me} Ernst a donné dans la salle du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines, une *soirée littéraire*. Paris n'avait plus entendu M^{me} Ernst depuis un an et demi. La reprise de ses *Heures de poésie* intéresse un public de jour en jour plus nombreux, et beaucoup aussi la pléiade des poètes contemporains.

C'est une singulière phrase, assez ridicule, que celle-ci, répétée à l'envie par toutes les bouches : la poésie est morte ! Eh ! grands dieux ! la poésie française ne mourra qu'avec la France ! L'art est une des manifestations de la vie d'un peuple, et les époques où son art disparaît sont les époques de l'agonie des sociétés. Laissez donc, hommes nouveaux, le cri de désolation sur la mort des muses, l'oraison funèbre de la poésie, aux gens engoués du passé que le flux des idées nouvelles épouvante et submerge.

On entend dire assez fréquemment dans le monde : « L'heure est politique et sociale, et, quand la voix sociale sera faite, l'heure sera industrielle ; la parole sera aux usines et aux découvertes scientifiques applicables au commerce ! » C'est là une banalité amère. Quand la marche des ballons serait enfin réglée, et quand les usines des alchimistes modernes fabriqueraient de l'or, en quoi cela tuerait-il la poésie, expression du meilleur de la vie, de l'amour, des douleurs et des joies humaines que ne supprimera jamais ni un mécanicien, fût-il de l'Institut, ni un homme politique !

— « Mais, me dit-on, les Yankees... » — « Eh ! monsieur, les Américains sont en Amérique, et nous sommes séparés par un abîme de cet autre monde ! Ce qui ne modifiera jamais le savant ou l'homme d'État, c'est le caractère propre de la race. Le caractère propre de la race tient au sol et au climat, et jamais dans ce pays de France, si admirable, qui est comme une synthèse de toutes les régions européennes, jamais dans nos forêts

druidiques, sur nos côtes ensoleillées et chargées de grappes, sur les rivages de nos mers, jamais les hommes ne seront insensibles au charme de la poésie.

La poésie est une de nos meilleures gloires, sans effusion de sang, celle-là ! La France est une terre poétique. Elle a au Nord les Ossian et les Camoëns ; un tunnel sous-marin nous relie aujourd'hui aux Milton et aux Byron ; au Nord-Est, nous avons les Schiller et les Goethe ; au Sud-Est, les Dante et les Pétrarque ; au Midi, le Romancero ; l'Océan nous sépare de Franklin ! et la poésie mourrait en France ! Cela est insensé ! Le pays qui a produit la chanson de Roland, une épopée, c'est-à-dire une œuvre née du génie populaire, du sol même, un fruit de l'arbre ; le pays qui a un seizième, un dix-septième, un dix-huitième et un dix-neuvième siècle comme les nôtres, cesse d'avoir l'éloquence, la littérature, la puissance poétique, — quand il n'est plus !

Jamais peut-être, pour ne parler que des poètes, on n'avait fait aussi admirablement les vers que dans cette seconde moitié de notre siècle. L'habileté des ciseleurs est infinie. Elle est telle, que la forme ne suffit plus pour attirer l'attention. Avoir beaucoup de talent est à peu près inutile pour acquérir un peu de gloire. Il faut du génie, c'est-à-dire la puissance de *création* ; il faut dire plus que les hommes de talent, et dire autre chose ; il faut découvrir un type, un être, une pensée inconnus ; il faut tirer de soi-même, de son cœur ou de son cerveau un élément nouveau et inattendu, et pourtant en rapport par un point quelconque avec le goût contemporain, — sans quoi, on végète dans l'obscurité. — Loi pénible imposée aux poètes. Aussi, comme ils luttent ! Les fleurs les plus étranges nous apparaissent, les parfums les plus imprévus nous arrivent, si nous ouvrons un volume de vers. Les originalités factices, voulues, ne donnent pas la vie à une œuvre ; c'est pourquoi les vo-

lumes remarquables restent peu nombreux, en dépit du talent des auteurs. Mais de là à conclure à la fin de la poésie, il y a loin. On voit d'ailleurs dans tous ces livres tels morceaux qui pour ne pas suffire à fonder une gloire, n'en sont pas moins dignes d'être connus et applaudis. Mais qui ira les chercher, ces vers qui sont nés sans bruit, que les critiques dédaignent trop, qui ne peuvent s'imposer d'eux-mêmes ? Une femme a eu cette pensée. C'est là l'entreprise que M^{me} Ernst tente, depuis plusieurs années et pour laquelle elle mérite la reconnaissance et des poètes et du public.

Marseille connaît ce beau talent ; M^{me} Ernst y a reçu des hommages enthousiastes. Aujourd'hui son œuvre est bien en rapport avec l'effort de régénération générale que veut tenter notre pays. Aussi l'accueil qu'on a fait à la Lecture des Cours de la Sorbonne a-t-il été chaleureux. À côté de grands poètes illustres on a applaudi de jeunes talents. Citons un des noms les mieux accueillis, celui de Sully-Prudhomme. Celui-là a déjà plus que du talent.

JEAN AICARD.

Durant la guerre franco-prussienne, elle servit avec dévouement comme infirmière en Suisse ; puis elle reprit ses lectures poétiques et parcourut toute l'Europe.

Dans les publicités faites pour annoncer ses conférences, Amélie Ernst s'intitulait toujours « lectrice en poésie des cours de la Sorbonne ». Mais l'amphithéâtre Gerson lui demeurait fermé :

Ceux qui s'intéressent aux lettres et qui goûtent la poésie n'ont pas oublié les lectures de Mme Amélie Ernst à la Sorbonne, en 1869-70. Naturellement suspecte à l'ordre moral, Mme Ernst s'en est allée populariser nos poètes en Suisse et dans l'Alsace,

son pays natal, où ses séances, très suivies, ont entretenu le sentiment patriotique.

En attendant qu'on lui rende cette *salle Gerson, qui lui a été fermée par le grand libéral Jules Simon*, la sympathique lectrice va inaugurer, le 22 septembre prochain, la réouverture de la salle des Capucines.

Avis aux amateurs de beaux vers et de nobles sentiments. Les anciens et les modernes, les nouveaux mêmes, seront interprétés par Mme Ernst avec le même goût et le même zèle ¹⁰.

et elle ne put reprendre des lectures hebdomadaires à la Sorbonne qu'en février 1880 : « Mercredi prochain, à huit heures et demie du soir, aura lieu, salle Gerson, la reprise du cours d'interprétation de poésie, par Mme Amélie Ernst, lectrice des cours annexes de la Sorbonne ¹¹. »

En 1885, elle vint à Toulon début juin, au moment des ob-sèques de Victor Hugo et y passa quelques jours :

M^{me} Amélie ERNST ¹²

Elle a publié divers ouvrages de poésie entr'autres les *Rimes françaises d'une Alsacienne* et *Nos Bébés* ; elle a fait paraître dans le *Voltaire* une série de *Notes et Souvenirs* sur Louis Blanc, sur Auguste Barbier, sur Théophile Gautier, sur Thalberg, etc.

Enfin elle a modelé elle-même la tombe de son mari qui repose au cimetière de Nice.

¹⁰ *Le Petit Parisien*, 4^e année, n° 1067, jeudi 18 septembre 1879, « Échos de partout », page 2, colonne 3.

¹¹ *La République française*, 10^e année, n° 3005, mardi 17 février 1880, « Faits divers », page 3, colonne 3.

¹² *Le Petit Var*, 6^e année, n° 1700, mardi 2 juin 1885, page 3, colonne 1.

Terminons ces notes biographiques par le portrait qu'a tracé d'elle M. Lacaussade, un poète :

« Une opulente chevelure noire encadre de longues boucles un front intelligent et ferme, un visage aux traits accentués dont l'énergie se tempère par cette douceur profonde du regard qui fait songer à la candeur magnétique de la Mignon de Goethe. Pour l'attitude, pour la noblesse du port et du geste, elle rappelle également la *Corinne* de M^{me} de Staëll à laquelle un poète contemporain l'a comparée.

« La voix a le timbre vibrant et porte loin. Cette voix a des éclats de sonorité, des véhémences qui traduisent par une ampleur passionnée les rugissements d'Hermione et les imprécations de Camille. M^{me} Ernst joue presque en disant. »

M^{me} Ernst s'est imposée la tâche de répandre au sein des masses les richesses de notre poésie nationale et de nous faire connaître plus intimement nos grands hommes.

C'est pourquoi elle donnera mardi soir une conférence sur Victor Hugo.

Toulon pourra, pendant quelques heures encore, vivre de la vie du Grand Homme.



Elle fit paraître quelques ouvrages :

Rimes françaises d'une Alsacienne, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1873, in-18, 168 pages.

Nos bébés, Épinail, Pellerin et C^{ie}, 1889, in-16 ; illustrations.

Mes lectures en prose, Neuchâtel, Attinger frères, 1894, in-8°, xx-384 pages. Ouvrage suivi d'une Introduction contre les monologues par Jules Claretie et d'un Rapport au ministre de l'Instruction publique sur les lectures de Mme Ernst à la Sorbonne par Sully-Prud'homme.

On lui doit également, notamment dans *Le Voltaire* sous la rubrique « Notes et Souvenirs », des articles sur Louis Blanc, Auguste Barbier, Théophile Gautier, Thalberg, etc.

JEAN AICARD... IL Y A CENT ANS Le cinquantenaire de la mort de Pierre Dupont (1821-1870)

Dominique AMANN

Pierre Dupont (1821-1870), chansonnier, poète et goguettier, après une enfance plutôt chaotique à Lyon, connut à partir de 1842 une petite célébrité littéraire très locale et mourut presque oublié, à la différence de son illustre devancier Pierre-Jean de Béranger (1780-1857)¹.

Le *Cercle Pierre Dupont* fut fondé en 1894, notamment avec le parrainage de Jean Aicard, par des membres du *Caveau lyonnais* mécontents qu'on n'y donnât pas à l'œuvre du poète local la place éminente qui devait lui revenir.

Ce cercle était une société littéraire et artistique, composée de chansonniers, poètes et musiciens. Il comptait déjà plus de trois cents membres en 1902.

Il organisa des concours annuels de poésie et, surtout de chansons.

Sa principale activité, comme toutes les sociétés de type chatnoiresque, était l'organisation d'une soirée mensuelle littéraire et musicale : poètes, chansonniers, diseurs, chanteurs,

¹ Pour une bonne étude de la vie et de l'œuvre de Pierre Dupont, voir : BONNIOT (Roger), *Pierre Dupont, poète et chansonnier du peuple*, Paris, Nizet, 1991, in-8°, 444-XXIII pages, planches, musique.

fantaisistes se succédaient sur la scène pour y produire leurs créations personnelles.

Certaines soirées, plus mondaines, accueillaien des invités choisis parmi la bonne société et les autorités de la ville ; d'autres, plus canailles, étaient réservées aux messieurs qui pouvaient alors entendre un répertoire gaulois, voire troupier.

En 1920, le cercle voulut commémorer le cinquantenaire de la mort du chansonnier et offrit la présidence de la principale journée, celle du dimanche 24 octobre, à Jean Aicard qui, quoique malade, encore fatigué par les fêtes de Solliès-Ville et à quelques mois de sa mort, eut grand plaisir à répondre à l'invitation du président, M^e Ferdinand Falconnet, avocat, et du directeur, Eugène Berthier. Les fêtes furent magnifiques :

222

La ville de Lyon vient de fêter le cinquantenaire de l'auteur des *Bœufs*, du chansonnier populaire qui eut jadis tant de vogue et qui est si injustement oublié aujourd'hui.

Les fêtes furent très brillantes. Lyon sait noblement reconnaître et fêter la valeur de ses enfants.

La journée commença par une visite au cimetière de la Guillotière, où quelques poèmes émus furent dits sur la tombe de Pierre Dupont.

Mais ce fut aux Chartreux que la manifestation s'amplifia et prit son véritable caractère. À travers le brouillard épais dont semblait s'emmitoufler toute la ville basse, le soleil déposait ses taches claires sur le buste du chansonnier. Des bruits sourds se répandaient, et le son des cloches venait se mêler à tout cela, de sorte que toute la cité semblait vouloir consacrer ce beau dimanche d'automne à son glorieux enfant.

M. Jean Aicard avait quitté sa solitude varoise pour présider cette cérémonie littéraire, et, revêtu d'un vaste

manteau à collet, déclamer un poème composé tout exprès, à la gloire du travail, de la chanson et du vin de France.

Après quoi on alla déjeuner et la séance fut reprise, à deux heures, au Conservatoire. Cette fois, M. Jean Aicard avait laissé à son hôtel son grand manteau de malade frieux et revêtu l'habit à palmes vertes, tout comme sous la coupole de l'Institut. En un discours ardent, il fit l'apologie de la chanson, émanation des foules, parla du vin, joyeux compagnon du bon pain, et entreprit l'analyse des *Bœufs*. Il négligea peut-être volontairement certaines intentions, pourtant bien marquées par le poète et ne voulut voir dans ce chant qu'une glorification du paysan français, du paysan individualiste, jaloux de son bien, le sol français, qu'il a su défendre héroïquement par les armes contre l'envahisseur allemand.

Patient archiviste, M. Trillat enchantait ensuite les auditeurs en leur faisant part de documents nouveaux relatifs à Pierre Dupont et retrouvés récemment.

Comme de raison, des chanteurs vinrent illustrer ces textes, et le prince des chansonniers, Xavier Privas en personne, se fit une gloire de prêter sa voix bien connue aux plus belles mélodies du maître disparu.

Au dîner du soir, Jean Aicard se déclara enchanté de sa journée et assura qu'il avait été heureux de constater que Lyon était fidèle à la poésie, puis le général Marjoulet félicita les poètes d'avoir bien voulu recevoir parmi eux « le représentant botté et éperonné de la force »².

223

² *La Petite République*, 45^e année, n° 15404, vendredi 29 octobre 1920, page 1, colonne 4.

J'ai retrouvé le poème que Jean Aicard lut le dimanche matin, devant le buste du chansonnier érigé au jardin des Char treux, et le discours qu'il prononça l'après-midi, en tenue d'académicien, au théâtre du Conservatoire. L'ode n'a été publiée que dans une feuille lyonnaise très confidentielle et le discours est resté à l'état de manuscrit dans les archives toulonnaises : les lecteurs d'*Aicardiana* auront ainsi le plaisir de découvrir ces textes célébrant le modeste Pierre Dupont et la bonne chanson française populaire.

Comme il y est fait mention, à plusieurs reprises, de la très célèbre *Chanson des bœufs* de Pierre Dupont, je la publie au préalable :

*Les Bœufs*³.

1845.

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux :
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx ;
C'est par leurs soins qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été ;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre ;
J'aime Jeanne ma femme : Eh bien, j'aimerais mieux
La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

³ *Chants et Chansons (poésie et musique) de Pierre Dupont*, tome premier, Paris, A. Houssiaux, 1851, in-16, pages 17-18.

Les voyez-vous les belles bêtes
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid.
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire,
Se poser les petits oiseaux.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre ;
J'aime Jeanne ma femme : Eh bien, j'aimerais mieux
La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,
Ils sont doux comme des moutons.
Tous les ans on vient de la ville
Les marchander dans nos cantons
Pour les mener aux Tuileries,
Au Mardi-Gras devant le Roi
Et puis les vendre aux boucheries ;
Je ne veux pas, ils sont à moi.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre ;
J'aime Jeanne ma femme : Eh bien, j'aimerais mieux
La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre Régent
En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent ;

Mais si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de roux ;
Ma fille, laissons la couronne
Et ramenons les bœufs chez nous.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre ;
J'aime Jeanne ma femme : Eh bien, j'aimerais mieux
La voir mourir que voir mourir mes bœufs.



ODE 4

à la Mémoire de PIERRE DUPONT

par M. JEAN AICARD, de l'Académie Française

Le peuple, l'ouvrier qui trime,
Soit à la ville, soit aux champs,
Ne croit pas qu'une bonne rime,
Poète, embellisse tes chants.

Il ignore les prosodies,
Tout l'art des mots bien accouplés,
Qui font, en images hardies,
Fleurir des rythmes ciselés.

L'art savant n'est pas son affaire ;
Foin du rare et du distingué !
Toutes les chansons qu'il préfère
Ont pour refrain : ma mie, ô gué !

« Si le roi m'avait donné
« Paris, sa grand' ville,
« Et qu'il m'eût fallu quitter
« L'amour de ma mie,

« Je dirais au roi Henri :
« Reprenez votre Paris !
« J'aime mieux ma mie, ô gué !
« J'aime mieux ma mie. »

Ce septain qu'Alceste en colère
Cite comme exemple émouvant,
C'est là tout le chant populaire,
C'est l'art primitif et vivant.

Dans sa langue sans fioriture
Il dit au cœur des travailleurs,
Avec les voix de la nature,
L'espoir des avenir meilleurs.

L'âme du peuple, il la soulève
Vers la justice et vers l'amour.
Sa chanson contient tout le rêve
Permis à l'homme du labour.

« Pierre Dupont, — nous dit la gloire —
Est un fils que je reconnais :
Il sut aimer, chanter et boire
En bon Gaulois, en Lyonnais.

Lorsqu'il prend la taille de Lise
Ou le menton de Jeanneton,

Il se moque bien qu'on le lise,
Pourvu qu'on chante dans le ton.

« Ma mie est plus belle
« Que le ciel et l'eau ;
« Elle est plus cruelle
« Qu'un coup de couteau. »

Ce n'est point aux Académies
Que ce gaillard a fait la cour ;
Deux bonnes bêtes, ses amies,
Auront eu son meilleur amour.

Quand il les chante, c'est merveille !
« Creuser profond et tracer droit, »
Pour qui l'entend de bonne oreille,
C'est l'idéal auquel il croit.

Son cœur, c'est la lyre qui vibre
À tous les vents de liberté ;
Il sait que le travailleur libre
Est chez lui maître incontesté ;

Et si le Régent en personne
Voulait ses bœufs marqués de roux...
... « Ma fille, laissons la couronne
Et ramenons les bœufs chez nous. »

« Travail, amour, blés, soleil, vigne ;
Labourons, » voilà ses refrains ;
Et lui-même a pour gloire insigne
D'être aussi semeur de bons grains.

Il eut l'amour héréditaire
Des trois vins, rouge, blanc et bleu...
Ils n'en ont pas en Angleterre,
S'écriait-il en louant Dieu !

Comme une amante il t'a chérie
France, dont l'emblème est le coq,
Terre ou le Rhône est roi, patrie
Des bons crus, de Beaune à Médoc.

Ah ! comme il aurait su naguère
Quand les Huns nous ont envahis,
Pousser, en haine de la guerre,
Le cri guerrier de son pays !

Puis, quand la terre fut sauvée
Par nos paysans, ses amis,
Lorsque la victoire rêvée
Nous lança les lauriers promis,

Comme il eût vibré, ce trouvère,
Et de quel élan, de quel cœur,
Il eût levé son plus grand verre,
Au paysan français — vainqueur,

À l'indépendance du monde
Qu'il a proclamée en ses vers,
À la paix durable et féconde,
À la beauté de l'univers !



Mesdames, Messieurs⁵,

Depuis le temps, un peu lointain, de mon adolescence, je sais par cœur bien des couplets de Pierre Dupont. Ce n'est donc point par pure sympathie pour ses amis et compatriotes lyonnais, mais par véritable admiration pour lui que vous me voyez ici.

Sans doute nos hommes d'État, nos philosophes, nos grands poètes, nos romanciers, font resplendir l'idéal de France, c'est-à-dire l'idéal du monde ; mais, cet idéal, ce n'est pas eux qui l'ont montré au peuple ni qui le maintiennent dans les cœurs populaires. Pour cette tâche, leur langage de lettrés est trop raffiné. Amours, générosité, fierté sans jactance et bonté ; l'idéal de France est né de l'Évangile, ce livre qui fut d'abord une tradition orale et qui s'exprime en un langage simple, naturel, et en images familières.

Ce qui maintient l'idéal humain, le rêve d'entraide, de bonté, d'humanité, c'est la poésie populaire, c'est la chanson, celle qui dit la vie cordiale, les émotions de l'amour sans analyse, l'acceptation du labeur quotidien, et les beautés de la terre, des forêts, des blés nourriciers, des eaux murmurantes, de toutes les forces naturelles soumises à l'homme.

L'illustre savant Berthelot me dit un jour : « Ce n'est pas l'idée qui gouverne le monde, c'est le sentiment. » Il avait raison. L'idée de patrie, par exemple, peut être combattue et d'aucuns croient pouvoir la tuer par le raisonnement, mais le raisonnement ne la tuera point parce qu'elle est avant tout un sentiment. On aime la vieille mère, la vieille maison, son village, son champ, sa terre, la patrie. L'amour de la patrie est un

⁵ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 40, n° 418, dossier « Discours hommage à Pierre Dupont », octobre 1920 ; manuscrit autographe, 14 feuillets, portant quelques corrections.

sentiment. Le cœur a ses raisons. Le cœur populaire a les siennes. Toutes les théories, tous les sophismes les plus habiles n'entraîneront jamais que les minorités — contre le sentiment populaire.

Ce sentiment, qui donc l'exprime de façon à être entendu du peuple ? La chanson ; la légende aussi, le conte, réservoirs de sens commun ; mais la chanson domine le conte et la légende parce qu'elle a des ailes, celles que lui donnent le rythme, la rime — aide-mémoire, — et la note musicale qui charme, insiste et s'envole. Au fond, la légende, le conte et la chanson sont des transmetteurs de vérités, des éducateurs. Nous verrons ensemble tout à l'heure comment la *Chanson des bœufs* de Pierre Dupont, répond, d'une façon caractéristique à ces deux termes ; et c'est parce qu'elle y répond qu'elle est restée particulièrement célèbre.

Le génie anonyme du nombre, le sentiment, c'est cela qui est la source essentielle de poésie, de beauté, de vaillance — et de morale.

L'art populaire c'est le cri du bon sens. Si le bon sens des chansons populaires n'éclate pas toujours à vos yeux, regardez de plus près, soulevez leur masque d'ironie bon enfant, — le bon sens vous apparaîtra. Lyon le sait bien, Lyon où rit et s'ébat l'auguste Guignol ; Guignol le narquois, le gaulois, le bon sens français. Oui, le génie du peuple, du nombre, c'est le cœur, la foi instinctive dans tout ce qui fait la vie de l'homme, être social par définition ; c'est encore une secrète confiance en l'inconnu. Ce sens de la vie sociale, c'est en somme un instinct de conservation, incoercible, la volonté de durer et de monter. Pierre Dupont, bon Lyonnais, représente tout cela, qui est simple, le génie instinctif que les mots boursoufflés ou pompeux n'égarent pas, ou n'égarent pas longtemps. Il va à la vie et l'exalte. Il sait où est le vrai, sans en raisonner. Il est — l'ex-

pression est de Dupont — *le cri de la nature : il faut du pain, il faut du pain* ; mais ce mot « pain » a deux sens : du pain pour le ventre, oui ; du sentiment pour le cœur.

Quant à l'esprit qui se contente de mots, — l'instinct populaire s'en moque — avec esprit. À nous, Guignol !

Pierre Dupont a chanté le bon labour, les blés mûrs, cet or du paysan ; la vigne ; le vin, inséparable compagnon du bon pain, noir ou blanc ; la forge, dompteuse du fer ; le fer, conquérant du sol, arme du travail ; et les aurores et les soirs magnifiques ; et la voix orchestrée des sapins, des forêts, orgues ruiselantes d'harmonie sous la caresse des vents.

Cette poésie-là, Messieurs, ne s'occupe pas de complaire à nos Académies, illustres productrices d'œuvres savantes ; elle veut aller seulement au cœur des peuples ; et, comme elle en sort, elle y retourne.

Il y a des hommes qui entendent mieux que d'autres une harmonie intérieure, sublime : ce sont les poètes. S'ils sont des lettrés, c'est aux lettrés qu'ils veulent plaire avant tout et, sans doute, ils y réussissent, on les admire, on les admire davantage si quelque chose de leur œuvre s'en détache, quelque chose d'assez simple, d'assez en accord avec le sentiment populaire pour aller tout droit au cœur et à la mémoire des peuples. Si les poètes sont illettrés, ils ne chantent que pour eux-mêmes ; mais ils vont directement au nombre parce qu'ils sont incorporés plus étroitement à ce nombre dont ils répètent, en termes simples, souvent naïfs, les sentiments essentiels. Alors ils sont adoptés par cet infini critique anonyme qui ne raisonne pas de son art et qui s'appelle le peuple.

J'ai surpris un jour dans son travail de composition un de ces poètes sans littérature. C'était un vieux paysan devenu aveugle. Il était en train de composer un chant, qu'il me récita, sur l'explosion récente d'un grand cuirassé ; cette catastrophe

avait ému Toulon et la France entière. Et ce paysan chantait la mort des marins, la douleur de leurs mères, la douleur de la patrie. J'ai oublié ce chant ; mais j'en ai retenu un autre qui peut-être était l'œuvre de mon aveugle lui-même ou qui lui servait de modèle. Il me le chanta. Je l'écrivis sous sa dictée. Le voici ; il est en provençal ; je le traduirai :

Dedans sa cabane
Le pauvre dormait ;
Ni homme ni femme,
Nul ne le voyait.

Lui prend mal de tête
Un grand mal au cœur
Sans la dame-jeanne
Il serait bien mort.

Oh ! voisins, voisines,
Levez-vous matin
Et plantez des souches
Pour avoir du vin !

— Planterons des souches
Et ferons marcottes.
Les homme, les femmes,
Le boiront tout pur !

Voilà la chanson du peuple ; maladie, souffrance, courage ; espoir, travail et joie.

La presse de nos jours apprend quelquefois au grand public le nom des rimeurs populaires ; mais la masse l'ignore. La transmission de leur œuvre est orale ; et il arrive infailliblement que, d'un auditeur à l'autre, les textes se modifient, s'em-

bellissent lentement. Ainsi en vérité, tout le monde y collabore ; et souvent le nom du créateur, s'il a été connu un instant, finit par se perdre tout à fait. La vraie gloire d'un Pierre Dupont c'est que, en d'autres temps, c'est-à-dire au temps jadis, il serait resté un inconnu vivant sur les lèvres de milliers d'hommes, vivant dans la voix de son peuple.

À ne le juger que sur la seule *Chanson des bœufs*, voyez quel violent amour du labourage, des bêtes domestiques, et de la terre, et de la patrie notre poète a su exprimer en traits rapides, allègrement, simplement, sans être didactique ni grandiloquent.

J'ai deux grands bœufs. Voilà les bêtes posées ; on les voit ; déjà l'amour qu'elles inspirent est dans l'admiration de leur maître pour leur forte taille. Il y a aussi, dans ces quatre mots, toute la joie qu'il éprouve à les posséder. *J'ai deux grands œufs dans mon étable !* Il est évident qu'il ne faut pas lui parler, à ce laboureur, de l'étatisme, ou de propriété en commun. Son étable, c'est son étable. Que chacun en ait une, pareille, notre homme le souhaite peut-être, mais la sienne n'est qu'à lui ; il est du nombre et il ne s'en sépare pas, parce que chaque unité y a les mêmes sentiments que lui ; mais chacune est, comme lui, fortement individualiste c'est-à-dire libre, avec le sentiment de la dignité individuelle. Ah ! son étable, vous voyez bien déjà avec quelle énergie il est déterminé à la défendre si on osait la lui disputer. C'est qu'il est l'homme de la terre, celui qui l'a conquise, qui l'aime et qui la féconde.

J'ai deux grands bœufs !

Il poursuit amoureusement par la description de leur belle robe blanche marquée de roux ; puis, naturellement, il fait l'éloge de sa charrue. Sa charrue aussi est à lui. Il sait de quel bois elle est faite ; et vous devinez, à ce trait, de quel bois il se chauffe... Et l'aiguillon ? Il est en bois de houx. À bon entendeur, salut.

S'il me fallait les vendre ?... Hum ! bonnes gens, voilà une supposition qui est grave. Que ferait-il, s'il lui fallait les vendre ? Soyez tranquille : il va esquiver le danger prévu. C'est fort simple : pour ne pas se séparer des bêtes aimées il donnerait sa vie. Qui sait mourir n'a pas de maître. Il aimerait mieux se pendre... manière de parler sans doute, mais qui ne lui suffit pas. Il va renchérir. Que peut-il y avoir pour lui de pire que le sacrifice de sa vie ? Quoi ? L'idée de la mort de sa femme ? sans doute, mais, dans le même temps, il se souvient des petites querelles inévitables entre époux et ici éclate la bonne malice populaire : il va sacrifier sa femme... il va dire : *j'aime Jeanne ma femme* — c'est entendu — *eh bien, j'aimerais mieux la voir mourir que de voir mourir mes bœufs.* De ce trait qui l'amuse, lui, sans doute elle ne sera pas contente. Elle aura tort ; il s'en rit ; il lui expliquera qu'il a voulu seulement faire comprendre à tous combien il aime ses bœufs. Elle comprendra à son tour, comme nous-mêmes, qu'il aime réellement sa femme, celle qui lui donne le baiser du repos et la bonne soupe des soirs. Il sait bien qu'elle le sert fidèlement ; et, ici, elle lui sert à faire entendre, au prix d'une raillerie, combien il tient à ses bêtes, ses collaboratrices dans l'œuvre de vie, semailles et labour, et qui dans une semaine lui gagnent le prix qu'elles lui ont coûté.

A-t-il tout dit ? que non pas ! Il faut que vous sachiez que ce dur laboureur est sensible à la gentillesse des bestioles confiantes ; tout lui plaît, de la nature qui l'entoure et il voit avec un plaisir singulier les petits oiseaux se poser sur les cornes noires de ses bœufs ; et ce trait, qui fait sourire de joie saint François d'Assise, nous révèle une fois de plus l'âme charmante du peuple, et nous dénonce qu'elle est tout *sentiment*, du moins en son essence.

Enfin, notre homme est peuple, peuple profondément c'est-à-dire travailleur libre et qui ne craint pas la puissances des Grands. Il a confiance dans sa liberté et dans la justice. Et si en

personne, le fils du Régent lui-même, amoureux de sa fille, lui demandait une dot, il lui donnerait bien tout son argent mais pas ses bœufs — et si le fils du Régent exigeait les bœufs, vous le savez, — tout le monde le sait aujourd'hui, — notre paysan conclurait fièrement :

Ma fille... laissons la couronne
Et ramenons les bœufs chez nous !

Ainsi sa condition peuple lui suffit — pourvu qu'il reste libre, qu'il reste lui-même. Au diable les grandeurs ! vive mes bœufs ! vive ma liberté ! vive la vie ! voilà toute la philosophie instinctive, sentimentale et de bon sens, enclose dans la *Chanson des bœufs*. C'est un chef d'œuvre.

C'est un chef d'œuvre, et très probablement involontaire, c'est-à-dire trouvé sans recherche, ce qui en fait le prix, et ce qui est proprement le génie populaire. L'âme du peuple parlait en Pierre Dupont. Cette *Chanson des bœufs* pourrait être immortelle dans l'anonymat.

Pour finir, vous me permettrez une considération d'ordre général.

Il semble par moments que le rêve populaire, en notre vingtième siècle, soit uniquement un accroissement du bien-être matériel obtenu par le moindre effort ; il n'en est rien ; toute la poésie populaire, instinctive, plus forte que toute théorie, proclame la sublimité, la nécessité et les joies du travail, créateur de bien-être mais aussi de beauté ; du travail qui exige l'entraide ; et l'entraide ne vaut que par la solidarité et l'amour.

Si l'homme ne vivait que pour continuer à vivre, ne mangeait que pour se soutenir entre deux repas et se traîner d'un repas à l'aube sans attacher de prix aux joies du rêve, du sentiment et de l'admiration, aux joies de son progrès moral, ce serait une mécanique ridicule, — comme une automobile suspendue dont les roues tourneraient à vide et qui consommerait de l'essence en restant sur place.

L'homme se meut, mange et boit, dort et travaille, pour atteindre un inconnu deviné et pressenti ; pour aller à de plus hautes destinées ; pour concevoir la beauté, pour en jouir, pour s'exalter au spectacle des splendeurs naturelles et pour y ajouter celles de l'art. Il s'accroît en force pour assurer dès ce monde une existence d'amour mutuel aux hommes de bonne volonté.

Messieurs, j'ai gardé pour finir un vers bref de Pierre Dupont, un trait d'ordre matériel qui contient une vérité abstraite féconde. Ce trait populaire est symbolique ; le cercle Pierre Dupont en a vu la portée immense et en a fait sa devise : *creuser profond et tracer droit*. Cela signifie travail consciencieux ; travail utile à tous ; rectitude et ordonnance du travail, nourricier des civilisations bienfaisantes. Le travail, voilà le devoir essentiel. C'est le travail fait en conscience qui fera victorieuse dans la paix la France de 1918. La France le mérite et elle le doit, après avoir remporté la plus miraculeuse des victoires contre un peuple de civilisation suspecte, intellectuellement mauvais, négateur des plus beaux sentiments humains. L'humble paysan de France, tel le possesseur des deux grands bœufs qui fécondent la terre de la patrie, l'a défendue cette terre sacrée, comme l'avait promis la chanson de son chanteur populaire. Honneur au paysan de France. Il a déjà repris dans sa main rugueuse les mancherons de sa charrue en bois d'érable — et il est en train de refaire les champs dévastés par l'odieux Germain. Honneur à lui. Demain un nouveau Pierre Dupont saura chanter sa gloire nouvelle, la gloire des hommes pacifiques et courageux.

Messieurs, je vous remercie de m'avoir fourni l'occasion de rappeler ici ce qu'affirme la poésie populaire, ce que proclame l'œuvre de ce généreux poète naturel : Pierre Dupont.

Dominique AMANN

Directeur de la publication d'*Aicardiana*

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre titulaire de l'académie du Var (30^e fauteuil).

Crédit photographique :

Les clichés ont été réalisés par Dominique Amann sur des documents de sa collection personnelle.